Roberto Miguelez

sociologue, département de sociologie, Université d'Ottawa

(1977)

La comparaison interculturelle.

Logique et méthodologie d'un usage empiriste
de la comparaison.

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Roberto MIGUELEZ
Université d'Ottawa

La comparaison interculturelle. Logique et méthodologie d'un usage empiriste de la comparaison.

Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1977, 294 pp.

Autorisation accordée par le professeur Miguelez, le 3 septembre 2003, de
diffuser toutes ses œuvres dans Les Classiques des sciences sociales.

Courriel : rmiguel@uottawa.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 5 mars 2010 à Chicoutimi, Ville
de Saguenay, province de Québec, Canada.

Roberto MIGUELEZ
Université d'Ottawa

La comparaison interculturelle.
Logique et méthodologie d'un usage empiriste
de la comparaison.

Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1977, 294 pp.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Introduction](#). Sciences sociales et comparaison

[Chapitre I](#). La méthode comparative et les études interculturelles

- 1.1 [La comparaison intraculturelle et la comparaison interculturelle](#)
- 1.2 [Le problème du contrôle des variables](#)
- 1.3 [La méthode comparative et les modèles d'inférence](#)

[Chapitre II](#). La problématique de l'analyse interculturelle

- 2.1 [La problématique de l'analyse interculturelle et l'empirisme](#)
- 2.2 [Le point de départ de l'analyse interculturelle](#)
- 2.3 [La construction d'indicateurs dans la recherche interculturelle](#)
- 2.4 [Continuités et discontinuités structurelles dans l'analyse comparative interculturelle](#)
- 2.5 [Le codage des informations](#)
- 2.6 [L'interprétation des résultats](#)

[Chapitre III](#). Le problème des unités culturelles

- 3.1 [L'identification des unités de comparaison](#)
- 3.2 [La systématique culturelle dans la comparaison interculturelle](#) : un cas de réalisme conceptuel
- 3.3 [L'analyse interne dans la construction d'une systématique culturelle](#)
- 3.4 [Le problème de Galton : critères formels et non historiques](#)
- 3.5 [Le problème de Galton : critères non formels et historiques](#)
- 3.6 [La société nationale comme unité](#)

[Chapitre IV](#). Le problème des unités conceptuelles

- 4.1 [Le découpage des aspects culturels](#)
- 4.2 [Les catégories universelles de la culture](#)
- 4.3 [L'objection contextuelle](#)
- 4.4 [Le problème de l'équivalence des significations](#) : l'équivalence des stimuli
- 4.5 [Le problème de l'équivalence des significations](#) : l'équivalence des inférences réalisées à partir des observations

Chapitre V. Méthode comparative et propositions légales

- 5.1 [La méthode comparative et le modèle d'inférence-D](#)
- 5.2 [Le problème des propositions générales](#)
- 5.3 [Le problème des propositions générales dans une comparaison universelle](#) : comment expliquer les exceptions
- 5.4 [L'interprétation des corrélations](#)
- 5.5 [Le problème des propositions générales dans une comparaison restreinte](#)

Conclusion

Bibliographie

Liste des tableaux

- [Tableau 1.](#) Comparaison d'entités suivant la présence ou l'absence de liens historiques
- [Tableau 2.](#) Types de comparaison selon la fonction épistémologique
- [Tableau 3.](#) Types de comparaison selon le degré de généralité des formules
- [Tableau 4.](#) Comparaison et hypothèse dans l'analyse interculturelle
- [Tableau 5.](#) Types de comparaison interculturelle et usages de la comparaison
- [Tableau 6.](#) Unités biologiques et unités culturelles
- [Tableau 7.](#) Types de relations causales entre les variables qui se trouvent en corrélation. (Contexte : comparaison interculturelle)
- [Tableau 8.](#) Les découpages dans la comparaison interculturelle
- [Tableau 9.](#) Situations de codage : cas d'une comparaison utilisant des informations déjà codées
- [Tableau 10.](#) Situations de codage (Contexte : comparaisons interculturelles)
- Tableau 11. Structure d'une théorie (Contexte : comparaisons interculturelles restreintes)

La comparaison interculturelle.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Depuis les origines mêmes des sciences sociales modernes, la comparaison de cultures ou de sociétés a été considérée comme la méthode par excellence - sinon la seule méthode - d'une science sociale au sens strict, c'est-à-dire d'un savoir théorique des sociétés ou des cultures. Par une analyse de la logique et de la méthodologie de la comparaison interculturelle - *crosscultural studies* - l'auteur dégage la problématique typique d'un modèle ou paradigme de science empiriste dont il évalue la consistance et la fécondité. Les difficultés méthodologiques inextricables que rencontre la comparaison interculturelle et la pauvreté de ses résultats théoriques renvoient dès lors à celles d'un modèle ou paradigme de science qui n'est, en fait, qu'une idéologie théorique. Roberto Miguelez, Ph.D. (Paris), est professeur titulaire au Département de sociologie de l'Université d'Ottawa. Auteur de plusieurs articles dans le domaine de l'épistémologie des sciences sociales, il a en outre publié un essai sur le naturalisme et l'antinaturalisme dans les sciences historico-sociales, et celui qui a paru sous le titre *Sujet et histoire*.

La comparaison interculturelle.

INTRODUCTION

SCIENCES SOCIALES ET COMPARAISON *

Sciences sociales et paradigmes scientifiques

[Retour à la table des matières](#)

Vers les années soixante, un phénomène remarquable par son synchronisme dans des traditions philosophiques différentes - et trop fréquemment étanches - se produisit et provoqua des conséquences non négligeables sur l'analyse théorique des sciences sociales et humaines. Aux États-Unis et, plus généralement, au sein de la tradition philosophique anglo-saxonne la publication, en 1962, de l'ouvrage de Thomas Kuhn *The Structure of Scientific Revolutions* amena l'analyse théorique, via notamment les concepts de "révolution scientifique" et de "paradigme", à une conception nouvelle du développement des sciences et de la science elle-même. À la même époque, en France, des réflexions sur la pratique théorique et, plus particulièrement, sur la pratique scientifique transformaient les notions de "coupure épistémologique" et de "problématique", de "rupture" et d'"épistème" en concepts nodaux pour penser les transformations scientifiques et la science elle-même ¹.

* Les notes et références sont à la fin de chaque chapitre.

¹ Notamment, Althusser, L., "L'objet du *Capital*", dans Althusser, L. Balibar, E. et Establet, R., *Lire le Capital* ; voir aussi Althusser, L., "Sur la dialectique matérialiste", dans *Pour Marx* ; et Foucault, M., *l'Archéologie du savoir*.

Certes, ces jeux de concepts ne sont pas parfaitement équivalents et l'analyse de la fonction théorique qui leur est assignée dans les systèmes respectifs permettrait de dégager des différences parfois décisives. Tous ces concepts supposent cependant une conception de la science ayant des conséquences directes et du même ordre, à deux niveaux : au niveau d'une histoire de la science, et à celui d'une analyse philosophique de la science.

Les conséquences de cette conception sur une histoire de la science sont aisément identifiables : à une histoire linéaire, continue et cumulative se substitue l'idée d'une histoire segmentée, marquée par des discontinuités et des mutations brusques. Ses conséquences sur une analyse philosophique de la science commencent à peine à être explorées. Un terrain singulièrement fécond pour cette exploration est celui des sciences sociales et humaines.

Dès leur naissance - que la plupart des historiens localisent au XIX^e siècle - ces sciences se présentent, en effet, comme un ensemble de disciplines traversées par des conflits de nature méta-théoriques, c'est-à-dire par des conflits qui portent non pas sur la plausibilité de tel ou tel système de propositions mais sur l'objet même de chacune de ces disciplines. Dans une telle situation, il est compréhensible que des concepts comme celui de "conflit de paradigmes", d'« opposition de problématiques », ou d'"incertitude épistémique" puissent être utilisés pour décrire - sinon pour expliquer - une conjoncture intellectuelle particulière caractérisée par le manque de consensus sur l'objet scientifique disciplinaire et sur la méthodologie que la construction de l'objet commande dans chaque cas. Et il devient aussi compréhensible que l'intérêt se déplace de la théorie sociale "substantive" vers les présupposés méta-théoriques qui la sous-tendent, de la science sociale telle qu'elle est construite vers le modèle de science que présuppose cette construction. Ce sont, justement, des concepts comme ceux de "paradigme", de "problématique" et d'"épistème" qui indiquent l'existence de ce déplacement de l'intérêt et orientent l'analyse des sciences sociales en deçà de leurs résultats théoriques effectifs, vers leurs présupposés mêmes ².

² Pour ne citer que des analyses qui se réclament explicitement de la position de Th. Kuhn c'est par exemple, le cas de Friedrichs, R., *A Sociology of Sociology* et "Dialectical Sociology : Toward a Resolution of the Current "Crisis" in Western Sociology", *British Journal of Sociology*, 13, 1972, p. 263-274 ; "Dialectical Sociology : An Exemplar for the 1970's", *Social Forces*,

Parmi les problèmes que soulève une telle conception de la science celui qui concerne la mécanique de la résolution des conflits de paradigmes ou de modèles scientifiques constitue un problème majeur. Il s'agit d'un problème complexe car il comprend des questions diverses : questions portant sur les formes d'adhésion à un modèle ou à un autre (ex. : rationalité ou irrationalité du consensus) ; sur les facteurs extra-scientifiques qui ont une incidence sur l'adhésion (ex. : rôle des idéologies) ; sur l'importance relative des critères d'évaluation des modèles (ex. : pouvoir explicatif, consistance interne, conséquences "technologiques"), etc. Ces questions peuvent être organisées en deux classes ; celles qui concernent les facteurs externes et leur rôle dans les conflits de paradigmes, et celles qui portent sur les facteurs internes et leur rôle dans ces conflits. Il s'agit, essentiellement, d'une part, du rôle du contexte économique, politique, social et idéologique de la science, d'autre part, du rôle des facteurs logiques et méthodologiques.

Dans quelle mesure des facteurs d'une classe ou de l'autre participent-ils dans la mécanique de la résolution des conflits de paradigmes ? Les réponses avancées tendent à minimiser soit le rôle des facteurs internes, soit celui des facteurs externes. Cette double tendance est visible chez Kuhn lui-même, qui, dans sa première formulation du problème, semble attribuer un rôle décisif aux facteurs de type externe : la victoire d'un paradigme sur un autre serait un phénomène politique dans la mesure où son succès reposerait exclusivement sur l'obtention d'un consensus majoritaire. À la suite de critiques axées surtout sur le caractère irrationnel des facteurs considérés comme décisifs, dont cette formulation fut l'objet, Kuhn modifia sa position et attribua le succès d'un paradigme à de "bonnes raisons" ; exactitude, portée, simplicité, fécondité, etc., c'est-à-dire à des facteurs de type interne ³.

50, 1972, p. 447-455 ; Lodahl, J.B. et Gordon, G., "The Structure of Scientific Fields and the Functioning of University Graduate Departments", *American Sociological Review*, 37, 1972, p. 57-72 ; Phillips, D., "Paradigms, Falsification and Sociology", *Acta Sociologica*, 16, 1973, p. 13-31. Effrat, A., "Power to the Paradigm : An Editorial Introduction", *Sociological Inquiry*, 42, 1972, p. 3-33 ; Denisoff, S.R., *Sociology : Theories in Conflict* et Ritzer, G., *Sociology : A Multiple Paradigm Science*.

³ Cf. Kuhn, Th., "Reflexions on my Critics", dans Lakatos, I et Musgrave, A., édit., *Criticism and the Growth of Knowledge*, p. 261.

La remarque a été faite que cette position est plus difficile à soutenir que la première car des notions telles qu'« exactitude », "portée", "simplicité" et "fécondité" devraient être considérées comme des notions paradigmatiques, c'est-à-dire dépendantes d'un paradigme ⁴. Mais même si nous acceptons que les facteurs de type interne sont toujours paradigmatiques et que, par conséquent, ils ne peuvent jouer aucun rôle dans la résolution des conflits de paradigmes, devons-nous en conclure que des facteurs irrationnels interviennent nécessairement dans la résolution de ces conflits ⁵ ? Pour qu'une telle conclusion puisse se tirer il faut, logiquement, postuler que les facteurs externes sont intrinsèquement irrationnels, ce qui est une affirmation abusive.

Une solution plus réaliste du problème parce que répondant mieux aux enseignements de l'histoire de la science autant qu'à l'expérience de la pratique scientifique, et plus féconde, demande une considération moins radicale mais aussi moins schématique du rôle des facteurs externes et internes. Elle exige de considérer, premièrement, que des facteurs externes comme des facteurs internes ont une incidence dans la résolution des conflits de paradigmes ; deuxièmement, que les facteurs externes ne sont pas moins rationnels que les facteurs internes ; troisièmement, qu'il n'y a pas une dépendance absolue des critères internes par rapport à des paradigmes particuliers et que, par conséquent, l'évaluation de propriétés comme l'exactitude, la consistance, la portée ou la fécondité d'un paradigme peut être l'objet d'un consensus et contribuer ainsi à résoudre les conflits de paradigmes.

C'est sur une telle considération que repose et se justifie cet ouvrage en même temps qu'il rencontre ses limites car il porte sur les seuls aspects logiques et méthodologiques d'un cas de réalisation d'un paradigme ou d'une variante d'un modèle de science sociale : le cas de la comparaison interculturelle.

⁴ Cf. par exemple, Phillips, D., "Paradigms, Falsification and Sociology", *Acta Sociologica*, 16, 1973, p. 18.

⁵ Cf. par exemple, Ritzer, G., *op. cit.*, p. 15.

Connaissance du général vs connaissance du particulier

Si dès leur naissance les sciences sociales et humaines sont traversées par des conflits méta-théoriques, il serait surprenant que la conscience de ce fait n'ait été qu'un acquis tardif et laborieux. Ce que des notions comme celles de paradigme, de problématique, d'épistème, de révolution, de coupure ou de rupture ont apporté c'est, plutôt, une nouvelle conceptualisation du problème et, avec elle, l'ouverture d'un champ de questions plus directement axées sur les aspects décisifs du problème. Car même si au long de l'histoire de la pensée sociale le conflit a été parfois véritablement perçu, il n'a été généralement traité que d'une manière indirecte : à partir d'une définition méthodologique des modèles de science et comme un conflit purement méthodologique.

Poincaré remarquait il y a déjà plus d'un demi-siècle que les sociologues ont été longtemps les grands-prêtres de la méthodologie et, pourrait-on ajouter, ils n'ont pas encore cessé de l'être. Mais si tel est le cas ce n'est pas, comme le croient certains, parce que les sociologues - et la remarque est aussi valable pour les anthropologues, les économistes, les linguistes ou les psychologues - sont des apprentis qui, à la différence de leurs "maîtres", c'est-à-dire des chercheurs des sciences de la nature, examinent consciencieusement chaque élément des nouvelles techniques en essayant de se justifier à ce niveau méthodologique "pour entrer de plain-pied dans la fraternité des sciences ⁶". C'est parce que le débat méthodologique concentre sous une forme indirecte mais cependant pertinente l'ensemble d'options métathéoriques qui définissent un modèle de science. De sorte que l'intérêt pour la méthodologie n'a pas impliqué, comme on le suppose parfois, que des talents et des énergies ont été détournés de l'élaboration d'une théorie positive ⁷. Ces talents et ces énergies se sont concentrés là où il fallait les concentrer, même si ce n'était que d'une manière indirecte : dans les questions méta-théoriques qui sous-tendent toute théorie "positive". Le danger qu'attestent ces affirmations mêmes et presque toute la littérature méthodologique est de ne voir dans les problèmes méthodologiques que des problèmes techniques, purement

⁶ Cf. Merton, R.K., *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, p. 29-30.

⁷ *Ibid.*, p. 29.

instrumentaux, et d'oublier leur dépendance d'une logique qui retire tout son sens d'une certaine modalité de conceptualisation, d'une construction spécifique de l'objet (conceptuel) disciplinaire.

Quelles sont ces modalités de conceptualisation de l'objet disciplinaire dans les sciences sociales et humaines ? Une réponse satisfaisante à cette question suppose une recherche dont la portée et les difficultés commencent à peine à être soupçonnées. À la place d'une telle réponse nous rencontrons, plus comme produit de l'intuition que d'une analyse systématique et rigoureuse, une série de concepts qui recueillent, d'une manière ou d'une autre, l'idée de "formes de la connaissance théorique" et désignent, dans le domaine de ces disciplines, les modèles de science en conflit. Dans le cas de la sociologie et de l'anthropologie il s'agirait d'un conflit qui opposerait notamment le "naturalisme" - ou l'« objectivisme » - aux modèles "phénoménologiques" - ou "subjectivistes" - ; ou le paradigme d'une science nomothétique à ce-lui d'une science idiographique - ou "totaliste" ou encore "historiciste" - ; ou les perspectives qui font de l'explication l'objectif central de la recherche à celles qui se proposent de fournir une description adéquate de phénomènes ⁸.

Il est à remarquer que ces classifications dichotomiques ne sont pas tout à fait indépendantes et caractérisent, dans leur complémentarité, des aspects généralement associés à deux grandes formes de la connaissance. Ainsi, d'une part, il s'agirait d'une forme paradigmatique caractérisée par son naturalisme ou son objectivisme, c'est-à-dire par des connaissances construites indépendamment des

⁸ Parfois, mais moins fréquemment, ces classifications dichotomiques cèdent leur place à des classifications qui ordonnent les paradigmes en conflit en trois classes. C'est le cas, par exemple, de la classification de Bourdieu - formes "phénoménologique", "objectiviste" et "praxéologique" de la connaissance théorique - (cf. Bourdieu, P., "The Three Forms of Theoretical Knowledge", *Social Science Information*, XII, I, 1973), ou celle de Bunge - l'"individualisme", le "holisme" et le "systémisme" (cf. Bunge, "A Systems Concept of Society : Beyond Individualism and Holism"), ou celle de Ritzer - les paradigmes "faits sociaux", "définition sociale" et "comportement social" (cf. Ritzer, G., *op. cit.*). Dans d'autres cas, la classification comporte la distinction de la "famille" et du "genre". Ainsi, par exemple, Denisoff oppose au paradigme caractérisé par le niveau d'analyse macrostructurelle le paradigme caractérisé par le niveau d'analyse microstructurelle et reconnaît, à l'intérieur de celui-ci, les sous-paradigmes "consensuel", "compétitif" et "conflictif" (cf. Denisoff, S.R., *op. cit.*, p. 2-3).

expériences primaires du monde social - et même en opposition à celles-ci ; par l'accent mis dans la recherche de régularités générales ou de lois du monde social et, enfin, par la conviction qu'il est possible d'expliquer les phénomènes sociaux et humains en montrant qu'ils constituent justement des "cas" de ces régularités générales. Il s'agirait, d'autre part, d'une forme paradigmatique caractérisée par son subjectivisme, c'est-à-dire par sa tentative de reconstruction des expériences primaires du monde social - ou des acteurs sociaux, par l'accent mis sur l'analyse "totale" ou "complète" de situations singulières et, enfin, par la conviction qu'une description adéquate doit être l'objectif de la recherche dans les disciplines sociales et humaines.

Il est clair que chacune de ces formes repose sur une hypothèse portant sur la nature de la société ou du phénomène social - ce qui s'exprime sous la forme de construction (conceptuelle) de l'objet -, et que chacune de ces formes comporte des règles méthodologiques - qui se trouvent présupposées dans la construction conceptuelle de l'objet. Comme le signale Bunge, en matière sociologique et, en général, en matière scientifique et philosophique, "X-isme = (X-isme ontologique, X-isme méthodologique) ⁹." Mais lorsque l'analyse porte sur des constructions théoriques effectives, elle découvre que ces hypothèses et ces règles ne se présentent pas sous la forme pure du modèle mais sous des formes qui font de la construction en question et de ses règles méthodologiques une variante plus ou moins proche du modèle, plus ou moins typique.

Dans quelle mesure cette conception - par ailleurs, déjà ancienne - du conflit dans les sciences sociales peut servir à rendre compréhensible l'enjeu du conflit et les positions réelles qui s'y affrontent ? Plusieurs problèmes qui sont toujours l'objet de discussion dans les sciences sociales peuvent, sans doute, être classifiés à partir de catégories qui définissent ces deux modèles de science. Dès lors, il devient même possible d'essayer de re-construire l'histoire de la pensée sociologique ou anthropologique comme l'histoire d'un conflit qui voit les opposants occuper presque alternativement le devant de la scène. Ainsi, et en ce qui concerne, par exemple, l'anthropologie culturelle américaine du dernier quart de siècle, on serait

⁹ Bunge, M., "A Systems Concept of Society : Beyond Individualism and Holism", p. 2.

tenté de considérer le succès de l'ethnoscience ¹⁰ au début des années soixante comme la réaction "individualisante ¹¹," à la perspective "nomothétique" représentée surtout par les études comparatives interculturelles, et de voir dans le renouveau de l'intérêt pour les "universaux de la culture humaine" ou les "lois du comportement humain", repérable surtout au début des années soixante-dix ¹², le début d'un retour en force d'une perspective "généralisante" ¹³.

-
- ¹⁰ L'antécédent le plus lointain de la distinction - et de l'opposition - entre connaissance du général et connaissance du particulier se trouve chez Aristote. La science et même la poétique portaient, selon Aristote, sur le général tandis que le particulier était plutôt l'objet de l'histoire : "Aussi, dit-il dans la *Poétique*, la poésie est-elle plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire ; car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire le particulier" (Aristote, *Organon*, t. IV : *les Secondes Analytiques*, paragr. 1451b). L'antécédent moderne le plus important peut-être de la distinction se trouve chez Dilthey : la dichotomie *Geisteswissenschaften-Naturwissenschaften* recouvre, chez lui, la dichotomie sciences généralisantes-sciences individualisantes. L'intérêt historique de Dilthey réside, en ce sens, dans la proposition d'une méthode particulière pour les sciences "individualisantes" : la compréhension (ou "*Verstehen*"), c'est-à-dire une méthode essentiellement subjectiviste.
- ¹¹ Sur le caractère "individualisant" de l'ethnoscience, voir Pike, K.L., *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behavior* ; Conklin, H.C., "Hanunoo Color Categories", *Southwestern Journal of Anthropology*, 11, 1955, p. 339-344 ; Frake, C.O., "A Structural Description of Subanum "Religious Behavior", dans Goodenough, W., édit., *Explorations in Cultural Anthropology*, et Goodenough, W.H., "Residence Rules", *Southwestern Journal of Anthropology*, 12, 1956, p. 22-37.
- ¹² Nous nous référons à des positions comme celles de Sebeok, Burling ou Kay (cf. Sebeok, T.A., "Goals and Limitations in Study of Animal Communications" dans Sebeok, T.A., édit., *Animal Communication* ; Burling, R., "Review of *Language and Mind*, by Noam. Chomsky", *American Anthropologist*, 72, 1970, p. 681-682 et Kay, P., "Some Theoretical Implications of Ethnographic Semantics", dans Fisher, A., édit., *current Directions in Anthropology*, vol. 3, n° 3, 1970, p. 19-31).
- ¹³ Cet exemple permettrait, par ailleurs, d'examiner un cas d'"emprunt paradigmatique" car si l'ethnoscience semble bien avoir emprunté de la linguistique le paradigme que présupposent les théories prétransformationnelles, le renouveau de l'intérêt pour les "universaux de la culture humaine" n'est pas étranger à la linguistique transformationnelle. Voir, à cet égard, Keesing, R.M., "Paradigm Lost : The New Ethnography and the New Linguistics", *Southwestern Journal of Anthropology*, 28, 4, 1972, p. 299-332.

De telles classifications ou reconstructions peuvent avoir une valeur indicative à condition, premièrement, de ne pas concevoir les conflits de paradigmes comme des conflits qui opposent des modèles toujours identiques à eux-mêmes mais des variantes plus au moins typiques, plus ou moins "pures" ; deuxièmement, de ne pas concevoir ces conflits comme l'affrontement de formes closes de la connaissance théorique, de variantes imperméables à toute influence réciproque. Car si, en principe, un paradigme ne peut assimiler des éléments qui lui sont étrangers que dans la mesure où ses possibilités le lui permettent, et encore à condition de faire subir à ces éléments toutes les transformations nécessaires pour assurer un minimum de cohérence dans le paradigme, ces transformations montrent que, ne serait-ce qu'à l'intérieur de certaines limites, le conflit même modifie ses protagonistes.

Savoir théorique et méthode comparative

En plus de sa valeur indicative - bien que sous les conditions que nous venons de signaler -, cette conception du conflit dans les sciences sociales a ceci d'intéressant qu'elle fournit traditionnellement le cadre théorique d'une justification de la méthode comparative comme méthode par excellence des sciences sociales et humaines. Cette justification consiste presque sans exception dans un argument où, à partir du postulat "nomothétique" suivant lequel la recherche en sciences sociales doit aboutir à la formulation de propositions générales, et du constat de l'impossibilité de l'expérimentation dans ces sciences (ou des restrictions auxquelles elle s'y voit soumise), on conclut à l'idée d'un contrôle de variables réalisé par comparaison de cas et, éventuellement, analyse de fréquences.

C'est un argument de ce genre que nous trouvons déjà chez Comte et qui est repris, d'une manière ou d'une autre, par les comparativistes modernes et des théoriciens des sciences sociales. "Le postulat décisif de cette analyse, pouvons-nous lire dans un ouvrage récent consacré à la logique de la comparaison en sciences sociales, est que la recherche en sciences sociales (...) doit et peut conduire à des propositions générales portant sur les phénomènes sociaux. Ce postulat implique que le comportement humain ou social peut être expliqué en termes de lois générales établies par observation." "C'est un postulat de ce genre qui a accompagné le

développement de la recherche comparative pendant les deux derniers siècles ¹⁴. Et c'est un argument de ce genre qui, par ailleurs, a permis de voir la comparaison à l'origine même des disciplines sociales et humaines et les comparativistes, comme leurs "pères fondateurs". "Depuis les temps où la sociologie s'est cristallisée en une discipline distincte, affirme par exemple Merton, elle s'est engagée dans l'étude comparative de sociétés, de cultures et de leurs institutions. Il en a été ainsi à un tel point que les pères fondateurs de la sociologie d'aujourd'hui - Marx, Weber, Durkheim et, à leurs façons, Spencer et Pareto - ont employé l'analyse comparative comme étant, de toute évidence, l'approche de la recherche sociologique ¹⁵. Et la même idée revient chez Rokkan : "En statistique, en sociologie et en anthropologie, les pionniers du XIXe siècle ont été, à peu près sans exception, d'ardents avocats de la méthode comparative... ¹⁶" Au-delà des écoles, des doctrines, des thèmes et même des disciplines on découvre dans la comparaison le procédé auquel les sciences sociales et humaines non seulement doivent lier leur sort mais doivent leur existence même.

Il est clair que, dans la même opération, le modèle "individualisant" - ou "totaliste", ou encore "historiciste" - se voit définir comme un modèle qui exclut, par principe, la comparaison. "Le paradigme historiciste, affirme par exemple Zelditch, implique, entre autres choses, une perspective totaliste, particulariste et subjective, ce qui amène à conclure que la comparaison n'est pas possible, que les lois ne sont pas possibles, et qu'une connaissance générale du comportement humain n'est pas possible ¹⁷." Ce qui permet, par ailleurs, de considérer la comparaison comme l'élément essentiel d'une science sociale ou humaine au sens strict, c'est-à-dire au sens d'une connaissance du général ou *savoir théorique*.

Dans ces affirmations rien ne laisse cependant transparaître non seulement la possibilité mais encore le fait de plusieurs types de comparaison et de divers usages de la comparaison. Ce n'est qu'à la suite d'une ambiguïté ou d'une imprécision

¹⁴ Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 4.

¹⁵ Dans Marsh, R.M., *Comparative Sociology*, p. v.

¹⁶ Rokkan, S., "Recherche transculturelle, transsociale et transnationale", dans *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, partie I : *Sciences sociales*, p. 779.

¹⁷ Zelditch, M. Jr., "Intelligible Comparisons", dans Vallier, I., éd., *Comparative Methods in Sociology*, p. 227.

de l'expression même "méthode comparative" qu'on a pu parfois grouper sous la catégorie générale d'« études comparatives » des analyses que tout ou presque tout sépare au niveau métathéorique et de ramener ainsi, sous le même giron paradigmatique, et par la vertu d'une méthode conçue comme unique, des systèmes dont les différences l'emportent, et de loin sur les ressemblances ¹⁸. Il va sans dire que, logiquement, un tel regroupement est rendu possible par une double ambiguïté : celle de l'expression "méthode comparative" et celle de la notion même de "savoir théorique" ou de "connaissance du général" - ambiguïté ou imprécision qui portent dans ce dernier cas, très exactement sur la notion même de "théorie".

Dans cet ouvrage, nous ne nous proposons d'examiner qu'un certain type de comparaison, la comparaison de ces unités "naturelles" constituées par les cultures ou les sociétés, et qu'un certain usage de la comparaison, à savoir une comparaison destinée à établir statistiquement des hypothèses interculturelles (ou intersociétales) de forme générale. Ce type de comparaison et cet usage de la comparaison se retrouvent dans ce qu'on appelle les "études interculturelles" (*cross-cultural studies*). Ces études portent sur des aspects économiques, sociologiques, psychologiques et politiques, de sorte qu'on a pu parler, comme s'il ne s'agissait que des "domaines", d'une "économie comparative", d'une "anthropologie comparative", d'une "sociologie comparative", et ainsi de suite. Notre examen porte tout particulièrement sur l'"anthropologie comparative" et la "sociologie comparative" et ceci pour deux raisons : d'abord, parce que c'est en anthropologie que le programme comparativiste représenté par les études interculturelles a connu sa définition la plus précise et sa réalisation la plus achevée ; ensuite, parce que les deux formes majeures de comparaison interculturelle que nous distinguons dans ce programme - les comparaisons universelles et les comparaisons restreintes - se trouvent, en fait, en correspondance avec l'étude (comparative) des sociétés "non

¹⁸ Voir, en ce sens, la bibliographie d'études comparatives comprenant 1,046 titres établie par R.M. Marsh en 1967 (cf. Marsh, R.M., *op. cit.*, p. 375-496). Même si Marsh nous prévient qu'il faut considérer la sociologie comparative comme un "domaine" et non pas comme une "ligne de partage" théorique, il ne manque pas, lorsqu'il s'agit de rendre explicite ce "domaine" de rapporter la comparaison au modèle nomologique (cf. Marsh, R.M., *ibid.*, p. v iii, 18-20). Or ce modèle n'est pas un "domaine" mais bel et bien une "ligne de partage", quoique méta-théorique.

historiques" et des sociétés "historiques" - domaines réservés traditionnellement à l'anthropologie et à la sociologie, respectivement.

Mais quel est l'intérêt d'un tel examen de la comparaison interculturelle ? Cet intérêt est double : un tel examen nous renseigne sur un usage empiriste de la comparaison et, parce qu'il porte sur un cas exemplaire d'usage empiriste de la comparaison, il nous renseigne sur des difficultés typiques d'un usage empiriste de la comparaison.

La comparaison interculturelle : un cas exemplaire d'usage empirique de la comparaison

On pourrait dire que la conception empiriste de la connaissance a ceci de particulier, qu'elle part d'une thèse vraie pour déboucher sur une thèse fausse. Car, partant du fait qu'un sujet et un objet sont toujours donnés avant le procès de connaissance, elle en conclut que le premier, lorsqu'il devient sujet de connaissance, ne fait qu'extraire (ou abstraire) du second, devenu objet de connaissance, ce que celui-ci contient et a toujours contenu. Ce qui caractérise donc l'empirisme ce n'est pas la confusion de l'objet donné et de l'objet de connaissance mais la conception de l'objet de connaissance comme objet donné. Si, dans la connaissance - ou dans la science -, l'objet est ainsi conçu comme objet donné, on comprend bien que, pour l'empirisme, le procès de connaissance commence par le "concret" de l'objet donné pour aboutir à l'"abstrait" que celui-ci contient dans sa réalité profonde - ses déterminations "vraies".

La comparaison interculturelle se définit, d'emblée, comme comparaison de ces unités "naturelles", "données", constituées par les cultures et les sociétés. Elle est utilisée dans les études interculturelles pour établir statistiquement des hypothèses (interculturelles ou intersociétales) de forme générale. On peut soupçonner déjà le rapport de la comparaison interculturelle ainsi définie et utilisée à un modèle inductif de science répondant à une conception empiriste de la connaissance. L'objectif central de cet ouvrage est, d'abord, de préciser ce rapport, de montrer ensuite, dans sa nécessité logique, la problématique que ce rapport instaure, d'examiner, enfin, les difficultés méthodologiques de la comparaison interculturelle à la lumière de cette problématique.

La bibliographie existante dans ce domaine comprend plusieurs centaines de travaux portant, la plupart, sur des recherches comparatives concrètes mais aussi sur des aspects méthodologiques de la recherche comparative. Cependant, les problèmes que soulève la comparaison interculturelle n'ont jamais, à notre connaissance, été traités d'une manière systématique ni, surtout, rapportés systématiquement au modèle ou paradigme de science qu'elle sous-tend. La conséquence d'un traitement partiel et exclusivement méthodologique est dès lors prévisible : les difficultés que rencontre la comparaison interculturelle sont perçues comme des difficultés purement techniques et les solutions avancées, malgré la reconnaissance fréquente de leur faiblesse, demeurent alors tributaires du même ensemble de postulats méta-théoriques. Bien entendu, nous mettons à profit dans la mesure du possible les analyses partielles déjà réalisées en essayant cependant de les examiner sous l'unité du point de vue épistémologique - logique et méthodologie de la comparaison interculturelle - car ce qui apparaît dans ces analyses partielles comme des difficultés purement techniques s'avèrent autrement redoutables lorsque leur dépendance d'un modèle ou paradigme de science est démontrée.

Pourquoi la comparaison interculturelle ? Comme nous l'avons déjà signalé, la comparaison de cultures ou de sociétés a été considérée, et ce depuis les origines mêmes des sciences sociales modernes, comme la méthode par excellence - sinon la seule - d'une science sociale au sens strict, c'est-à-dire d'un savoir théorique des sociétés ou des cultures. En ce sens, la comparaison interculturelle se trouve associée, et dans une association perçue comme nécessaire, à une conception nomologique de la connaissance sociale et humaine. Or, il est important de montrer que la comparaison de sociétés ou de cultures n'est qu'un type de comparaison et, encore, que ce type de comparaison se trouve, par l'usage qu'on en fait dans les études inter-culturelles, associé non pas simplement à un modèle nomologique de connaissance mais, plus exactement, à une conception inductive et empiriste de la connaissance théorique.

Nous considérons, en deuxième lieu, que la comparaison interculturelle constitue un cas exemplaire d'usage empiriste de la comparaison. En ce sens, et comme nous l'avons avancé, l'examen de cette forme de la comparaison devrait nous permettre de repérer la structure problématique typique d'un usage empiriste de la

comparaison et, par la même, de déceler les limites nécessaires que rencontre la solution des difficultés engendrées par cet usage.

Certes, les études interculturelles ne jouissent aujourd'hui que d'une vitalité relative et on pourrait dire qu'après des débats serrés qui ont duré presque une génération l'empirisme se masque sous d'autres formes et le "nomothétisme", en ce qui concerne plus particulièrement l'anthropologie nord-américaine, réapparaît, après le succès de l'ethnoscience au début des années soixante, plutôt dissocié d'une approche inductive. Certes, on pourrait aussi signaler que la comparaison interculturelle, sous sa forme empiriste et inductive représentée par les études interculturelles n'a pas pris pied en France où l'influence épistémologique anti-empiriste d'un Bachelard et, tout particulièrement en anthropologie, la méthode comparative structuraliste de Lévi-Strauss ont marqué, surtout à partir des années cinquante, une bonne partie de la production intellectuelle dans les sciences sociales et humaines. Mais les effets d'un usage empiriste de la comparaison continuent cependant à se faire sentir bien que sous une forme plus subtile peut-être et dans des domaines de la recherche qui ne sont plus ceux où il était le plus répandu.

La comparaison interculturelle ne constitue pas du point de vue de sa logique et de la méthodologie un ensemble unique et il est nécessaire de distinguer deux formes majeures de cette comparaison : les comparaisons universelles et les comparaisons restreintes. Le programme comparativiste qui a présidé à la réalisation du *Human Relations Area Files* représente, en anthropologie, là tentative la plus ambitieuse et, d'un point de vue strictement paradigmatique, la plus conséquente de mener à bien le projet d'une discipline strictement comparative. Ce n'est donc pas sans raison que les débats qu'a connus l'anthropologie américaine autour de la comparaison interculturelle ont donné une large place à cette forme particulière de comparaison. Mais un double déplacement de l'intérêt pour la comparaison interculturelle s'est produit : d'une part, l'intérêt s'est déplacé aux comparaisons restreintes, d'autre part il s'est déplacé à d'autres domaines de la recherche en sciences sociales, plus particulièrement à certains domaines de la sociologie et des sciences politiques. Des comparaisons intersociétales restreintes réalisées dans le cadre pluridisciplinaire de théories de la "modernisation" ou du "développement", et partant sur des indicateurs démographiques, économiques, sociaux, politiques et psychologiques devinrent, surtout dans les années soixante, largement répan-

dues d'un côté comme de l'autre de l'Atlantique ¹⁹. Aujourd'hui encore, des recherches comparatives de ce genre constituent, en bonne partie, la matière première des études qu'entreprennent de multiples organismes nationaux et internationaux dans le cadre de projets de "développement". Ces recherches - qu'on appellerait de *middle range* - sont marquées dans la plupart des cas, sinon dans tous les cas, par un usage typiquement empiriste de la comparaison interculturelle (restreinte)

Il y a plus : des recherches qu'il faudrait appeler de *low range* parce qu'elles ne dépassent presque jamais l'analyse de données obtenues surtout par des sondages interculturels ou intersociétales sont devenues monnaie courante dans une certaine sociologie dite "appliquée". À la même catégorie appartiennent les nombreuses recherches comparatives intrasociétales réalisées dans des unités politiques complexes, c'est-à-dire dans des unités qui présentent des discontinuités structurelles dues à l'existence de groupes sociaux ou de classes sociales qui constituent, en fait, de véritables sous-cultures. Ces recherches rencontrent, par ce fait, des problèmes et des difficultés du même type que ceux et celles d'une comparaison interculturelle (restreinte) où les unités sont homogènes. Dans un cas ou dans l'autre de ces études de *low range*, il s'agit de recherches dont les conclusions sont parfois considérées comme constituant les "briques" avec lesquelles se construit ou devrait se construire une sociologie "empirique" mais que, par l'usage fait de la comparaison, il faudrait bien considérer comme les "briques" d'une sociologie empirique et empiriste.

Si nous accordons une large place à l'examen du programme d'une comparaison universelle tel qu'il a été proposé et réalisé dans l'anthropologie c'est parce que cet examen porte sur une variante de la comparaison interculturelle qui s'avè-

¹⁹ Nous pouvons observer ici un autre cas de décalage de dominance paradigmatique à l'intérieur même des sciences sociales et humaines. Tout comme la dominance dans l'anthropologie "cognitive" d'un paradigme de science descriptive et taxonomique importé de la linguistique a lieu lorsque ce paradigme n'est plus dominant dans la linguistique, la dominance d'un modèle empiriste de science comparative a lieu dans certains domaines de la sociologie lorsque ce modèle n'est plus dominant là d'où il avait été importé, l'anthropologie, et même lorsque, dans cette discipline, un paradigme de science descriptive, taxonomique et non comparative (l'ethnoscience) connaissait sa plus grande influence.

re logiquement préalable, en ce sens que les problèmes majeurs qui se dégagent de la définition empiriste de la science comparative des cultures ou des sociétés peuvent être correctement localisés, et formulés d'une manière précise, dans le seul contexte de cette variante. Ces problèmes ou, plus exactement, ces problématiques - puisqu'il s'agit, dans chaque cas, d'un ensemble de problèmes systématiquement reliés - sont celles du découpage des unités culturelles, de celui des unités conceptuelles et de la découverte et de l'interprétation de régularités interculturelles ou intersociétales. En principe donc, bien que sous des formes spécifiques répondant à chaque variante particulière de la comparaison, ces problèmes devraient pouvoir être reconnus dans toutes les recherches qui conçoivent les individus, les groupes, les classes, les cultures, les sociétés, et leurs aspects ou propriétés, comme des entités "naturelles", "données".

Cet ouvrage se trouverait justifié si cette reconnaissance amenait à une conscience plus claire des servitudes qu'entraîne l'adoption d'un modèle ou paradigme de science empiriste. Ce serait sa contribution à la résolution des conflits métathéoriques qui traversent aujourd'hui, de part en part, les disciplines sociales et humaines.

La comparaison interculturelle.

Chapitre I

La méthode comparative et les études interculturelles

1.1 La comparaison intraculturelle et la comparaison inter-culturelle

[Retour à la table des matières](#)

"Les sciences sociales et humaines - l'anthropologie, la sociologie, les sciences politiques, voire l'économie et la psychologie - seront comparatives ou ne seront pas des sciences." "La méthode comparative est la méthode anthropologique et sociologique par excellence." "Les sciences sociales ne peuvent pas se passer de la comparaison."

Voilà des affirmations dont la pertinence semble incontestable. Cependant, quel est le rôle de la comparaison dans les sciences sociales et humaines ? Quelles sont les règles de la méthode comparative ? Que veut-on dire au juste lorsqu'on affirme que la comparaison est essentielle à ces sciences ? La pluralité et la diversité des réponses que ces questions appellent renvoient à des ambiguïtés et des imprécisions dont l'effet est de confondre les termes d'un problème pourtant décisif dans les sciences de l'homme : le problème du modèle de science de ces sciences.

Qu'est-ce que c'est que la comparaison ? Elle est, bien entendu, une opération mentale. Cette opération consiste à rapprocher deux ou plusieurs choses afin de déterminer en quoi elles se ressemblent et en quoi elles diffèrent. Elle est à la base de toute classification, c'est-à-dire de la procédure la plus simple de discrimination des éléments d'un ensemble et de regroupement de ces éléments en sous-ensembles. Par là même, elle sert à l'analyse et à la synthèse les plus simples. Par ailleurs, l'étymologie du terme - le mot *comparatio* se réfère à la constitution d'une paire - renvoie à l'idée d'une distribution des éléments de l'univers du discours en un certain nombre de classes disjointes deux à deux ne se trouvant pas dans une relation systématique, et cette idée correspond justement à la forme la plus élémentaire de la classification : la division.

La comparaison se retrouve donc dans toutes les sciences et constitue même un aspect général de la pensée humaine : penser sans comparer est impossible. Par conséquent, toute recherche scientifique implique une forme quelconque de comparaison. Si la méthode comparative consiste simplement dans l'ensemble de règles qui sous-tendent l'opération mentale de la comparaison, il est alors difficile d'accepter l'affirmation selon laquelle cette méthode est la méthode anthropologique ou sociologique par excellence, à moins, bien entendu, ou bien de généraliser cette affirmation à toutes les sciences, ou bien de ne voir dans les sciences sociales et humaines qu'un ensemble de discours purement taxonomiques.

Il va de soi que les comparativistes ne s'y retrouvent guère car s'ils acceptent que la comparaison est une opération commune à toutes les sciences, ils en font une opération essentielle dans les sciences de l'homme sans pour autant les concevoir comme des disciplines purement taxonomiques. Il est donc nécessaire de considérer que la méthode comparative est seulement un aspect de la comparaison, que la comparaison ne se laisse pas caractériser d'une manière univoque par la méthode comparative, et que d'autres aspects de la comparaison sont à considérer dans la détermination du rôle qui lui est assigné dans les sciences de l'homme. Parmi ces aspects, celui déterminé par le genre d'objets qu'on compare s'impose immédiatement comme élément éventuel d'une caractérisation générale des comparaisons.

Qu'est-ce qu'on compare ou, plus exactement, qu'est-ce qu'on peut comparer ? En principe, on peut tout comparer, à condition, bien entendu, que les objets qu'on compare appartiennent à des classes homogènes. Ce qu'il est convenu d'appeler

"études comparatives" se caractérise, en ce sens, par le fait qu'elles "impliquent une population dérivée de groupes "naturels" d'individus comme les sociétés, les économies, les politiques ou les cultures ²⁰". La suite de cette étude permettra d'éclairer davantage cette première caractérisation.

Oscar Lewis, dans un des premiers essais de classification et d'analyse systématique des études comparatives réalisé en anthropologie culturelle, part du principe suivant : "les différences en anthropologie ne sont pas entre les approches qui recourent à des comparaisons et celles qui ne le font pas. Toutes les approches (...) recourent à des comparaisons, *mais de différentes manières et pour des fins différentes* ²¹".

Lewis distingue, d'une part, la comparaison de sociétés historiquement reliées, d'autre part, la comparaison de sociétés entre lesquelles aucun lien historique n'est décelable. Si nous tenons compte de la localisation spatiale des *entités* - plutôt que des sociétés - comparées, nous pouvons dire d'une manière générale que, dans la première catégorie, se regroupent des études portant surtout sur des comparaisons à l'intérieur d'une seule communauté ou d'une seule culture, d'une seule aire culturelle et d'une seule nation, tandis que la deuxième catégorie - regroupe surtout des études portant sur des comparaisons à l'intérieur d'un continent, entre nations et entre continents, ainsi que des comparaisons globales ou universelles ²².

Si nous considérons la culture (ou la société, ou la nation) comme unité de comparaison, la première catégorie groupera surtout des études qu'on peut appeler "intraculturelles" (ou "intrasociétales" ou "intranationales"), tandis que dans la deuxième catégorie se regrouperont surtout des études qu'on peut appeler "interculturelles" (ou "intersociétales" ou "internationales").

²⁰ Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 57.

²¹ Lewis, O., "Comparisons in Cultural Anthropology", dans Thomas, W., édit., *Yearbook of Anthropology*, p. 259 ; c'est nous qui soulignons.

²² *Ibid.*, p. 264 et 278 ; voir aussi le tableau 1, p. 30.

Tableau 1
***Comparaisons d'entités suivant la présence
ou l'absence de liens historiques***

[Retour à la table des matières](#)

comparaisons d'entités historiquement reliées	comparaisons d'entités sans liens historiques
comparaisons à l'intérieur d'un seul groupe local (bande, village ou autre type d'installation localisée, etc.)	comparaisons entre nations
comparaisons de groupes locaux à l'in- térieur d'une seule culture	comparaisons à l'intérieur d'un conti- nent
comparaisons à l'intérieur d'une seule aire culturelle	comparaisons entre continents
comparaisons à l'intérieur d'une seule nation	comparaisons globales ou universelles

Supposons que nous introduisons maintenant, suivant Lewis, une troisième catégorie de classification, à savoir celle qui permet de distinguer entre les comparaisons dont les données sont obtenues essentiellement par le travail sur le terrain ("*field-work*"), et les comparaisons qui utilisent des données de "bibliothèque" ("*library comparisons*"). La plupart des études comparatives intraculturelles se regrouperont alors naturellement sous la catégorie "données obtenues par le travail sur le terrain", tandis que la plupart des études comparatives interculturelles se trouveront groupées sous la catégorie "données de bibliothèque". Si nous ajoutons que le travail sur le terrain présuppose généralement que l'unité en question (la culture, la société, la nation) forme un tout et, par conséquent, considère l'unité comme *contexte*, tandis que l'utilisation de données de "bibliothèque" s'accompagne généralement d'une approche atomiste et, par conséquent, considère les aspects en faisant abstraction du contexte, la comparaison d'études comparatives

réalisées sur la base de ces catégories révèle deux séries de corrélations approximatives :

Malgré leur caractère général et, certainement, très grossier, ces corrélations suggèrent, d'abord, que s'il est possible et même nécessaire de tenir compte de plusieurs aspects des comparaisons (types d'unité, localisation des entités, méthodes d'obtention des données, genre d'approche, etc.), les classifications qui en résultent peuvent non seulement ne pas être hétérogènes mais receler des structures dont les comparaisons tirent tout leur sens en tant qu'opérations scientifiques. C'est sans doute, par la mise en lumière de ces structures que la question du modèle de science que suppose un certain usage de la comparaison peut être étudié.

Nous verrons dans les prochains chapitres que les problèmes posés par la détermination de l'indépendance (historique ou culturelle) des entités et de la signification (contextuelle) des aspects comparés constituent des problèmes structurels de la comparaison interculturelle. Il nous faut, au préalable, examiner ce que recouvre ou peut recouvrir la distinction entre comparaisons intraculturelles et comparaisons interculturelles.

Postulons à titre provisoire que dans toute comparaison interculturelle, l'unité de comparaison est la culture. Suffirait-il de caractériser la comparaison intraculturelle comme une comparaison dont l'unité est d'un rang plus bas que la culture - sous-cultures, villages, bandes ou groupes sociaux, voire individus ? Oui, à condition et seulement à condition de préciser le statut méthodologique, sinon théorique du concept de "culture".

Soit les deux comparaisons suivantes : premièrement, une comparaison entre le comportement sexuel des Français et le comportement sexuel des Nord-Américains, deuxièmement, une comparaison entre le comportement sexuel de Français à bas niveau de revenu et le comportement sexuel de Français à haut niveau de revenu. Pourquoi dirions-nous que la première comparaison est interculturelle et la deuxième, intraculturelle ? Ce n'est pas simplement parce que dans le premier cas deux cultures sont comparées tandis que dans le deuxième cas il n'y a pas de comparaison entre cultures, c'est aussi et surtout parce que dans le premier cas la culture est considérée comme une *variable* opérative tandis que dans le deuxième cas elle est considérée comme un *paramètre*, c'est-à-dire comme une variable dont les valeurs ne changent pas lorsque les valeurs des autres variables changent. Exprimé d'une autre manière, "tandis que les études intraculturelles s'intéressent aux variations individuelles de la norme pour la culture en question, les études interculturelles fournissent des informations à propos de la variation des normes comme fonction des différences culturelles ²³.

Bien entendu, les cultures ne sont pas des variables au sens strict du terme : elles sont signalées par des noms propres et les noms propres n'admettent pas de valeurs. Comme nous le verrons plus tard, les noms de cultures ou de sociétés - France, Amérique du Nord, par exemple - peuvent cependant être interprétés comme des références elliptiques à des facteurs théoriques encore non connus ou non considérés. Quoi qu'il en soit, la distinction entre comparaisons inter et intraculturelles permet de mieux cerner le rôle assigné à la comparaison dans les études comparatives : que ce soit d'une mesure de valeurs où les valeurs de la variable "culture" sont considérées constantes, que ce soit d'une mesure de valeurs qui inclut les valeurs de la variable "culture", il s'agit toujours d'une *mesure de valeurs de variables*.

Pourquoi cette mesure, c'est-à-dire en vue de quoi compare-t-on ? Dans le contexte du modèle de science qui sous-tend ce raisonnement, la réponse à cette question ne pose pas de problèmes : on compare afin de déceler des ressemblances ou des différences dans les valeurs des variables. L'interprétation générale de ces ressemblances et de ces différences ne soulève pas alors non plus de problè-

²³ Hudson, B.B., Barakat, M. K. et Laforge, R., "Problems and Methods of Cross-cultural Research", *The Journal of Social Issues*, 15, 1959, p. 7-8.

mes : le constat de ressemblances permettra d'affirmer le caractère *général* du résultat de la comparaison, le constat de différences ou de variations, le caractère *particulier* de ce résultat. Et l'on voit ainsi que dans la mesure où on caractérise la science - ou, en tout cas, la science théorique - comme une recherche du général, *la comparaison apparaît comme un instrument de la recherche du général*. Plus encore, les règles de la méthode comparative peuvent dès lors être considérées dans cette perspective comme des règles de la connaissance du général - ou de la connaissance théorique.

Le constat de ressemblances ou l'affirmation du caractère général des résultats de la comparaison ont-ils le même poids dans une comparaison intraculturelle et dans une comparaison interculturelle ? Le but ultime, dans les deux cas, est, dit-on, l'élaboration de lois du comportement général. Mais laquelle, dans la logique de ce raisonnement, garantit le mieux la généralité des résultats obtenus, la comparaison intraculturelle ou la comparaison interculturelle ?

Il ne fait aucun doute que, dans cette logique, c'est la comparaison interculturelle qui garantit le mieux le caractère général des résultats. En effet, supposons une question comme celle-ci : "Le complexe d'Oedipe est-il un phénomène universel ou particulier à la classe moyenne des Européens de l'Ouest ?" Dans la mesure où les études socio-psychologiques sont faites dans le cadre de la culture européenne occidentale, on ne peut jamais être certain si les relations découvertes sont valables pour tout le genre humain ou si elles sont l'expression de quelque limitation ou circonstance spéciale de la culture dans laquelle elles ont été découvertes. Seule, par conséquent, la comparaison interculturelle, en considérant la culture comme une variable opérative et non pas simplement comme un paramètre serait en mesure de lever l'hypothèque qui, en ce sens, pèse sur les résultats d'une comparaison intraculturelle.

Pourrait-on considérer la comparaison interculturelle comme un simple prolongement de la comparaison intraculturelle ? Nous voulons dire : est-ce que les comparaisons interculturelles doivent être réalisées seulement pour être sûr que les résultats obtenus ne se restreignent pas à une culture spécifique ? Car, dans ce cas, la comparaison intraculturelle précéderait logiquement aussi bien que méthodiquement la comparaison inter-culturelle.

Selon Marsh, par exemple, "le lien étroit entre l'analyse intersociétale et les études limitées à une seule société peut aussi être vu en termes de la logique de la méthode scientifique. Une science s'efforce de formuler des propositions universelles. Une fois qu'une proposition a été formulée à titre d'hypothèse, le travail de recherche est de la répliquer, d'essayer d'établir les conditions limites et les variables interférentes, d'analyser les cas "exceptionnels". Dans cette procédure, l'analyse comparative intersociétale se présente comme une extension nécessaire de l'analyse comparative intrasociétale ²⁴."

Il ne semble pas cependant que ce soit toujours le cas. Le deuxième avantage de la comparaison interculturelle serait, comme l'ont remarqué plusieurs comparativistes, l'accroissement du rang de variation des variables que permet ce type de comparaison. Or, l'obtention de valeurs plus diverses peut conduire non pas simplement à mieux garantir - ou à infirmer - les résultats obtenus dans une comparaison réalisée à l'intérieur d'une seule culture mais encore à modifier, et parfois radicalement, ces résultats eux-mêmes ²⁵.

L'utilisation de la culture comme paramètre se retrouve dans la plupart des recherches effectuées en psychologie et même en psychologie sociale. Mais à partir de ce que nous venons de signaler nous pouvons conclure que si dans certains cas - lorsqu'il s'agit d'étudier les variations individuelles par rapport à la norme -, cette procédure s'avère plus ou moins satisfaisante, l'étendue des variations individuelles ne peut être fixée aux limites d'une société quelconque que comme hypothèse de travail. On sait que dans le domaine de l'utilisation de tests projectifs interculturels, par exemple, les variations interculturelles dépassent les variations individuelles constatées dans une seule société.

Murdock a même construit une preuve pour montrer les dangers théoriques de toute recherche comparative qui restreint le rang de variation des variables et, tout particulièrement, le danger qu'encourt le sociologue lorsqu'il généralise à toute l'humanité des conclusions obtenues à partir des seules sociétés européennes ²⁶.

²⁴ Marsh, R.M., *Comparative Sociology*, p. 11.

²⁵ Un exemple particulièrement remarquable d'une telle situation peut être étudié chez Whiting (cf. Whiting, J.W.M., "The Cross-cultural Method", dans Moore, F., édit., *Readings in Cross-cultural Methodology*, p. 284-285).

²⁶ Cf. Murdock, G.P., "Anthropology as a Comparative Science", *Behavioral Sciences*, 2, 1957.

Deux raisons principales permettent donc d'affirmer la supériorité de la comparaison interculturelle sur la comparaison intraculturelle : une meilleure garantie du caractère général des résultats obtenus et une maximisation du rang de variation des valeurs des variables. Pourrait-on en conclure que la comparaison intraculturelle est inutile ou que ses résultats sont négligeables ? - D'abord, des résultats obtenus dans une comparaison intraculturelle peuvent avoir une fonction heuristique, c'est-à-dire fournir des indications sur des relations éventuelles ; ensuite, cette comparaison peut, peut-être, suffire quand les informations dont on dispose sont assez étendues et variées ; elle peut, enfin, être utilisée dans certains cas comme technique de réplique d'hypothèses interculturelles.

La valeur simplement heuristique de la comparaison intraculturelle n'est pas à démontrer : l'existence d'une corrélation significative à l'intérieur d'une culture amène naturellement le chercheur comparativiste à s'interroger sur le degré de généralité de la corrélation. Murdock, par exemple, semble réserver à la comparaison intraculturelle - sinon, plus généralement, aux études non comparatives - un rôle purement exploratoire : "Nous croyons, dit-il, que le temps est révolu où nous dépendions, pour obtenir des réponses scientifiques, de l'analyse de cas uniques ou de sociétés uniques. Nous pensons que les hypothèses suggérées par les études exploratoires de sociétés individuelles devraient, dans un grand nombre de cas, être vérifiées par des méthodes quantitatives ²⁷."

Le problème est plus complexe lorsqu'il s'agit de déterminer dans quelles circonstances ou dans quelle mesure les résultats obtenus dans une telle comparaison peuvent être considérés comme suffisants. Selon Durkheim, "on ne peut se contenter de comparaisons aussi limitées que quand on étudie quelqu'un de ces courants sociaux qui sont répandus dans toute la société, tout en variant d'un point à l'autre". "Par exemple, en rapprochant la courbe qui exprime la marche du suicide pendant une période de temps suffisamment longue, des variations que présente le même phénomène suivant les provinces, les classes, les habitats ruraux ou urbains, les sexes, les âges, l'état civil, etc., on peut arriver, même sans étendre ses

²⁷ Murdock, G.P. et Whiting, J.W.M., "Cultural Determination of Parental Attitudes : The Relationship between the Social Structure, Particularly Family Structure and Parental Behavior", dans Seen, M.J.E., édit., *Problems of Infancy and Childhood*, Transactions of the Fourth Conference, 6-7 mars 1950, New York, Josiah Macy Jr. Foundation, 1951, p. 32.

recherches au-delà d'un seul pays, à établir de véritables lois, quoiqu'il soit toujours préférable de confirmer ces résultats par d'autres observations faites sur d'autres peuples de la même espèce ²⁸." En tout cas, dans la logique de cette méthodologie, cette confirmation est indispensable si ce qui est en question est le caractère d'universalité de ces lois.

L'utilisation de la comparaison intraculturelle comme technique de réplication d'hypothèses interculturelles est considérée parfois comme une procédure stratégique de la recherche comparative ²⁹. Un exemple particulièrement remarquable d'utilisation de cette technique se trouve dans la procédure suivie par Durkheim lors de la vérification de son hypothèse sur le suicide altruiste ³⁰. Certes, dans cet exemple il ne s'agit pas d'une comparaison intraculturelle utilisée comme instrument de réplication d'une hypothèse interculturelle, mais d'une comparaison effectuée à l'intérieur d'un groupe social pour asseoir l'interprétation de différences intergroupes. Cependant, la procédure est, dans les deux cas, essentiellement la même.

Quelle que soit la valeur précise qu'il faille accorder aux résultats de la comparaison intraculturelle ou de son éventuelle utilisation dans la stratégie de la recherche, il n'en demeure pas moins que, dans la logique de la méthode, c'est la comparaison interculturelle qui se présente comme la forme supérieure de comparaison et, donc, comme la *forme nécessaire de la comparaison en sciences sociales et humaines*. Il n'est dès lors pas surprenant de voir définir la sociologie comparative comme "la comparaison explicite et systématique de données concernant deux ou plusieurs sociétés ³¹", c'est-à-dire, simplement, comme une comparaison intersociétale (ou interculturelle).

²⁸ Durkheim, E., [*Les Règles de la méthode sociologique*](#), p. 135.

²⁹ Cf., par exemple, Smelser, N.J., *Essays in Sociological Explanation*, p. 72-74.

³⁰ Durkheim, E., [*le Suicide*](#), p. 247-261.

³¹ Marsh, R.M., *op. cit.*, p. ii.

1.2 Le problème du contrôle des variables

[Retour à la table des matières](#)

Pourquoi la comparaison est-elle considérée comme une opération essentielle dans les sciences sociales et humaines ? Pourquoi, à la différence d'autres sciences, la comparaison y apparaît-elle comme l'instrument de la recherche du général ? Qu'est-ce qui fait des règles de la méthode comparative, les règles de la connaissance théorique du monde social et humain ?

Méthodologiquement aussi bien qu'historiquement la question du rôle de la comparaison dans les sciences sociales et humaines se trouve liée d'une manière directe au problème du contrôle des variables et ceci, *dans le contexte de cette forme particulière de contrôle qu'est l'expérimentation*. (Bien entendu, nous nous référons ici à ce contrôle qui suppose l'application de stimuli à des systèmes réels ³².)

En effet, la réflexion sur les techniques de contrôle des variables en sciences sociales et humaines ne surgit et ne se développe historiquement dans la pensée scientifique moderne qu'à la lumière des développements et des succès des disciplines dites expérimentales. Méthodologiquement, les techniques comparatives surgissent et se développent comme des *substituts* au contrôle expérimental des variables imposés par les difficultés, sinon par l'impossibilité d'application des techniques expérimentales dans l'étude des phénomènes sociaux et humains.

Il est essentiel de signaler que le contexte de cette réflexion est un contexte particulier à un double titre : il est un contexte particulier dans la mesure où l'évaluation du rôle de l'expérimentation dans le processus de connaissance est subordonné et, donc, renvoie à un modèle spécifique de science ; il est un contexte historique particulier dans la mesure où, par là même, certaines sciences - les sciences dites expérimentales deviennent le paradigme d'un modèle spécifique de science.

³² Nous ne considérons donc pas ce qu'on appelle des "expérimentations mentales" réalisées à l'aide d'un modèle conceptuel.

Cette double particularité du contexte a déterminé et détermine encore aujourd'hui d'une manière explicite ou implicite les deux préoccupations décisives qui sous-tendent la question du rôle de la comparaison dans les sciences sociales et humaines : comment rapprocher ces sciences des sciences paradigmatiques ? - ce qui équivaut, dans ce contexte, en fait et en droit, à *les constituer comme sciences* - et comment réaliser un contrôle des variables du *même type* que celui permis par les techniques expérimentales des sciences paradigmatiques ?

Le caractère récalcitrant à l'expérimentation de la plupart des phénomènes sociaux ou, en tout cas, de ceux qui intéressent le plus les sciences sociales est un thème qui domine une bonne partie de la réflexion épistémologique et méthodologique du XIXe siècle, c'est-à-dire de la période qui vit la naissance des disciplines sociales modernes. Et pour cause car, à la lumière de l'objectif de ces disciplines - la formulation des lois universelles -, et dans un contexte historique marqué par les succès des sciences de la nature, la solution des difficultés rencontrées par le contrôle expérimental des variables pouvait être considérée comme la condition *sine qua non* de la constitution même d'une science du monde social. Sous une forme ou sous une autre, ce thème n'a pas cependant cessé de réapparaître dans la littérature épistémologique et méthodologique et, par là même, d'alimenter la controverse générale sur la question du modèle de science de cette science ³³.

Quatre difficultés, au moins, peuvent être relevées dans le contrôle expérimental de variables sociologiques :

1. Le chercheur en sciences sociales ne dispose presque jamais du pouvoir nécessaire pour produire des modifications expérimentales dans son objet - la production de ces modifications étant encore soumise à des contraintes de type moral découlant de la nature de son objet.

Même disposant de ce pouvoir, le chercheur aurait encore à faire face aux difficultés 2, 3 et même 4.

³³ Pour ne citer qu'un exemple de cette controverse : la discussion du "modèle" historiciste de science sociale et, plus particulièrement, la discussion de la thèse "antinaturaliste" de l'historicisme portant sur l'expérimentation en science sociale réalisée par Popper (cf. Popper, K., *The Poverty of Historicism*, spécialement chap. 2, 24 et 25).

2. Ce pouvoir ne peut être qu'un pouvoir social et, par conséquent, l'exercice de ce pouvoir est en lui-même une variable sociologique. La façon dont ce pouvoir est exercé peut donc compromettre la signification cognitive de l'expérimentation.

3. Puisqu'un changement quelconque introduit dans une situation sociale peut produire et, en général, produit une modification irréversible dans les variables pertinentes, toute répétition de l'expérience destinée à vérifier la constance des effets rencontrera des variables qui ne se trouvent plus dans les mêmes conditions. Enfin,

4. Toute expérimentation est évidemment impossible en ce qui concerne des phénomènes uniques ou non récurrents et qui, pourtant, peuvent être du plus grand intérêt pour le chercheur - comme, par exemple, la naissance du capitalisme.

Si nous examinons ces difficultés, une à une, nous voyons cependant qu'elles ne sont pas insurmontables dans tous les cas.

La première concerne surtout le pouvoir nécessaire pour produire des modifications expérimentales sur des macrogroupes ou des macrosystèmes mais elle ne se rencontre pas nécessairement lorsqu'il s'agit de microgroupes. La deuxième difficulté n'est pas spécifique de l'expérimentation sociale car le problème du contrôle des conditions de production des faits étudiés ainsi que des conditions de leur observation se rencontre toujours - et plus spécialement - lorsque le processus d'observation lui-même perturbe l'objet. La troisième difficulté n'est pas non plus spécifique de l'expérimentation sociale. Elle peut être surmontée, comme elle l'est ailleurs, par l'emploi d'échantillons renouvelés à l'occasion de chaque répétition de l'expérience et le chercheur en sciences sociales dispose de techniques assez raffinées pour l'homogénéisation des échantillons. La quatrième difficulté, enfin, soulève le problème de l'unicité et de la non-réurrence des phénomènes sociaux. Cette unicité peut être considérée non pas comme inhérente à la nature du phénomène mais comme le résultat d'un point de vue : de celui justement propre aux sciences historiques qui s'attache à l'analyse de la manière unique, singulière ou

accidentelle dont les fils de causalité se présentent entremêlés. Cette difficulté ne serait pas non plus spécifique de l'expérimentation sociale ³⁴.

Mais si ces quatre difficultés ne sont pas, dans certaines situations, insurmontables, il n'en va pas de même dans d'autres situations. C'est, tout particulièrement, le cas de la première difficulté. En effet, lorsqu'elle porte sur l'impossibilité pratique de produire des modifications expérimentales sur des macrogroupes ou des macrosystèmes, elle constitue une difficulté redoutable dans toute recherche ayant trait à ces derniers.

Certes, une tendance s'est développée surtout en psychologie sociale mais aussi en sociologie qui présuppose la possibilité de généraliser à des macrogroupes les résultats obtenus dans l'étude de microgroupes. Mais le problème se pose alors de savoir si le passage du microgroupe au macrogroupe est un passage simplement quantitatif ou s'il implique un saut qualitatif comportant, au niveau du macrogroupe, l'émergence de propriétés nouvelles qui ne peuvent nullement être réduites à des propriétés microscopiques. Pour Granger, par exemple, il s'agit bien d'un passage qualitatif où la nature même de l'objet mesuré change, de sorte que les essais pour ramener l'explication du macroscopique à une sommation de microphénomènes échouent nécessairement ³⁵.

Quoi qu'il en soit - et bien que ce problème soit, sans doute, d'une importance majeure en sciences sociales - on peut se demander si, dans le cas d'une impossibilité pratique de production de modifications expérimentales sur des macrogroupes ou de macrosystèmes cette impossibilité est propre seulement à certaines

³⁴ Von Hayek exprime la même idée dans les termes suivants : "L'histoire humaine traite d'événements ou de situations qui sont uniques ou singuliers lorsque nous considérons tous les aspects d'une question que nous pouvons poser à leur sujet ; mais ceci n'est pas évidemment particulier à l'histoire humaine. Cela est vrai également de tout essai d'explication d'un phénomène concret si nous ne prenons pas la peine de considérer un nombre suffisant de ses aspects ou - pour s'exprimer différemment - aussi longtemps que nous ne choisissons pas délibérément les seuls aspects de la réalité qui entrent dans la sphère de l'un quelconque des systèmes de propositions liées que nous considérons comme des sciences théoriques distinctes" (cf. Hayek, F., von, *Scientisme et sciences sociales*, p. 74).

³⁵ Cf. Granger, G.-G., *Pensée formelle et sciences de l'homme*, p. 128-129.

branches des sciences sociales ou bien si elle se rencontre aussi dans certaines branches de la science de la nature.

Dans le contexte de cette problématique, l'astronomie avait déjà été présentée comme un exemple par les chercheurs du XIXe siècle. Et cela, d'autant plus que pendant les XVIIIe et XIXe siècles cette science fut considérée à bon droit comme supérieure à toutes les autres par la solidité de sa théorie et la justesse de ses prédictions. Or, ce n'était pas évidemment au moyen d'une manipulation expérimentale des corps célestes qu'elle était arrivée à des résultats aussi satisfaisants.

L'impossibilité de produire des modifications expérimentales sur des macro-systèmes apparaissait donc non seulement comme une difficulté non spécifique de certaines branches des sciences sociales mais, ce qui était décisif, comme une situation qui ne constituait nullement un obstacle à l'obtention d'une connaissance sûre. De là à conclure que l'expérimentation n'était pas une condition *sine qua non* de cette connaissance et, plus précisément, de l'établissement de lois, il n'y avait qu'un pas. Mais, dès lors, que pouvait-on substituer au contrôle expérimental des variables tout en préservant les garanties qu'offrait celui-ci ? Dans cette situation, il est compréhensible que les techniques employées par les sciences naturelles non expérimentales et notamment par l'astronomie soient devenues du plus grand intérêt pour un certain type de recherche sociale.

À partir de cette ressemblance des situations rencontrées par certaines branches des sciences de la nature et des sciences sociales, Murdock distingue une alternative méthodologique possible :

1. "Une de ces méthodes consiste à découvrir et à analyser des situations dans lesquelles les variables significatives arrivent à se produire naturellement justement dans ces combinaisons que l'homme aurait provoquées dans une expérience si cela lui avait été possible. En astronomie, par exemple, la théorie de Einstein fut validée par l'observation d'un déplacement apparent de la lumière des étoiles passant près du soleil pendant une éclipse totale." Selon Murdock, Mead à Samoa et Holmberg parmi les Siriono auraient utilisé "une méthode strictement comparable".

2. "Une seconde méthode - sur laquelle une grande proportion de connaissances astronomiques modernes est fondée - consiste à analyser un nombre assez grand et représentatif de situations naturelles dans lesquelles les variables considérées apparaissent dans des combinaisons variées, et à s'assurer alors, par des méthodes quantitatives, si leurs correspondances s'accordent ou non avec celles que l'hypothèse particulière à vérifier prévoit." Pour Murdock, cette méthode est celle employée, en sciences sociales, dans les études interculturelles ³⁶.

Cette deuxième méthode signalée par Murdock satisfait la caractérisation de ce que Nagel appelle l'"investigation contrôlée" (*"controlled investigation"*) qui, avec l'"expérimentation contrôlée" (*"controlled experiment"*) constituent la "recherche empirique contrôlée" (*"controlled empirical inquiry"*). En effet, l'"investigation contrôlée" consiste, pour Nagel, "dans une recherche délibérée de situations contrastées dans lesquelles le phénomène ou bien s'est manifesté uniformément (que les modes soient identiques ou différents), ou bien s'est manifesté dans certains cas mais pas dans d'autres, et dans l'examen subséquent de certains facteurs décelés dans ces situations afin de s'assurer si les variations dans ces facteurs sont en rapport avec les différences dans les phénomènes - ces facteurs aussi bien que les différentes manifestations du phénomène ayant été choisis pour observation attentive parce qu'ils sont supposés être dans un rapport significatif". Et Nagel ajoute que, "par rapport au rôle logique que les données empiriques jouent dans la recherche, il est peu important que les variations observées dans le phénomène soient introduites par le chercheur lui-même ou que de telles variations se soient produites naturellement et soient simplement trouvées par lui - à condition que dans chaque cas les observations aient été faites avec un soin égal et que les événements manifestant les variations dans ces facteurs et dans les phénomènes soient pareils sous tous les autres aspects pertinents ³⁷."

S'il est indéniable que d'un point de vue logique il y a identité des fonctions entre ces deux procédures de la "recherche empirique contrôlée", cette identité disparaît cependant dès que nous adoptons le point de vue méthodologique. En effet, premièrement, l'"investigation contrôlée" ne peut, par définition, que s'en

³⁶ Murdock, G. P., "Cross-cultural Sampling", *Ethnology*, V, 1, 1966, p. 97.

³⁷ Nagel, E., *The Structure of Science*, p. 452-454.

tenir à ce qui est naturellement donné - tandis que l'"expérimentation contrôlée" *produit* les données. Or, plusieurs questions intéressantes du point de vue théorique ne se posent pas d'une manière spontanée dans un milieu naturel. Deuxièmement, tandis que les faits spontanés sont, dans la plupart des cas, d'une grande complexité, les faits créés expérimentalement sont plus simples et, par conséquent, mieux contrôlables. En d'autres termes, l'"expérimentation contrôlée", du fait qu'elle peut se concentrer autour d'un nombre réduit de variables est en mesure de réduire leur champ de variabilité et de minimiser ainsi les "perturbations" présentes dans tout système naturel ³⁸.

Ajoutons finalement que cette identité de fonctions entre les deux procédures peut aussi cesser d'être telle lorsqu'on considère les conditions psychologiques que chaque procédure peut créer chez le chercheur et les conceptions épistémologiques qu'il peut s'en faire à partir de ces conditions. En effet, dans une "investigation contrôlée" où les données ne sont pas produites dans des situations expérimentales mais recueillies dans des situations naturelles, le danger est grand de les considérer justement comme données, c'est-à-dire comme ce qui est perçu immédiatement par le sujet connaissant - par opposition à ce qui est connu par inférence ou par calcul, bref à partir d'une construction. Ce genre de recherches fournit donc une base non pas, certes, logique mais psychologique pour une interprétation empiriste du travail scientifique.

Résumons l'essentiel des considérations précédentes : dans ce qu'on appelle "études comparatives", l'objectif majeur de la comparaison est *l'établissement, par des méthodes surtout quantitatives, d'hypothèses interculturelles de forme générale portant sur les rapports existant entre deux ou plusieurs variables*.

³⁸ Selon Simon, l'ordre causal des variables peut être déterminé sans l'utilisation de suppositions seulement dans le cas d'un contrôle expérimental au sens strict (cf. Simon, H. A., "Spurious Correlation : A Causal Interpretation", *American Statistical Association Journal*, 49, 1954, p. 478). Par conséquent, la détermination de l'ordre causal des variables dans une "investigation contrôlée" soulèverait des problèmes qu'on ne rencontrerait pas dans une "expérimentation contrôlée".

Cet objectif implique ou détermine :

1. *Le genre d'objets qu'on compare* : des systèmes réels ou naturels ;
2. *le type d'unité de comparaison* : des cultures, des sociétés, des nations, etc., bref des macrosystèmes ;
3. *la forme de la comparaison* : la comparaison interculturelle ou intersociétale, ou internationale, etc., c'est-à-dire une comparaison dans laquelle le macrosystème est considéré comme une variable opérative ;
4. *le rôle de la comparaison* : la mesure de valeurs de variables ou, en d'autres termes, le contrôle non expérimental - "investigation contrôlée" - de variables ;
5. *les techniques de la comparaison* : les techniques quantitatives et, plus exactement, statistiques ³⁹.

Avant d'examiner le cadre épistémologique - ou le modèle ou le paradigme de science - où ces études s'inscrivent, revenons à la question soulevée au début de ce chapitre : que veut-on dire, au juste, lorsqu'on affirme que la comparaison est une procédure essentielle dans les sciences sociales et humaines ? C'est, par ailleurs, de la réponse apportée à cette question que dépend toute étude historique de la comparaison dans ces sciences et, plus particulièrement, de la place réservée à la comparaison chez ceux que Merton appelle les "pères fondateurs" de la sociologie contemporaine. Comme le signale Rokkan, "l'histoire générale des vicissitudes de la méthode comparative dans le domaine des sciences sociales n'a jamais été écrite" ⁴⁰, mais jamais non plus n'a été entreprise une analyse systématique des usages de la comparaison dans ces sciences. Or, l'une est strictement dépendante de l'autre et ne pas tenir compte de cette dépendance ne peut qu'entretenir la confusion qui est, en ce sens, de règle dans la littérature consacrée à ce thème. Il

³⁹ Il va sans dire que les techniques statistiques caractérisent ce type de comparaison mais n'en constituent pas une exclusivité.

⁴⁰ Rokkan, S., *op. cit.*, p. 815.

est donc essentiel de reconnaître que les usages méthodologiques de la comparaison répondent à des logiques spécifiques et que c'est seulement par la mise en lumière préalable de ces structures logiques qu'une histoire des "vicissitudes" de la méthode comparative dans les sciences sociales pourra être retracée.

Prenons comme critère de distinction dans les usages de la comparaison le genre d'objets qu'on compare : systèmes naturels, systèmes conceptuels, et systèmes naturels et systèmes conceptuels. Le premier cas est celui d'une recherche comportant la comparaison d'entités empiriques, réelles, concrètes, telles que cultures, sociétés, économies, institutions, familles, individus. Le deuxième cas est celui d'une recherche comportant la comparaison de modèles. Nous pouvons illustrer la différence entre ces deux types de comparaison en nous référant à la notion de structure sociale chez Lévi-Strauss : "Le principe fondamental est que la notion de structure sociale ne se rapporte pas à la réalité empirique, mais aux modèles construits d'après celle-ci", de sorte que "deux niveaux seront toujours distingués. L'observation des faits, et l'élaboration des méthodes permettant de les utiliser pour construire des modèles, ne se confondent jamais avec l'expérimentation au moyen des modèles eux-mêmes. Par l'expérimentation sur les modèles" j'entends l'ensemble des procédés permettant de savoir comment un modèle donné réagit aux modifications, ou de comparer entre eux des modèles de même type ou de types différents ⁴¹".

Le troisième cas, enfin, est celui où des systèmes naturels sont comparés à des modèles. Ce cas pourrait être illustré par une recherche où les modèles polaires "folk" et "urbain" de Redfield sont utilisés dans l'analyse de systèmes naturels. Selon Redfield, ces modèles permettent, premièrement, de décrire plus exactement les systèmes empiriques en question en les situant dans le *continuum* folk-urbain ; deuxièmement, de les visualiser plus convenablement simplement en comparant leurs places respectives sur ce *continuum*. Cette comparaison peut même comporter une projection historique car si le *continuum* folk-urbain est diachronique, les places sur le *continuum* correspondent à des points sur une

⁴¹ Lévi-Strauss, C., *Anthropologie structurale*, p. 305 et 307.

échelle temporelle ⁴². C'est à des comparaisons du même genre que donnent naissance les "types idéaux" de Max Weber.

Peut-on considérer ces trois cas comme constituant autant d'études comparatives ? oui, sans doute, si la seule présence d'une opération de comparaison quelconque suffit à caractériser ces études. Mais ne risque-t-on pas dès lors d'enlever à la catégorie des études comparatives toute valeur d'ordre et, par là, toute utilité dans le traitement du problème ? Lorsque Marsh, par exemple, range sous la catégorie "Selected Chronological Bibliography of Comparative Studies, 1835-1950", des auteurs que tout ou presque tout sépare - et non pas simplement au niveau des thèmes mais encore au niveau des techniques elles-mêmes - comme Max Weber et George Murdock, n'est-on pas en droit de s'interroger sur la pertinence d'une telle catégorisation ⁴³ ? Et lorsqu'on lit comme conclusion à une étude sur l'analyse comparative chez Marx que "Marx fut un analyste pénétrant de la comparaison des institutions" - même s'il ne déploya pas grand effort à nous recommander cette procédure ⁴⁴, n'est-on pas en droit de redouter les conséquences que peut entraîner une application forcée de cette catégorie ? Car, et pour ne considérer que les trois usages de la comparaison qui résultent du fait de distinguer le genre d'objets qu'on compare, le seul constat d'une opération de comparaison quelconque cache des différences décisives tant au niveau méthodologique qu'au niveau épistémologique.

Nous nous référerons plus particulièrement aux fonctions épistémologiques distinctes qui peuvent s'attacher à ces différents usages de la comparaison. Les trois cas dont nous avons fait mention ont ceci de particulier : tandis que les deux derniers présupposent l'utilisation d'un système conceptuel, c'est-à-dire d'une

⁴² Rappelons que le problème majeur de Redfield est justement celui du passage - ou de la transformation, ou de l'évolution - des sociétés "folk" dans des sociétés "rurales" et "urbaines" (cf. Redfield, R., *The Primitive World and its Transformations*).

⁴³ Et pourtant, le critère que propose Marsh pour sa bibliographie se veut précis : il s'agirait de textes "qui répondent à la définition de la sociologie comparative, autrement dit dans lesquels des phénomènes sociaux observés dans deux ou plusieurs sociétés sont systématiquement et empiriquement comparés" (cf. Marsh, R.M., *op. cit.*, p. 375 ; voir aussi, p. 488-491).

⁴⁴ Warner, R.S., "The Methodology of Marx's Comparative Analysis of Modes of Production", dans Vallier, Yvan, éd., *Comparative Methods in Sociology. Essays on Trends and Applications*, p. 73-74.

construction théorique quelconque - théorie au sens strict, modèle, construction typologique, etc. - le premier cas n'implique pas nécessairement l'utilisation d'un tel système conceptuel. En effet, il suffirait, en principe, d'une hypothèse, voire d'une simple variable dichotomique pour comparer des systèmes naturels.

Soit, par exemple, les trois recherches suivantes correspondant à chacun des cas : la première recherche constituerait une comparaison de taux de mortalité infantile dans un certain nombre de pays ; la deuxième recherche comporterait la comparaison de deux modèles économiques : monopsonistique et oligopsonistique ; la troisième recherche consisterait dans une comparaison entre le modèle oligopsonistique et un système économique naturel où plusieurs entreprises engagent la plupart des travailleurs.

Dans le premier cas, nous n'aurions affaire qu'à une variable quantitative par rapport à laquelle un certain nombre de systèmes naturels seront comparés. Cette variable pourrait faire partie d'une hypothèse, par exemple de l'hypothèse selon laquelle les valeurs supérieures de la variable "taux de mortalité infantile" sont un indicateur de sous-développement. Bien entendu, elle pourrait aussi faire partie d'une construction théorique quelconque, par exemple d'une théorie du développement. Mais il ne s'agirait que des possibilités et rien n'empêcherait le chercheur de mener à bien sa recherche comparative indépendamment de tout cadre théorique. C'est justement, parce que la comparaison de systèmes naturels permet de se passer d'un cadre théorique qu'elle peut apparaître comme un instrument de la construction de théories - comme une technique heuristique théorique. Nous dirons donc de ces comparaisons qu'elles sont surtout *potentiellement théorétiques*.

Dans le deuxième cas, on se trouverait en quelque sorte dans la situation opposée : le chercheur reste au seul niveau théorique car il ne fait que comparer des modèles, donc des constructions théoriques. Dans ce cas, la comparaison s'inscrit dans un processus d'"expérimentation sur des modèles" qui comporte, en général, les étapes logiques suivantes : 1) construction d'un modèle à partir d'un ensemble de postulats ; 2) modification d'un ou plusieurs postulats ; 3) construction d'un nouveau modèle (ou d'une variante du modèle original) ; 4) comparaison des modèles ainsi construits ⁴⁵.

⁴⁵ Ainsi, par exemple, Rapoport a construit quatre jeux possibles qui combinent les motifs des actions en variant systématiquement le montant des "ver-

Tandis que les recherches impliquant exclusivement une comparaison de systèmes naturels peuvent être considérées comme des recherches potentiellement théorétiques, celles qui impliquent exclusivement une comparaison de systèmes conceptuels peuvent être considérées comme des recherches potentiellement explicatives. En effet, la comparaison de modèles et, en général, toute forme de manipulation conceptuelle, si elle n'est pas un exercice purement formel vise l'explication de situations plutôt que la construction d'une hypothèse. C'est, nous semble-t-il, l'idée que Swanson exprime dans son analyse de la position de Marsh lorsqu'il signale "(...) l'erreur de présumer que les études comparatives ont toujours comme objectif de déterminer si une proposition donnée est valable dans toutes les organisations ou, en tout cas, dans toutes les sociétés ou cultures. Lorsqu'on pense à mettre en pratique ce précepte, sa futilité devient apparente. Mon souci n'est pas de montrer qu'un tel objectif est irréalisable ni de viser la perfection ; bien plutôt je désire souligner d'autres finalités qui peuvent donner naissance à une recherche comparative. Max Weber, par exemple, étudia les grandes religions du monde pour expliquer non pas l'universalité du calvinisme mais son unicité. Kroeber et Toynbee ont comparé les civilisations du monde non pas tellement pour vérifier des hypothèses que pour en retirer des explications ⁴⁶."

Dans cette perspective, l'exemple de Max Weber cité par Swanson n'est pas indifférent : dans l'explication du phénomène réel "calvinisme", Max Weber fait appel à une construction purement conceptuelle, à un "idéal type". Cette fonction explicative de la comparaison a été précisée par Weber lui-même : au cas, signale-t-il d'une manière générale, "où il faut prendre clairement conscience d'une façon plus rigoureuse de la signification d'un phénomène culturel, le besoin d'opérer avec des concepts clairs, précisés non seulement sous un, mais sous tous les aspects particuliers, devient plus impérieux". "(L'idéaltype) n'a d'autre signification que d'un *concept limite (Grenzbegriff)* purement idéal, auquel on mesure (messen) la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments impor-

sements" (cf. Rapoport, A., "Exploiter, Leader, Hero and Martyr : The Four Archetypes of 2x2 Games", *Behavioral Science*, 12, 1967, p. 81-84.

⁴⁶ Swanson, G.E., "Frame Works for Comparative Research : Structural Anthropology and the Theory of Action", dans Vallier, Y., édit., *Comparative Methods in Sociology. Essays on Trends and Applications*, p. 144.

tants, et avec lequel on la compare ⁴⁷." On sait que, pour Weber, expliquer c'est expliquer par voie compréhensive, et comprendre c'est saisir le sens d'une action.

Tandis donc que les recherches impliquant exclusivement une comparaison de systèmes conceptuels peuvent être considérées comme des recherches potentiellement explicatives, celles qui comportent la comparaison de systèmes conceptuels et de systèmes naturels ou réels peuvent être considérées comme des recherches effectivement explicatives. Si nous tenons donc compte des fonctions épistémologiques qui se rattachent à ces différents usages de la comparaison, nous pouvons conclure à deux fonctions majeures de celle-ci : une fonction théorique et une fonction explicative.

Il n'est pas sans intérêt de signaler que pour certains auteurs dont Kottak, il est possible de distinguer deux grandes approches dans les études comparatives : l'approche quantitative ou statistique et l'approche qualitative ou typologique. Dans la première on pourrait ranger les études réalisées, par exemple, par Murdock, Whiting et Child, et Driver et Massey ⁴⁸. Il s'agirait dans cette approche, de problèmes de validation statistique d'hypothèses portant sur des régularités du comportement ou des institutions socio-culturelles sur un plan universel ou limité à une région. Dans la deuxième approche, il s'agirait de "généralisation qualitatives" comme celles qu'on trouve dans la perspective néo-évolutionniste et d'autres perspectives typologiques.

L'intérêt de cette distinction réside non seulement dans le fait qu'elle est fondée sur la reconnaissance de techniques différentes de la comparaison (quantitatives et qualitatives), et qu'elle est associée à la distinction entre hypothèses et typologies, mais aussi dans le fait qu'elle renvoie à des usages différents de la comparaison. En effet, la première approche supposerait un usage surtout *méthodologique* de la comparaison tandis que la deuxième envisagerait un usage surtout *théorique* de la comparaison. De sorte que, pour Kottak, les deux approches seraient complémentaires sinon convergentes : "Les propositions et les hypothèses des

⁴⁷ Weber, M., [*Essais sur la théorie de la science*](#), p. 185 ; voir aussi 191-192, 317 et 470. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

⁴⁸ Par exemple : Murdock, G.P., *Social Structure* ; Whiting, J.W.M. et Child, L.L., *Child Training and Personality* ; Driver, H. et Massey, W., *Comparative Studies of North American Indians*.

typologistes doivent être validées statistiquement, et les types et les sous-types doivent être établis sur une base quantitative. D'autre part, les statisticiens trouveront une direction théorique dans la fécondité et la finesse d'approches qualitatives néo-évolutionnistes et autres ⁴⁹."

Si nous laissons de côté la possibilité ou l'éventualité d'une telle complémentarité ou convergence et ne retenons que les caractéristiques associées à chaque terme de la distinction, nous obtenons le système selon le tableau 2.

Bien entendu, les comparaisons intraculturelles et inter-culturelles appartiennent, suivant leur fonction épistémologique, au type de comparaison potentiellement théorique et sont donc à distinguer soigneusement d'autres types de comparaison. Nous réserverons désormais les expressions "études comparatives", "recherches comparatives", ou "sociologie (ou anthropologie, ou psychologie, etc.) comparative" à toute étude, recherche ou discipline dans laquelle la comparaison a surtout une fonction potentiellement théorique, c'est-à-dire dans laquelle la comparaison apparaît surtout comme un instrument de la construction de théories ou, plus simplement, de la recherche du général. Il s'agit, on le voit, d'une acception fort restreinte de l'expression mais qui, à la lumière de l'analyse, cerne bien l'objet de notre étude.

⁴⁹ Kottak, C.P., "Towards a Comparative Science of Society", *Comparative Studies in Society and History*, 12, 1, 1970, p. 108.

Tableau 2
Types de comparaison selon la fonction épistémologique

[Retour à la table des matières](#)

	fonctions épistémologiques		
	potentiellement théorétiques	potentiellement explicatives	effectivement explicatives
genre d'objets comparés	systèmes naturels	systèmes concep- tuels	systèmes naturels et systèmes conceptuels
entités comparées	<i>exemples</i> : cultu- res, sociétés, éco- nomies, institu- tions, familles, individus	<i>exemples</i> : théo- ries, modèles, constructions ty- pologiques	<i>exemple</i> : types d'économie et systèmes écono- miques
techniques	quantitatives (sta- tistique)		qualitatives
usages de la com- paraison	méthodologique		théorique

1.3 La méthode comparative et les modèles d'inférence

Dans quel modèle ou paradigme de science ou, en d'autres termes, dans quel cadre épistémologique général s'inscrivent les études comparatives et, plus particulièrement, cette forme supérieure d'études comparatives constituée par les comparaisons interculturelles.

L'analyse des divers usages de la comparaison déterminés sur la base du genre d'objets comparés nous a permis de signaler non seulement les différences profondes que présentent ces divers usages mais aussi les fonctions épistémologiques qu'ils sont censés servir. Dans le cas des études comparatives et, plus particuliè-

rement, des comparaisons interculturelles, cette fonction était caractérisée comme une fonction potentiellement théorique.

Dans cette perspective donc, la comparaison de macro-systèmes apparaît comme un instrument - heuristique - dans la recherche du général, ou comme un moyen - méthodologique - dans la construction de théories. Une ambiguïté subsiste toutefois en ce qui concerne cette fonction, et cette ambiguïté n'est pas, comme nous le verrons, dans les seules expressions employées mais renvoie encore à des modalités dans l'usage potentiellement théorique de la comparaison et, indirectement, aux cadres épistémologiques généraux qui sous-tendent ces modalités.

La comparaison interculturelle peut, en effet, se présenter sous deux formes : sous la forme d'une comparaison destinée à *valider* des hypothèses générales, et sous la forme d'une comparaison destinée à *formuler* ou à construire des hypothèses générales. Sous sa première forme, la comparaison est traitée comme un *instrument méthodologique* ; sous sa deuxième forme, elle est traitée comme un *instrument heuristique*. Dans son usage méthodologique, la comparaison s'inscrit dans ce qu'on peut appeler une "*logique de la preuve*" ; dans son usage heuristique, elle s'inscrit dans ce qu'on a appelé une "*logique de la découverte*".

Or, ces logiques ne sont pas autonomes. Nous voulons dire : la façon dont on conçoit le processus de la preuve et le processus de la découverte sont le résultat d'une conception de la science - d'un modèle ou d'un paradigme de science. La caractéristique la plus remarquable des études comparatives et, plus spécialement, des comparaisons interculturelles est, qu'elles supposent soit une conception inductive de la preuve lorsque la comparaison est traitée comme un instrument méthodologique, soit une interprétation inductive de la logique de la découverte lorsque la comparaison est traitée comme un instrument heuristique.

Nous organiserons la discussion de cette problématique autour de trois modèles : le modèle inductif (ou modèle d'inférence-I), le modèle nomologique-déductif (ou modèle d'inférence-D), et le modèle réductif (ou modèle d'inférence-R).

1.3.1 Le 13 novembre 1888, Tylor prononçait à l'Institut royal d'anthropologie de Grande-Bretagne une allocution qui portait comme titre *On a Method of Investigating the Development of Institutions ; Applied to Laws of Marriage and Des-*

cent. Dans cette allocution et dans la discussion qui s'ensuivit, un certain nombre de postulats de la recherche interculturelle ainsi, par ailleurs, que des problèmes fondamentaux posés par cette recherche furent pour la première fois formulés d'une manière précise. L'allocution de Tylor constitue en quelque sorte l'acte de naissance officiel de la comparaison interculturelle.

Quels sont ces postulats ? Nous les résumons dans les affirmations suivantes ⁵⁰ :

1. Les problèmes anthropologiques peuvent être soumis à un traitement scientifique - de la même manière que le sont les problèmes mathématiques, physiques, chimiques ou biologiques.
2. A la base de ce traitement se trouvent les opérations de classification et de catalogue.
3. À partir du constat de récurrences et d'absences il peut être possible d'inférer des relations causales.
4. Les techniques statistiques, lorsqu'elles sont appliquées d'une manière systématique permettent de dégager les lois du développement social.
5. Les régularités de la vie sociale ou les uniformités que découvre la comparaison interculturelle derrière les différences de surface sont fondées sur l'identité de la nature humaine.

Ces postulats se rencontrent, formulés d'une manière ou d'une autre, de façon explicite ou implicite, chez la plupart sinon chez tous les comparativistes postérieurs à Tylor.

Dans la discussion qui suivit l'allocution de Tylor, Galton, président de la séance, ne manqua pas de remarquer la parenté du projet de Tylor avec celui qu'avait entrepris quelques années auparavant Spencer. "... nul n'aurait mieux apprécié ou plus chaleureusement reçu l'étude du Dr Tylor que M. Herbert Spencer, signala Galton, dont les efforts pour construire une science sociologique sur une

⁵⁰ Cf. Tylor, E.B. "On a Method of Investigating Development of Institutions ; Applied to Laws of Marriage and Descent", dans Moore, F., édité., *Reading in Cross-cultural Methodology*, p. 1-3 et 25.

base inductive sont bien connus. Comme nous tous le rappelons, M. Spencer se proposa de rassembler lui-même, et à grands frais, les coutumes de toutes les nations connues, tant sauvages que civilisées, et de les arranger d'une manière uniforme et méthodique en vue de leur comparaison ⁵¹."

En effet, Spencer avait commencé en 1867 sa *Sociologie descriptive* dont l'objectif était de fournir, avec une compilation exhaustive de coutumes sociales, la base empirique d'une sociologie "scientifique". Le caractère scientifique de cette sociologie reposait, selon Spencer, sur au moins trois éléments : un catalogue général de coutumes (base empirique), la comparaison (instrument méthodologique) et l'induction (modalité d'inférence). "En faisant un juste usage non pas tellement de ce que les témoignages du passé et du présent veulent nous dire comme de ce qu'ils nous disent implicitement, il est possible, affirme Spencer, de rassembler des données destinées à servir de base à des inductions portant sur les structures sociales et les fonctions dans leur origine et leur développement, les difficultés qui se présentent lors de l'examen de ces données dans le cas d'une société particulière pouvant en général être résolues à l'aide de la méthode comparative ⁵²." Mais l'usage de cette base empirique constituée par le catalogue général, et de l'instrument méthodologique de la comparaison se trouve, chez Spencer, subordonné à un raisonnement plutôt déductif. En fait, le point de départ de la démarche est, chez Spencer, un schéma évolutif, lui-même construit déductivement, à partir duquel Spencer postule, par déduction, la nécessité de certaines phases. Ces phases sont alors illustrées par des exemples choisis dans des cultures différentes.

C'est Steinmetz qui, à la fin du XIXe siècle, reprend l'idée de Spencer d'un catalogue général devant constituer la base empirique des sciences sociales mais en la situant maintenant dans le projet tylorien d'une science inductive au sens strict du terme et strictement statistique. Il s'agit pour Steinmetz, d'abord de donner "de chaque peuple (...) les qualités sociales les plus importantes et d'une manière systématique. Par exemple, le nom du peuple, le caractère de sa vie économique (...) le caractère de son gouvernement, de sa composition sociale, de l'organisation de la famille, de la propriété, sa situation démographique, sa phase intellectuelle et religieuse, etc." Pour, ensuite, obtenir par induction, et à l'aide de techniques sta-

⁵¹ Dans *ibid.*, p. 26.

⁵² Spencer, H., *The Study of Sociology*, p. 101-102.

tistiques, "une contribution à notre savoir positive, véritable". Steinmetz définit son projet surtout par opposition aux "raisonneurs" chez qui "des vérités larges, éternelles, valables pour toute l'humanité" sont "le prix de quelques heures de spéculation somnolente..." Le catalogue systématique des qualités sociales "forcera les intelligences les plus récalcitrantes à l'induction véritable ⁵³".

Ce seront cependant Murdock et ses collaborateurs qui, à partir de 1937, élaboreront ce catalogue dans sa forme la plus systématique et la plus rigoureuse : le *Human Relations Area Files* ⁵⁴. Nous reviendrons plus tard sur l'organisation de ce catalogue. Rappelons seulement que la possibilité d'une telle opération de classement apparaît aussi chez Murdock fondée sur le principe de l'identité ou de la constance de l'esprit humain. Dans *The Cross-cultural Survey*, Murdock affirme : "Pour autant que la culture participe des processus d'idéation, nous pouvons conclure que toute culture doit révéler certaines similitudes qui découlent des lois universelles gouvernant les processus mentaux et symboliques ⁵⁵..." Signalons enfin que Murdock partage encore la conviction de Tylor que : "les données de la culture et de la vie sociale sont, tout comme les faits des sciences biologiques et physiques, susceptibles d'un traitement scientifique exact" et conçoit même la méthode interculturelle comme une méthode pouvant devenir "l'arbitre dernier de l'universalité des propositions des sciences sociales ⁵⁶".

Ce qui nous intéresse cependant est de constater que dès son origine même, et d'une manière explicite, la comparaison interculturelle s'inscrit dans un modèle de science inductive. Or, ce modèle n'est pas simple mais complexe car nous pou-

⁵³ Steinmetz, S.R., "Classification des types sociaux et catalogue des peuples", *Année sociologique*, 1898, p. 208, 109 et 100 respectivement.

⁵⁴ Jusqu'à 1949, cette entreprise était menée sous la dénomination *Cross-cultural Survey*, par l'Institute of Human Relations dépendant de l'Université de Yale. À partir de cette date, une organisation interuniversitaire de caractère autonome a été chargée de continuer le projet : le Human Relations Area Files Incorporated.

⁵⁵ Murdock, G.P., "The Cross-cultural Survey", *American Sociological Review*, V, 3, 1940, p. 366.

⁵⁶ Murdock, G.P., "Sociology and Anthropology", dans Gillin, Jh., édit., *For a Science of Social Man*, p. 30. Pour sa part, Tylor affirmait : "La clé de (notre) position est (...) que l'avenir de l'anthropologie repose sur l'investigation statistique. Dès que celle-ci est systématiquement appliquée, les principes du développement social deviennent visibles" (Tylor, E.B., *op.cit.*, p. 25).

vons reconnaître au moins deux formes d'un modèle de science inductive : le modèle d'inférence-I d'une logique de la découverte - que nous appellerons "modèle d'inférence-ID" -, et le modèle d'inférence-I d'une logique de la preuve - que nous appellerons "modèle d'inférence-IP". Les structures de ces deux formes seraient, schématiquement, les suivantes :

1. Modèle d'inférence-ID

- a) Les phénomènes $P_1, P_2, P_3, \dots, P_n$ observés montrent la propriété R.
- b) Par conséquent, nous pouvons postuler que si P alors R.

2. Modèle d'inférence-IP

- a) Nous postulons que si P alors R.
- b) Les phénomènes $P_1, P_2, P_3, \dots, P_n$ observés montrent la propriété R.
- c) Par conséquent, nous avons de bonnes raisons de croire que "si P alors R" est vrai.

Dans ces deux formes il s'agit, bien entendu, du passage du particulier au général mais tandis que dans la deuxième forme l'examen des cas particuliers constitue la *méthode de vérification* de l'hypothèse générale, dans la première forme l'examen des cas particuliers *engendre* l'hypothèse générale. C'est pourquoi lorsque l'examen des cas particuliers est comparatif et s'inscrit dans une logique de la preuve nous pouvons parler d'un usage *méthodologique* de la comparaison, tandis que lorsque cet examen est comparatif et s'inscrit dans une logique de la découverte nous pouvons parler d'un usage *heuristique* de la comparaison.

Dans le dernier chapitre de cet ouvrage nous examinerons, à la lumière du problème de l'interprétation des comparaisons, les règles générales de la logique

inductive. Nous reviendrons, en même temps, sur le concept même d'une "logique de la découverte". Nous nous demanderons seulement ici à quelle forme du modèle d'inférence-I semblent correspondre les comparaisons interculturelles.

Dans sa version la plus extrême, le modèle d'inférence ID suppose que les opérations "empiriques" sont logiquement et chronologiquement antérieures aux opérations "rationnelles", que l'observation précède la théorie, que la manipulation des informations engendre elle-même les hypothèses. Dans cette perspective, la constitution d'un stock d'informations s'avère une tâche préalable, et ce stock sera d'autant plus utile qu'il sera plus complet.

En effet, plus le stock est complet, c'est-à-dire plus il emmagasine de cas et d'aspects, plus valables et plus générales seront les conclusions qu'on pourra en tirer. Ce rapport typiquement inductif entre nombre de cas observés et degré de généralité des conclusions se trouve clairement exprimé dans l'affirmation suivante : "... les régularités que nous pouvons extraire de comparaisons d'une portée limitée sont elles-mêmes d'applicabilité limitée (...) tandis que dans des comparaisons très étendues nous avons affaire à des classes de faits sociaux qu'on rencontre partout et qui constituent des caractéristiques de la société humaine elle-même ⁵⁷."

Il n'est pas besoin de souligner que l'idée d'un catalogue systématique général des "qualités sociales" les plus importantes permettant une comparaison interculturelle systématique s'inscrit, d'abord, dans la version la plus extrême du modèle d'inférence-ID. Il n'est pas besoin non plus de souligner que le rôle décisif attribué aux techniques quantitatives et, plus spécialement, statistiques découle directement non seulement de la masse d'informations à traiter dans une telle comparaison mais aussi, et surtout, du rôle décisif que la manipulation des informations a dans ce modèle : l'engendrement des hypothèses ou des lois.

Une interprétation moins extrême du modèle d'inférence-ID considère encore la constitution d'un stock d'informations comme une tâche préalable et fait du traitement statistique des informations un outil précieux dans le processus de la découverte mais reconnaît l'existence d'un hiatus entre les résultats obtenus dans cette manipulation statistique et les hypothèses au sens strict du terme. C'est, peut-être, l'interprétation qui sous-tend le stock d'informations politiques du "*Cross-*

⁵⁷ Nadel, S.F., *The Foundation of Social Anthropology*, p. 227.

polity Survey" construit par Banks et Textor : "Le *printout*, signalent-ils, ne présente nullement une théorie ou une hypothèse quelconque. Il est plutôt conçu en vue de *stimuler la production d'hypothèses* chez un lecteur entraîné professionnellement." "Les tableaux, les phrases et les paragraphes qui se trouvent dans le *printout* sont destinés à *faciliter la recherche de régularité* ("*patterns*") dans les phénomènes politiques... Il ne fournit donc d'aucune manière ces régularités mêmes. Seule l'intelligence du lecteur peut le faire ⁵⁸."

Dans une troisième interprétation du modèle d'inférence-ID celui-ci perd, en fait, son caractère autonome pour devenir un moment d'un processus complexe de découverte-preuve qui incorpore alors également comme moment du processus le modèle d'inférence-IP. Ce processus complexe de découverte-preuve consiste essentiellement dans les étapes suivantes : d'abord, on compare un premier cas avec un cas semblable ; on ajoute ensuite d'autres cas semblables un à un pour, finalement, continuer la comparaison avec des cas de plus en plus différents. Dans ce processus, les généralisations potentielles découvertes dans l'examen du premier cas sont systématiquement vérifiées, d'une part, en élargissant le nombre de cas, d'autre part, en diminuant l'homogénéité des cas comparés.

La différence la plus évidente entre les recherches qui suivent ce processus complexe de découverte-preuve et celles qui répondent aux deux premières interprétations du modèle d'inférence-ID réside dans le fait que les unes commencent par deux cas semblables - et continuent en ajoutant, un à un, de nouveaux cas à la comparaison -, tandis que les autres commencent immédiatement avec la totalité des cas - ou un échantillon représentatif de ceux-ci.

Dans la littérature consacrée au problème de la comparaison, ces deux genres de recherches sont parfois soigneusement distinguées. Diesing, par exemple, n'hésite pas à réserver l'expression "comparaisons interculturelles", aux seules recherches qui commencent immédiatement avec un échantillon de cas, et appelle les autres "comparaisons contrôlée" ⁵⁹.

⁵⁸ Banks, A.S. et Textor, R.B., *op. cit.*, p. 11 et 4, respectivement ; c'est nous qui soulignons.

⁵⁹ Cf. Diesing, P., *Patterns of Discovery in the Social Sciences*, p. 192. La "méthode de la comparaison contrôlée" à laquelle se réfère Diesing a été développée notamment par Eggan (cf. Eggan, F., "Social Anthropology and

Qu'en est-il, enfin, du modèle d'inférence-IP ? D'abord, et comme nous venons de le voir, le modèle d'inférence-IP peut être incorporé dans le processus de découverte-preuve, par conséquent, les comparaisons qui suivent ce processus répondent aussi à ce modèle. Ensuite, les comparaisons qui supposent la considération de la totalité des cas - ou d'un échantillon représentatif de ceux-ci - peuvent faire usage des informations stockées non seulement dans la formulation d'hypothèses mais aussi dans leur vérification. Pour reprendre l'exemple du "*Cross-polity Survey*" : "... le *printout*, signalent encore Banks et Textor, permet réellement au lecteur, d'abord, de formuler une hypothèse, ensuite, de vérifier l'existence ou l'inexistence d'une forte association entre les variables de l'hypothèse ⁶⁰..." Finalement, et ce serait, à ses dires, la position de Murdock par exemple, des recherches interculturelles peuvent faire un usage strictement méthodologique de la comparaison, de sorte que, dans ces cas, "toutes les opérations logiques ou rationnelles sont réalisées préalablement aux épreuves finales empiriques et statistiques ⁶¹".

Concluons cet examen en signalant que la question de savoir à quelle forme du modèle d'inférence-I correspondent les comparaisons interculturelles peut recevoir la réponse suivante : à toutes les formes de ce modèle. Ce qui revient à dire que, sous une forme ou sous une autre, *la comparaison interculturelle est essentiellement inductive*.

1.3.2 Dans plusieurs analyses méthodologiques et épistémologiques de la comparaison interculturelle celle-ci est considérée comme un type de recherche répondant à ce qui a été appelé le modèle "nomologique-déductif" Cette considération a une importance singulière dans la mesure où, premièrement, ce modèle est censé fournir une description de la structure même du discours scientifique, voire formuler les postulats mêmes de la science ; deuxièmement, dans la mesure où la comparaison interculturelle devient, du même coup, la forme de recherche scientifique par excellence dans le domaine des disciplines sociales et humaines.

the Method of Controlled Comparison", *American Anthropologist*, 56, 5, 1954).

⁶⁰ Banks, A.S. et Textor, R.B., *op. cit.*, p. 11.

⁶¹ Murdock, G.P., *Social Structure*, p. 127.

Le modèle nomologique-déductif ou, brièvement, le modèle d'inférence-D peut être organisé autour d'une série de définitions dont voici les principales :

- Df. 1. "*T* est une *théorie* si elle est un système de propositions hypothétiques d'un degré différent de généralité."
- Df. 2. "*L* est une loi en *T* si *L* est une proposition vraie de forme universelle."
- Df. 3. "Le fait *e* ou l'ensemble *e* de faits *est expliqué* si la proposition *E* qui décrit *e* apparaît comme une conséquence logique de la conjonction formée par une ou plusieurs propositions *L* et par une ou plusieurs propositions *C*, *L* étant une loi en *T* et *C* une proposition décrivant un fait particulier."
- Df. 4. "Le fait décrit par *C* est la *cause* du fait *e* ou de l'ensemble *e* de faits lorsque *C* conjointement avec *L* permet de déduire la description *E* du fait *e* - ou de l'ensemble *e* de faits."
- Df. 5. "Si nous considérons les termes de la conjonction *L* et *C* comme non problématiques, et si nous ne les utilisons que pour déduire *E* afin d'obtenir par là une nouvelle information, alors nous parlons d'une *prédiction* de *E*."
- Df. 6. "Si nous considérons l'un des termes de la conjonction *L* et *C* comme problématique, alors nous parlons de *vérification* du terme problématique."

Etc.

Le modèle d'inférence-D est le résultat d'une réflexion sur la forme essentielle d'un ensemble de textes scientifiques : ceux des sciences naturelles et, plus exactement, de la science physique. En tant que théorie de la structure de la science en général, ce modèle prétend à l'universalité et, en ce sens, agit ou veut agir comme norme de l'investigation.

Le caractère normatif du modèle-d'inférence-D s'exprime surtout dans les deux impératifs suivants :

1. Il faut avant tout trouver des lois universelles.
2. Il faut expliquer les faits particuliers par rapport à des lois universelles
- ce rapport étant toujours défini comme un rapport de déduction.

Le deuxième impératif découle de la Df. 3 où l'explication est caractérisée comme un syllogisme. Schématiquement :

Le premier impératif s'ensuit dès lors du deuxième impératif et de la Df. 1 : s'il faut, avant tout, trouver des lois universelles c'est parce qu'elles sont requises pour l'explication ⁶².

Pourtant, ces impératifs ne sont pas acceptés sans réserves et la controverse historique concernant le caractère "nomothétique" ou "idiographique" de la recherche dans les sciences sociales et humaines porte sur des questions qui sont loin de connaître une solution satisfaisante.

Si le problème de la nature "nomothétique" ou "idiographique" de ces sciences est un problème actuel, c'est, dans cette problématique, parce que les résultats obtenus dans les tentatives pour réaliser le premier impératif du modèle déductif se sont avérés, jusqu'à présent, peu satisfaisants. "On a observé que les énoncés portant sur la réalité sociale ne sont jamais universellement vrais : lorsqu'ils se présentent comme des énoncés vrais, ils manquent de signification dans la mesure

⁶² C'est pourquoi, par ailleurs, ce modèle est aussi appelé "*covering-law model*" et "*explanatory-generalizing model*". La littérature sur ce modèle étant trop vaste, voir, par exemple : Popper, K., *The Logic of Scientific Discovery*, chap. 3, paragr. 13 ; Hempel, C. et Oppenheim, P., "The Logic of Explanation", *Philosophy of Science*, 15, 1948, part. 1 et 3 ; Nagel, E., *op. cit.*, chap. 3 et 4.

où ils se fondent sur des concepts généraux qui "font violence" aux caractéristiques spécifiques de chaque système social. C'est là que trouve son origine le principal argument contre la possibilité de formuler des énoncés nomothétiques portant sur la réalité sociale ⁶³." Il va de soi que la vérité des conclusions particulières obtenues déductivement à partir d'énoncés qui ne sont pas universellement valables n'est pas garantie. Le deuxième impératif du modèle d'inférence-C s'avère du même coup non satisfait.

Dans une perspective "idiographique", l'inexistence de lois sociales universellement valables ne serait pas quelque chose de contingent ou d'historique. Cette inexistence découlerait surtout du fait que l'interaction des diverses caractéristiques à l'intérieur de chaque système social produit des systèmes de détermination particuliers. L'inexistence de ces lois serait donc dans cette perspective le signe d'une impossibilité objective. Dans une perspective "nomothétique", cette inexistence renvoie par contre à des problèmes méthodologiques ou techniques et, par là même, caractérise simplement un certain moment du développement des sciences sociales et humaines. "Ainsi, ne nous décourageons pas, s'exclame Köbben. Travaillons et pensons plus rigoureusement : tôt ou tard viendra le jour où nous obtiendrons des "lois" plus complexes et plus fines que maintenant, et ce jour-là sera pour l'anthropologie quelque chose comme un jour de gloire ⁶⁴."

Dans une situation où l'inexistence de lois *universellement* valables est considérée comme contingente, les formules interculturelles du type :

I. *in A, B, C, ..., R...*

représentent, en quelque sorte, le passage des formules "idiographiques" du type :

II. *in A, ...*

à des formules strictement "nomothétiques" du type :

III. Toujours et partout où X est présent, ...

⁶³ Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 6.

⁶⁴ Köbben, A.J.F., "Why Exceptions ? The Logic of Cross-cultural Analysis", *Current Anthropology*, 8, 182, 1967, p. 19.

Il est même possible de situer les formules non idiographiques ainsi considérées dans des modalités de recherche comparative spécifique car il est clair que les formules du type I (ou de généralité restreinte à certains cas ou à certains systèmes) se retrouvent surtout dans les recherches interculturelles qui suivent le processus de découverte-preuve, c'est-à-dire qui commencent par deux cas semblables et continuent en ajoutant systématiquement de nouveaux cas à la comparaison, tandis que les formules du type III (ou universelles) correspondent à des recherches interculturelles qui commencent immédiatement avec la totalité des cas - ou un échantillon représentatif de ceux-ci. Le tableau 3 organise les comparaisons selon le degré de généralité des formules que nous venons de dégager.

Tableau 3
Types de comparaison selon le degré de généralité des formules

[Retour à la table des matières](#)

	idiographiques	nomothétiques	
	particularité ou singularité	généralité restreinte	universalité
type de formule	in A, ...	in A, B, C, ..., R ...	toujours et partout où X est présent, ...
base empirique	un système	deux ou plusieurs systèmes	totalité des systèmes - ou échantillon représentatif de la totalité des systèmes
type de comparaison	intraculturelle	interculturelle	interculturelle

Ainsi donc du moment où la comparaison interculturelle implique, premièrement, de tenir compte d'au moins deux cultures, deuxièmement, de les mesurer par rapport aux mêmes variables, elle implique, par définition, d'une part, une

généralisation quelconque au niveau du domaine de validité des résultats, d'autre part, l'usage de concepts d'une généralité quelconque. Elle semble ainsi tout naturellement être la méthode appropriée à un modèle qui fait des généralisations la condition *sine qua non* de l'explication des faits et établit donc comme règle première la recherche de lois universelles.

Mais qu'en est-il alors de la correspondance que nous avons décelée entre la comparaison interculturelle et le modèle de science inductive ? La contradiction entre le modèle d'inférence-I - dans toutes ses modalités - et le modèle d'inférence-D n'est qu'apparente, et cette apparence disparaît dès que nous nous apercevons qu'une interprétation inductive du modèle d'inférence-D n'est pas exclue logiquement par ce modèle.

En effet, d'abord, le modèle d'inférence-D *n'inclut pas une logique de la découverte* et rien n'empêche le chercheur de suivre le modèle d'inférence-ID dans la construction des hypothèses générales et le modèle d'inférence-D dans la construction des explications des faits. Le modèle d'inférence-D signale qu'il faut, avant tout, trouver des lois universelles, mais il ne se prononce pas sur la manière de les trouver. Mais, d'autre part, le modèle d'inférence-D *n'exclut pas nécessairement une forme inductive de vérification* et, par là même, ne s'oppose pas nécessairement au modèle d'inférence-IP. Car ce que le modèle d'inférence-IP affirme c'est essentiellement, la nécessité d'un examen cas par cas, c'est-à-dire *l'examen cas par cas comme technique de vérification* des généralisations ⁶⁵. Nous nous retrouvons alors dans une situation où la comparaison interculturelle est considérée plutôt comme un instrument purement méthodologique.

Nous pouvons dire, en résumé, que si la recherche inter-culturelle répond au modèle "nomothétique", c'est-à-dire recherche du général et, par là même, se définit surtout par opposition à toute approche "idiographique" ; et si elle répond au

⁶⁵ C'est pourquoi, par ailleurs, seul le critère de réfutabilité semble, dans cette perspective, interdire toute interprétation inductive de la vérification. Rappelons que, suivant ce critère, premièrement, une hypothèse est scientifique si elle est réfutable ; deuxièmement, la vérification scientifique d'une hypothèse générale consiste dans la tentative de la réfuter ; troisièmement, un seul cas défavorable observé suffit à réfuter l'hypothèse, tandis qu'une hypothèse n'est jamais confirmée par tous ses cas favorables observés (cf. Popper, K., *Conjectures and Refutations*, 1963, chap. 1, spécialement p. 36).

modèle d'inférence-I c'est dans la mesure où elle fait de l'induction soit une logique de la preuve, soit une logique de la découverte.

1.3.3 Le rôle heuristique de la comparaison et son insertion à titre de technique privilégiée dans une logique de la découverte se trouvent soulignés d'une manière particulièrement nette dans ce qui, surtout depuis Peirce, est connu comme le modèle réductif - ou modèle d'inférence-R. Ce modèle présente la structure suivante :

Modèle d'inférence-R

- a. Nous rencontrons les phénomènes inattendus $P_1, P_2, P_3, \dots, P_n$.
- b. $P_1, P_2, P_3, \dots, P_n$ ne seraient pas des phénomènes inattendus si l'hypothèse était vraie.
- c. Par conséquent, nous avons de bonnes raisons d'élaborer l'hypothèse et de la proposer comme une hypothèse possible dans l'explication des phénomènes $P_1, P_2, P_3, \dots, P_n$.

Ce modèle d'inférence est présenté comme celui qui correspond au processus de la découverte : il porte, signale Hanson, sur le contexte *rationnel* dans lequel on peut arriver à saisir l'hypothèse ⁶⁶. C'est notamment Stroudbeck qui soutient la thèse suivant laquelle la comparaison interculturelle s'inscrit dans ce modèle et constitue donc, avant tout, une technique heuristique. Selon Stroudbeck, c'est plutôt dans l'engendrement de nouvelles hypothèses que la méthode révèle sa force propre et cette force lui vient de sa capacité d'accroître la probabilité de rencontrer

⁶⁶ Cf. Hanson, N.R., "The Logic of Discovery", *Journal of Philosophy*, 55, 1958, p. 1087. Rappelons que c'est justement Hanson qui, parmi les premiers, s'est attaché à démontrer l'existence de quelque chose comme une logique de la découverte (cf. *Pattern of Discovery*). Par ailleurs, dans cet ouvrage Hanson met en doute la validité du modèle nomologique-déductif en ce qui concerne au moins certaines branches des sciences physiques.

des phénomènes inattendus ⁶⁷. Or, dans la mesure où, dans ce modèle, les phénomènes inattendus sont, en quelque sorte, les déclencheurs du processus de découverte, toute technique ayant pour effet de provoquer leur observation devient une technique du modèle et même une technique privilégiée du modèle.

Nous pouvons nous demander en quoi diffèrent les usages de la comparaison dans les systèmes d'une logique de la découverte qui se dégagent ainsi de l'examen des modèles d'inférence. Comme nous l'avons vu, la "méthode de la comparaison contrôlée" correspondant au processus complexe de découverte-preuve consiste, d'abord, à comparer au moins deux *cas semblables* pour ensuite, et d'une manière systématique, ajouter à la comparaison des cas de plus en plus différents. Dans ce processus, les hypothèses que la comparaison engendre sont systématiquement vérifiées et leur degré de généralité s'accroît aussi d'une manière systématique. Par contre, dans le modèle d'inférence-R la méthode consiste essentiellement à comparer des *cas différents* et à chercher ensuite les facteurs qui sont à l'origine de ces différences. Cette méthode, dite parfois "épidémiologique" parce qu'elle a été couramment employée dans l'étude des maladies épidémiques, diffère aussi des techniques employées dans les modalités du modèle d'inférence-ID en ce que, dans ces modalités, c'est encore la recherche des ressemblances qui commande l'analyse comparative - bien que, dans ces modalités, la comparaison commence immédiatement avec la totalité des cas - ou avec un échantillon - représentatif de la totalité des cas.

Cette comparaison des différents usages de la comparaison fait ressortir ce qui, pour certains, constitue un problème stratégique majeur de la comparaison : doit-on comparer des cas semblables ou des cas différents ? En fait, il ne s'agit pas de stratégies contradictoires car le type de cas choisi diffère en accord avec l'objectif de l'étude. Une fois reconnu que les études inter-culturelles constituent une forme particulière d'observation, un certain nombre de modèles optimaux s'avèrent possibles. Dans une approche empruntée au modèle expérimental, la bonne stratégie consistera à choisir des cultures qui présentent les plus grandes différences entre elles et la plus minime variation interne. Cette approche peut être utilisée pour démontrer que des phénomènes comme le tabou de l'inceste, ou la famille

⁶⁷ Strodbeck, R., "Considerations of Meta-Method in Cross-cultural Studies", dans Price, W. et Douglas, R., *Cross-cultural Studies*, spécialement p. 26-27.

nucléaire ne sont pas affectés par des contextes différents et peuvent être considérés comme des phénomènes universels. Dans d'autres cas, la bonne stratégie consistera à choisir des cultures qui se rapprochent sous plusieurs aspects sauf sous celui que nous voulons étudier. Bref, "on peut vouloir démontrer soit l'effet de la culture soit qu'elle n'y est pour rien ⁶⁸", et ces objectifs déterminent la stratégie comparative à suivre.

Si nous acceptons ne serait-ce que provisoirement l'idée de quelque chose comme une logique de la découverte, nous pouvons conclure à l'existence d'une correspondance entre un certain usage heuristique de la comparaison et le modèle d'inférence-R. Mais nous pouvons conclure aussi que la comparaison interculturelle répond fondamentalement à un modèle de science inductive, que ce soit dans une logique de la découverte, que ce soit dans une logique de la preuve.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 21.

La comparaison interculturelle.

Chapitre II

La problématique de l'analyse interculturelle

2.1 La problématique de l'analyse interculturelle et l'empirisme

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons essayé dans le chapitre précédent d'éliminer l'ambiguïté que renferme, en sciences sociales et humaines, l'expression "études comparatives". Au cours de cet essai, nous avons été amené à distinguer plusieurs types de comparaison et divers usages de la comparaison. Nous sommes maintenant en mesure de caractériser dans toute leur complexité mais aussi dans l'unité profonde que leur fournit l'appartenance à un seul et même modèle de science, toutes ces études qui font de la comparaison de macro-unités sociales naturelles la voie royale d'une science sociale et humaine au sens strict. Cette caractérisation découle de l'argument en huit points ci-dessous :

1. Les disciplines sociales et humaines sont des sciences au sens fort du terme, c'est-à-dire des sciences théorétiques : *thèse sur le caractère théorétique des sciences sociales et humaines* ;

2. en tant que recherche théorétique, la recherche en sciences sociales et humaines peut et doit conduire à la découverte de lois générales susceptibles d'offrir une base logique à l'explication des phénomènes sociaux et humains : *thèse sur la nature nomologique de l'explication* ;
3. la structure d'une loi est celle d'une proposition qui énonce une relation entre deux ou plusieurs variables : *thèse sur la forme d'un énoncé nomologique* ;
4. La comparaison peut et doit être considérée comme un substitut adéquat du contrôle expérimental des variables : *thèse sur la nature empirique de la méthode comparative* ;
5. dans les sciences sociales et humaines, les unités de la comparaison sont des entités naturelles (sociétés, cultures, nations, économies, etc.) : *thèse sur le caractère naturel des unités de comparaison* ;
6. seule la comparaison interculturelle, c'est-à-dire la comparaison de macro-unités sociales naturelles peut garantir le caractère général des résultats obtenus dans un contrôle de variables : *thèse sur la valeur stratégique de la comparaison inter-culturelle* ;
7. la comparaison interculturelle peut servir soit à valider des hypothèses générales, soit à découvrir des régularités générales : *thèse sur la nature potentiellement théorétique de la comparaison interculturelle* ;
8. la comparaison interculturelle s'inscrit dans un modèle de science inductive, que ce soit dans une logique de la preuve (usage méthodologique de la comparaison), que ce soit dans une logique de la découverte (usage heuristique de la comparaison) : *thèse portant sur le caractère inductif du modèle de science que sous-tend la comparaison inter-culturelle*.

Quelle est la thèse centrale de cet argument, c'est-à-dire celle qui fournit son unité profonde à un vaste domaine de la recherche comparative en sciences sociales et humaines ? Cette thèse centrale est celle qui porte sur le caractère naturel des unités de comparaison. C'est, en effet, cette thèse qui permet de distinguer, à partir de la fonction épistémologique qui découle de la comparaison d'entités na-

turelles, le domaine particulier des études interculturelles (*cross-cultural studies*). C'est encore cette thèse qui permet de saisir ce qui est décisif dans la caractérisation de ces études, à savoir *la nécessité de leur problématique particulière*.

Lorsque les études interculturelles définissent leur objet comme un objet "naturel", elles définissent du même coup la science comme *science d'un objet donné*. Cette autodéfinition de la science comparative des cultures suppose que l'objet de la science, l'objet scientifique, est un objet *extérieur* à la science, c'est-à-dire un objet constitué en dehors de la science. Ce qui est ainsi supposé ce n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, une conception matérialiste de la réalité mais une *conception empiriste de la connaissance*, un modèle ou paradigme de science empiriste. Car l'empirisme, qui est une thèse portant non pas sur la "nature" de la réalité mais sur le rapport entre la connaissance et son objet, postule, très précisément, que l'objet scientifique est un objet donné et non pas un objet construit, qu'il est un objet donné à la science et non pas un objet qu'elle se donne. D'où la fonction potentiellement théorique de cette forme contrôlée d'observation - de situations naturelles - qu'est la comparaison interculturelle et, plus particulièrement, l'usage inductif de cette comparaison dans ce qui s'avère dès lors une "logique" de la découverte de l'objet - et non pas de sa reconstruction conceptuelle.

Il s'agit d'un point nodal dans la caractérisation de cette science comparative car de sa définition de l'objet découle nécessairement sa problématique : en fait, une science n'est qu'une problématique, qu'un champ de questions découlant de l'objet qu'elle s'est donnée. Quelle est donc la problématique générale qui découle nécessairement de cette définition empiriste de l'objet scientifique comme objet donné ? Cette problématique s'organise logiquement autour de trois questions :

1. Comment *identifier ou localiser l'objet* ?
2. Comment *observer les variations dans l'objet* ?
3. Comment *interpréter les résultats* obtenus dans l'observation de ces variations ?

L'ordre de ces trois questions n'est pas arbitraire car dès qu'on postule le caractère de donné de l'objet de connaissance il faut bien commencer par le localiser, faire de l'observation de ses variations le moment central de la recherche, et finir par l'interprétation des résultats ainsi obtenus. Cette problématique générale se présente dans la comparaison interculturelle sous des formes spécifiques qu'il nous faut préciser. À cette fin, nous nous attacherons à reconstituer le cheminement conceptuel et méthodologique que suppose une des deux variantes de l'analyse inter-culturelle : celle constituée par une comparaison qui porte sur l'ensemble des unités culturelles ou, plus exactement, sur un échantillon représentatif de cet ensemble.

2.2 Le point de départ de l'analyse interculturelle

[Retour à la table des matières](#)

Le critère que nous avons utilisé pour distinguer les deux variantes de l'analyse interculturelle nous a été fourni par la technique utilisée dans la constitution de l'ensemble d'unités culturelles soumises à l'analyse comparative : les entités de comparaison. La première variante construit cet ensemble à partir de l'univers des cultures elles-mêmes, de sorte que chaque unité culturelle est considérée comme une entité de comparaison. Certes, l'ensemble des entités de comparaison ne peut jamais coïncider avec l'univers des cultures : il peut coïncider tout au plus avec l'univers des cultures *connues*. C'est pourquoi l'expression "ensemble des unités culturelles" dénote soit l'univers des cultures connues, soit un échantillon de l'univers des cultures - et, dans ce cas, l'expression suppose l'hypothèse suivant laquelle l'ensemble des cultures connues, constitue, ou peut permettre de constituer une fraction *représentative* de l'univers des cultures. Comme nous le verrons dans le chapitre 3, la constitution d'un échantillon répondant aux critères de représentativité d'usage exige l'introduction de normes supplémentaires spécifiques et empêche, par conséquent, de considérer l'ensemble des cultures connues comme un ensemble valide d'entités de comparaison.

La deuxième variante se caractérise par le fait qu'elle suppose un ensemble d'entités de comparaison construit sur des principes autres que celui de la repré-

sentativité - au sens statistique du terme. Ces principes peuvent être très divers, méthodologiques aussi bien que théoriques, et même simplement économiques ⁶⁹. Ce qui est important de remarquer c'est que cette forme de constitution de l'ensemble d'entités de comparaison a, dans tous les cas, des conséquences méthodologiques dont la spécificité et l'importance justifient un examen particulier de la variante.

Nous considérons ces deux variantes comme autant de paradigmes de l'analyse interculturelle. Seules elles semblent, en effet, en mesure de montrer, ensemble, les propriétés caractéristiques des études interculturelles. Seules elles semblent, par ailleurs, constituer en fait les voies choisies dans l'analyse comparative des cultures. Nous ne nous attacherons cependant dans ce chapitre qu'à la reconstitution de l'enchaînement logique des opérations qui constituent la première de ces variantes. Les trois problèmes majeurs qui se dégagent de la définition empiriste de la science comparative des cultures peuvent, en effet, être correctement localisés et formulés d'une manière précise dans le seul contexte de cette variante. Nous reviendrons sur la deuxième variante et décrirons le cheminement conceptuel et méthodologique qu'elle suppose lorsque l'examen de ces problèmes l'exigera.

Quel est le point de départ d'une analyse interculturelle ? Sont-ce des données qui se trouvent au début de la démarche comparative, ou bien est-ce par une hypothèse que débute cette démarche ? Ainsi posée, la question renvoie à la controverse générale induction *vs* déduction et, donc, à celle des modèles d'inférence que suppose l'analyse interculturelle. Plus particulièrement, elle renvoie cependant à la question concernant les usages méthodologique et heuristique de la comparaison. En effet, de la réponse à la question :

⁶⁹ Przeworski et Teune, par exemple, signalent : "Pour des raisons pratiques, la sélection de pays peut rarement être faite au hasard. Même si l'univers de systèmes sociaux - pays, États-nations, cultures, et ainsi de suite est relativement limité, le coût d'une étude qui utiliserait des échantillons construits au hasard à partir de chaque système demeurerait prohibitif. Les études interculturelles ont donc assez souvent une forme quasi expérimentale, et les choix tactiques se limitent aux "meilleures" combinaisons de pays étant donné les fortes restrictions budgétaires, d'accès, et de chercheurs" (cf. Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 32).

"Dans quels cas peut-on déceler un usage méthodologique, et dans quels cas peut-on déceler un usage heuristique de la comparaison ?" dépend la réponse que nous pourrions donner à celle énoncée au début de ce paragraphe car dans un usage strictement méthodologique de la comparaison le point de départ de l'analyse interculturelle sera nécessairement constitué par une hypothèse, tandis que dans son usage heuristique la comparaison a comme objectif la formulation d'une hypothèse et celle-ci représente, par conséquent, l'aboutissement plutôt que le point de départ de la recherche. Schématiquement :

Tableau 4
Comparaison et hypothèse dans l'analyse interculturelle

[Retour à la table des matières](#)

usages de la comparaison	
<i>méthodologique</i> (validation d'hypothèses)	<i>heuristique</i> (formulation d'hypothèses)
hypothèse	comparaison (de données)

comparaison (de données)	hypothèse
<i>logique de la preuve</i>	<i>logique de la découverte</i>

Nous pouvons déterminer ces cas d'usage méthodologique et heuristique de la comparaison à partir de notre discussion des modèles d'inférence.

Si nous résumons les résultats de cette discussion, nous obtenons alors le tableau 5.

Tableau 5
Types de comparaison interculturelle et usages de la comparaison

[Retour à la table des matières](#)

	modèle d'inférence	Types de comparaison interculturelle
<i>logique de la découverte</i> (usage heuristique de la comparaison)	<i>modèle d'inférence-ID</i> (1re interprétation)	<i>recherches qui commencent immédiatement avec la totalité des cas ("comparaison interculturelles" selon Diesing)</i>
	<i>modèle d'inférence-ID</i> (2e interprétation)	
	modèle d'inférence-R	recherches qui comparent des cas différents (ou modèle méthodologique "comparaison de systèmes les plus éloignés")
<i>Logique de la preuve</i> (usage méthodologique de la comparaison)	modèle d'inférence-ID (3e interprétation : processus complexe de découverte-preuve)	recherches qui commencent par deux cas semblables (ou modèle méthodologique "comparaison de systèmes les plus rapprochés")
	modèle d'inférence-IP	recherches qui commencent immédiatement avec la totalité des cas ("comparaisons interculturelles" selon Diesing)

Ce tableau nous montre, premièrement, que les deux variantes de l'analyse interculturelle que nous avons considéré comme paradigmatiques épuisent l'ensemble des recherches correspondant aux modèles d'inférence examinés : que ce soit sous la forme d'une comparaison de systèmes les plus rapprochés ou sous la forme d'une comparaison de systèmes les plus éloignés, la variante caractérisée par la restriction (tactique) de l'analyse comparative à certains systèmes fait seulement face à la variante "comparaison universelle". Il apparaît, deuxièmement, que chacune de ces variantes peut faire usage de la comparaison soit comme instrument méthodologique, soit comme instrument heuristique.

Il est important de signaler à ce point que lorsque la variante "comparaison universelle" fait un usage heuristique de l'analyse comparative, cet usage peut répondre à une interprétation extrême du modèle d'inférence-ID ou à une interprétation moins extrême de ce modèle. Dans une position inductive extrême, le chercheur est censé être libre de tout présupposé et, plus spécialement, de toute idée concernant l'arrangement éventuel des faits. Son esprit constitue une sorte de *tabula rasa* et ce serait justement par l'observation des faits et l'analyse comparative des données que cet esprit parviendrait par la suite à la découverte de leurs modalités d'organisation.

Bien que le projet d'un catalogue systématique général des "qualités sociales" les plus importantes permettant une comparaison interculturelle systématique s'inscrive, sans doute, d'abord, dans l'interprétation la plus extrême du modèle d'inférence-ID, cette interprétation s'avère bientôt insoutenable ⁷⁰. La reconnais-

⁷⁰ En ce sens, la controverse entre van der Bij et Fahrendorf sur l'ouvrage de Bij, *Origin and Earliest Development of War*, que rappelle Kbbben est particulièrement instructive. Fahrendorf exprima ses réserves sur la fécondité de la méthode inductive et, plus particulièrement, sur l'idée suivant laquelle les faits conduisent automatiquement à la vérité. Il se demanda si, lorsque van der Bij commença sa recherche, il ne professait pas déjà l'opinion, fondée involontairement sur la connaissance de la littérature ethnographique, que la plupart des tribus primitives manquent de combativité. Et Fahrendorf ajouta qu'il croyait que les choses s'étaient passées ainsi et que, par ailleurs, c'était la chose à laquelle il fallait normalement s'attendre. Van der Bij qui dans son ouvrage soutenait qu'une recherche purement inductive ne présuppose aucune théorie, admit par la suite que rien ne s'oppose à ce que le chercheur soutienne, après une induction initiale, une opinion provisoire, c'est-à-dire une hypothèse. (Cf. Kbbben, A. J. F. , "New Ways of Presenting and

sance d'un hiatus entre les résultats obtenus dans la manipulation statistique des données recueillies dans le catalogue, et les hypothèses au sens strict du terme amène dès lors à une correction importante de la thèse inductive extrême selon laquelle les faits conduisent automatiquement à la vérité - ou selon laquelle le seul traitement statistique des données conduit à la vérité.

Il devient alors compréhensible que, tandis que les premiers comparativistes employaient généralement l'expression "méthode inductive-statistique" pour désigner la méthode comparative, des comparativistes modernes, tel Murdock, qualifient celle-ci de "méthode statistique et de postulats" ("postulational") soulignant ainsi explicitement que le point de départ de la démarche comparative est plutôt un postulat - une hypothèse - et que, par conséquent, des opérations rationnelles ou logiques sont préalables à des opérations de manipulation des données empiriques. Mais, comme nous l'avons vu, si on passe ainsi d'une logique de la découverte à une logique de la preuve, on n'abandonne pas pour autant un modèle de science inductive : c'est avec l'idée d'une validation cas par cas, donc d'une validation de type inductif réalisée à l'aide d'un catalogue général de "qualités sociales" qu'une hypothèse est censée être le point de départ de l'analyse comparative. Le schéma qui, en ce sens, représente la démarche d'une comparaison universelle serait alors le suivant :

Nous dirons donc qu'une comparaison interculturelle est universelle si elle débute par une hypothèse de forme universelle - la comparaison étant alors traitée comme l'instrument méthodologique d'une validation cas par cas de l'hypothèse, et cette validation étant réalisée sur la base d'un catalogue général de "qualités sociales".

2.3 La construction d'indicateurs dans la recherche interculturelle

[Retour à la table des matières](#)

Posons que le chercheur dispose, au début de sa recherche, d'une hypothèse de forme universelle portant sur les rapports existant entre deux ou plusieurs variables. Soit, par exemple, l'hypothèse suivante :

H. "Là où une société agricole de type hiérarchisé dispose de ressources illimitées, il y a esclavage."

Cette hypothèse répond au schéma :

"Toujours et partout où X est présent,..."

et nous pouvons la représenter symboliquement de la manière suivante :

$$(x)(t)[S_{(x,t)} \rightarrow U_{(x,t)}]$$

où S désigne, en même temps, une économie agricole de ressources illimitées et une organisation sociale hiérarchisée, et où U désigne un système esclavagiste.

Dans cette proposition, x peut être remplacé par le nom d'une culture (ou d'une société) quelconque présentant la caractéristique S sans que la valeur prédictive de la proposition soit, en principe, affectée, et t permet de considérer cette culture (ou société) à un moment quelconque de son existence. S et U pour leur part, désignent des caractéristiques ou des attributs ou des qualités (culturelles ou sociales), et la proposition affirme que U est associée à S. Dans ce cas particulier, le signe " " indique un certain type de relation associative, à savoir une relation de dépendance de U par rapport à S ⁷¹.

⁷¹ En fait, dans l'énoncé de l'hypothèse cette relation est simplement associative et rien ne permet formellement de déterminer la dépendance de U par rapport à S. La représentation symbolique de l'hypothèse implique donc une

Dans le cas général d'une hypothèse de ce genre, deux situations sont possibles :

1. les variables désignent des propriétés directement observables ;
2. les variables désignent des propriétés qui ne peuvent être observées que d'une manière indirecte.

La plupart des hypothèses scientifiques sont non observationnelles, c'est-à-dire comportent des variables - ou des concepts - non directement observables. On peut même dire qu'aucune hypothèse observationnelle ne peut faire partie d'une théorie car les théories ne contiennent que des concepts théorétiques et ces hypothèses sont, simplement, le résultat d'une généralisation de situations observables. Retenons donc le cas d'une hypothèse non observationnelle.

Dans ce cas, la recherche d'indices est une tâche systématiquement antérieure à l'observation. Nous dirons qu'une propriété P directement observable est un indice d'une propriété Q non directement observable s'il y a une relation déterminée et constante entre P et Q, de sorte que tout changement observé dans les valeurs de P peut être interprété comme, ou attribué à un changement dans les valeurs de Q . Ces indices de propriétés non directement observables sont habituellement appelés des "indicateurs". Schématiquement ⁷² :

interprétation matérielle que nous effectuons pour faciliter l'exposé de la problématique. Dans cette interprétation, l'esclavage est le résultat, ou la conséquence, ou l'effet, d'une économie agricole de ressources illimitées et d'une organisation sociale hiérarchisée.

⁷² Cf. Bunge, M., *Scientific Research I : The Search for System ; Scientific Research II : The Search for Truth*, paragr. 12.3.

Il est important de signaler que la relation existante entre la propriété non observationnelle et ses indicateurs est une relation physique - une hypothèse - et non pas une relation linguistique - une définition opérationnelle. Il s'agit d'une situation commune à toutes les sciences, c'est-à-dire un procédé exigé par n'importe quel type d'hypothèse non observationnelle. Dans le cas des hypothèses interculturelles non observationnelles cette situation cependant se complique. En effet, les indicateurs de propriétés non observationnelles peuvent ne pas être les mêmes pour l'ensemble des cultures ou des systèmes en question. On peut même affirmer que, dans le cas de la recherche interculturelle chaque culture ou chaque système constitue le cadre nécessaire de référence pour la recherche d'indicateurs, de sorte que les indicateurs obtenus seront très vraisemblablement spécifiques à chaque culture ou système et, donc, particuliers. Il s'agit d'un phénomène d'"interférence systémique ou culturelle" que nous pouvons illustrer à l'aide de l'exemple suivant. Supposons que l'on veuille comparer plusieurs cultures par rapport à la variable "discrimination raciale". Il se peut fort bien que dans une culture l'indicateur adéquat soit l'attitude envers les Noirs mais que dans une autre culture l'indicateur soit l'attitude envers les Indiens et que dans une troisième encore l'indicateur soit l'attitude envers les castes déshéritées.

Cette situation propre à la recherche interculturelle soulève une objection générale que certains appellent "objection fonctionnaliste" mais que nous préférons appeler "objection contextuelle". Certes, ce sont les fonctionnalistes qui, les pre-

miers peut-être, ont souligné le fait que les attributs culturels se trouvent toujours systématiquement liés entre eux, dans un contexte particulier - qui n'est que le système même de ces liaisons. Rappelons, par exemple, cette affirmation de Radcliffe-Brown : "... et nous ne nous occupons pas non plus de la comparaison entre les coutumes des Andamans et celles des autres peuplades sauvages. De telles comparaisons sont non seulement sans valeur aucune pour notre propos, mais peuvent même prêter à confusion. Pour tirer des conclusions tant soit peu valides d'une comparaison entre des coutumes en apparence similaires dans deux sociétés différentes, il nous faut être certain qu'elles sont effectivement similaires, et pour cela il nous faut savoir la véritable signification de chacune d'elles considérées en elle-même ⁷³." Cependant cette objection ne se pose pas à l'intérieur de la seule perspective fonctionnaliste, mais découle de la simple acceptation du fait que le seul cadre approprié pour estimer effectivement les caractéristiques des phénomènes sociaux est celui du contexte - du système - où les observations sont faites. Si la signification d'une observation spécifique dépend de son contexte systémique, le problème qui se pose alors est celui d'une équivalence non pas formelle mais sémantique des indicateurs.

Bien entendu, ce problème se pose non seulement dans le cadre des comparaisons interculturelles universelles mais aussi dans celui des comparaisons interculturelles tactiquement restreintes à certains systèmes. Cependant, la forme de sa solution n'est pas la même dans les deux variantes, et cette différence suffirait, à elle seule, à justifier un examen particulier de chaque variante.

En effet, dans le cas des comparaisons interculturelles universelles, cette solution exige la construction d'un dictionnaire qui permette de classer, sous un ensemble fini de rubriques, l'ensemble des phénomènes observés dans des cultures différentes. La construction d'un tel dictionnaire suppose alors la notion centrale de catégories universelles de la culture. Dans le cas des comparaisons interculturelles restreintes, la solution de ce problème adopte plutôt la forme d'une recherche contextuelle des significations dans laquelle les questions théoriques qui se rattachent à la notion de catégories universelles de la culture se voient substituées par des questions méthodologiques concernant, soit l'équivalence des stimuli, soit

⁷³ Radcliffe-Brown, A., *The Andaman Islanders*, p. 230 ; c'est nous qui soulignons.

l'équivalence des inférences réalisées à partir des observations. Dans tous les cas il s'agit cependant d'un seul et même problème, à savoir le problème de constitution des unités conceptuelles. Et nous voyons alors que la question générale : Comment observer les variations dans l'objet ? se pose, dans toutes les variantes de la comparaison interculturelle sous la forme spécifique de questions concernant un découpage des aspects culturels qui permette la constitution d'unités conceptuelles valables.

Nous examinerons ce problème ainsi que les solutions proposées dans le cadre de chaque variante paradigmatique de la comparaison interculturelle, sous la rubrique "problème des unités conceptuelles".

2.4 Continuités et discontinuités structurelles dans l'analyse comparative interculturelle

[Retour à la table des matières](#)

Sous la rubrique problème des unités culturelles, nous examinerons les questions principales que soulève l'opération de constitution de l'ensemble des entités de comparaison. En effet, que ce soit sous la forme de construction d'un échantillon représentatif de l'univers des cultures, que ce soit sous la forme de construction d'un ensemble répondant à des critères autres que celui de la représentativité, la comparaison interculturelle doit, dans tous les cas, déterminer l'univers de discours de la comparaison, c'est-à-dire l'ensemble des entités qui seront soumises à l'analyse comparative.

Ces formes différentielles de détermination ont cependant une importance majeure dans la mesure où, comme nous l'avons vu, elles permettent de distinguer les deux variantes paradigmatiques de la comparaison interculturelle. Nous localiserons, d'abord, les questions que soulève une comparaison interculturelle universelle et signalerons, ensuite, dans quelle mesure et, éventuellement, sous quelles formes elles se présentent dans une comparaison interculturelle restreinte.

Nous avons remarqué dans la section 2.2 qu'une comparaison interculturelle universelle ne peut pas considérer l'ensemble des cultures comme l'ensemble des entités de comparaison : l'expression "comparaison universelle" renvoie soit à

l'univers des cultures connues, soit à un échantillon représentatif de l'univers des cultures connues. En fait, comme nous l'avons aussi signalé, lorsque l'expression dénote l'univers des cultures connues, cet univers est censé, explicitement ou implicitement, constituer un échantillon de l'univers des cultures, de sorte que cette variante de la comparaison interculturelle implique, dans tous les cas, la comparaison d'une fraction de l'univers des cultures, et suppose, dans tous les cas, qu'il est possible de généraliser à l'ensemble des cultures les résultats obtenus dans l'analyse comparative d'une fraction de cet ensemble, autrement dit elle suppose que cette fraction est représentative. La première question que soulève l'opération de constitution de l'ensemble des entités de comparaison dans cette variante est donc celle qui porte sur la représentativité de l'échantillon.

Bien entendu, cette question est soulevée par toute recherche où il s'agit d'étudier sur une fraction les propriétés d'un ensemble. Quelles formes spécifiques adopte cette question lorsqu'il s'agit d'étudier les propriétés d'un ensemble de cultures sur une fraction de cet ensemble ? Nous nous référerons ici au problème d'une discontinuité structurelle à l'intérieur d'une même culture et au problème d'une continuité structurelle entre cultures.

Le problème d'une discontinuité structurelle à l'intérieur d'une même culture est illustré dans la remarque suivante effectuée à propos d'une recherche comparative portant sur l'organisation de la production dans les sociétés non industrielles. "... J'ai décidé de supposer que les organisations de production dans une même société ne constituent jamais des événements indépendants mais qu'elles le sont toujours dans des sociétés différentes. Ces considérations permettaient de construire un échantillon de sociétés non industrielles pour, ensuite, ne retenir qu'une organisation de production pour chaque société. Le présupposé suivant lequel les organisations de production dans une même société ne sont jamais indépendantes soulève des problèmes dans le cas de grandes sociétés qui présentent des discontinuités structurelles et, par là même, rendent possible l'existence d'organisations de production indépendantes. Mais je n'ai trouvé aucun moyen de résoudre ce problème sans avoir à résoudre par la suite d'autres problèmes encore plus difficiles. Je n'ai donc pas changé ce présupposé et le résultat probable est un échantillon biaisé en ce qui concerne les organisations de production dans les grandes socié-

tés ⁷⁴." Bref, le problème d'une discontinuité structurelle à l'intérieur d'une même culture soulève la question de savoir si ce qu'on a considéré comme un seul cas dans l'échantillon est réellement un cas - et non pas plutôt deux cas (ou plus).

Un deuxième problème découlerait du fait que certaines cultures présentent des continuités structurelles, de sorte qu'on pourrait considérer comme deux cas différents ce qui en réalité ne serait qu'un seul cas. Pour reprendre notre exemple, si un premier problème se rattache à un postulat du genre : "les organisations de production dans la même société ne sont jamais indépendantes", un deuxième problème se rattache à un postulat du genre : "les organisations de production dans des sociétés différentes sont toujours indépendantes".

Ce deuxième problème a été posé pour la première fois, et sous sa forme la plus générale, par le statisticien Galton lors de la discussion qui suivit la présentation faite par Tylor de sa recherche comparative sur les règles de mariage et de descendance. Ce problème, qui soulève l'objection dite "de Galton" ou encore "historico-culturelle" fut formulée à cette occasion dans les termes suivants : "Il serait extrêmement souhaitable pour ceux qui désirent vérifier les conclusions du Dr Tylor que toute la lumière soit faite quant à la mesure dans laquelle les coutumes des tribus et des races qui sont comparées entre elles sont indépendantes les unes des autres. Il se pourrait en effet que plusieurs tribus les aient tirées d'une source commune, si bien qu'elles ne seraient en somme que des copies d'un même original ⁷⁵." Ce serait, en effet, un non-sens du point de vue statistique de considérer comme deux (ou plusieurs) cas différents ce qui, de par la même origine historique ou les contacts culturels n'est, en fait, qu'un seul cas.

On a associé le problème soulevé par les continuités structurelles entre sociétés aux recherches comparatives portant sur des sociétés "élémentaires", et celui soulevé par les discontinuités structurelles à l'intérieur d'une même société aux recherches comparatives portant sur les sociétés "complexes". Il semble, en effet, que l'homogénéité interne des premières ne laisse de place que pour un problème de continuité structurelle, tandis que l'hétérogénéité interne qui caractérise les secondes pose avant tout et surtout le problème des discontinuités structurelles.

⁷⁴ Udy, S.H., jr, "Cross-cultural Analysis : "A Case Study", dans Hammond, P.E., édité., *Sociologist at Work. Essays on the Craft of Social Research* , p. 170.

⁷⁵ Dans Tylor, E. B., op. cit., p. 26.

Les termes "élémentaire" et "complexe" désignent, par ailleurs, justement cette homogénéité et cette hétérogénéité internes. Dans la mesure où l'anthropologue est censé s'occuper surtout des sociétés "élémentaires", le problème soulève par l'objection de Galton a pu, par la suite, être considéré comme un problème plutôt ethnologique tandis qu'il ne préoccuperait guère les sociologues concernés surtout par le problème de discontinuités structurelles internes des sociétés "complexes" qui font l'objet de leur étude.

Il est cependant certain que ce déplacement de l'intérêt dû aux propriétés mêmes de l'objet d'étude ne peut, ni dans un cas ni dans l'autre, faire disparaître les problèmes : si les ethnologues rencontrent parfois des sociétés hétérogènes qui posent, par conséquent, des problèmes qui se rattachent à la question de la discontinuité structurelle, les sociologues comparativistes font toujours face à des problèmes de continuité structurelle. Ou, en tout cas, ils devraient y faire face. Car, en fait, et comme le remarque Naroll, "les sociologues font un usage considérable de corrélations établies entre populations distribuées géographiquement et cependant ignorent d'une manière persistante le problème de Galton (...) plusieurs sociologues se refusent fortement à accepter sa validité. Ils semblent croire que si deux traits sont en corrélation, cette corrélation constitue la preuve qu'ils se trouvent fonctionnellement reliés. Que ces traits peuvent tout simplement refléter une diffusion conjointe sans la moindre liaison fonctionnelle semble, à beaucoup de sociologues, un argument très peu plausible ⁷⁶.

Nous nous attacherons surtout à l'examen du problème des continuités structurelles entre cultures ou sociétés - problème de Galton -, et des propositions qui ont été avancées pour le résoudre. C'est, en effet, ce problème qui s'avère le plus récalcitrant au traitement méthodologique.

Pouvons-nous considérer les problèmes de discontinuité et de continuité structurelles comme communs à toutes les formes de comparaison interculturelle ? Ces problèmes se localisent d'abord dans le contexte d'une comparaison interculturelle universelle, et leur formulation se précise dans le cadre de l'opération constitutive de l'échantillon des cultures ou des sociétés qui seront soumises à l'analyse comparative. Ils apparaissent donc comme reliés directement à la question de la repré-

⁷⁶ Naroll, R., "Galton's Problem : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Social Research*, 32, 1965, p. 434.

sentativité d'un échantillon de cultures ou de sociétés. On pourrait en conclure alors que ces problèmes ne se présentent pas dans ces variantes de la comparaison interculturelle caractérisées par une restriction de l'ensemble des entités et dans lesquelles cet ensemble est construit à partir de principes autres que celui de la représentativité. Cette conclusion peut cependant être prématurée.

Considérons d'abord le cas d'une discontinuité structurelle à l'intérieur d'une même société. Dans une comparaison interculturelle restreinte, le résultat de l'analyse s'exprimera dans une proposition du type :

$$\text{in } A, B, C [S_{(A,B,C)} \rightarrow U_{(A,B,C)}]$$

où A, B et C sont des noms de sociétés, S et U désignent des caractéristiques, $S_{(A,B,C)}$ et $U_{(A,B,C)}$ signalent que S et U sont des caractéristiques des sociétés A, B et "→" désigne une relation de dépendance de U par rapport à S.

Supposons que la société A présente des discontinuités structurelles telles que dans le sous-système A', la caractéristique U se trouve effectivement associée à la caractéristique S, mais que dans le sous-système A'', U est présent tandis que S est absent. Il est clair que, dans ce cas, la proposition n'exprimera pas fidèlement la situation réelle : non seulement elle laisse croire que S et U sont des caractéristiques "globales" de la société A, mais encore que S et U se trouvent toujours positivement associés au sein de A. Ce problème peut donc affecter aussi les résultats d'une comparaison interculturelle restreinte.

Il est à remarquer que cette variante de la comparaison interculturelle se trouve en meilleure position pour résoudre ce problème qu'une comparaison interculturelle universelle. La restriction qu'elle opère sur l'ensemble des entités de comparaison lui permet, en effet, de combiner l'analyse interculturelle avec une analyse intraculturelle destinée à déceler des éventuelles discontinuités structurelles à l'intérieur d'un même système. C'est, certainement, la raison majeure pour laquelle cette variante se rencontre surtout dans les recherches comparatives portant sur des sociétés "modernes" ou "complexes".

Considérons maintenant le cas d'une continuité structurelle entre cultures. Dans une comparaison interculturelle restreinte, le résultat de l'analyse s'exprimera, répétons-le, dans une proposition du type :

$$\textit{in } A, B, C \left[S_{(A, B, C)} \rightarrow U_{(A, B, C)} \right]$$

Supposons maintenant que les sociétés B et C sont, en fait, le résultat d'un "détachement" historique de certains groupes de la société A qui se sont installés ailleurs. Faut-il considérer que l'association positive S, U a été constatée dans trois cas - comme la proposition le laisse croire ? Ou faut-il considérer que A, B et C constituent, en fait, un seul système ? Dans ce cas, la proposition n'exprimerait pas non plus d'une manière fidèle la situation réelle. Évidemment, le problème se pose alors de savoir quelles conditions doivent satisfaire les sociétés pour pouvoir être considérées comme des cas indépendants dans une recherche comparative interculturelle, et la détermination de ces conditions présente, comme nous le verrons, des difficultés majeures. Quoi qu'il en soit, la question des éventuelles continuités structurelles entre cultures ou sociétés ne peut pas être ignorée dans une comparaison interculturelle restreinte.

Cette question affecterait-elle de la même manière les modèles méthodologiques de cette variante de la comparaison constituée par la comparaison des systèmes les plus rapprochés et la comparaison des systèmes les plus éloignés ? Remarquons que l'expression "systèmes les plus rapprochés" renvoie, à la limite, à une situation où l'indépendance des systèmes est minimale, tandis que l'expression "systèmes les plus éloignés" coïncide, à la limite, avec l'expression "systèmes indépendants". (Bien entendu, l'éloignement ou la proximité ne sont pas uniquement des concepts géographiques, et les notions d'indépendance ou de dépendance sont des notions statistiques et non pas, par exemple, simplement politiques.) Remarquons, en d'autres termes, que ces deux modèles supposent logiquement que la question des conditions que doivent satisfaire certains systèmes pour pouvoir être considérée comme des cas indépendants - et, du même coup, d'autres systèmes comme des cas dépendants - est résolue. Que, dans la pratique, ces conditions soient généralement implicites et correspondent à une détermination

intuitive de la dépendance ou de l'indépendance acceptable dans certains cas (faudrait-il s'interroger par exemple sur l'indépendance des Zuni par rapport aux Suédois ?), il n'en demeure pas moins que non seulement théoriquement mais aussi à propos d'autres cas (faudrait-il accepter que le Canada et les États-Unis ne constituent pas des systèmes indépendants ?), le problème peut affecter de la même manière les recherches qui répondent à un modèle ou à l'autre.

Nous examinerons ce problème surtout dans le contexte d'une comparaison interculturelle universelle, et ceci pour deux raisons : premièrement, parce que, comme nous l'avons vu, il se présente d'abord comme un problème lié à celui de la représentativité de l'échantillon ; deuxièmement, parce que c'est presque exclusivement dans le contexte de cette variante que des tentatives de solution du problème ont été réalisées. Mais nous ne devons pas perdre de vue que la question de la discontinuité structurelle à l'intérieur d'une seule culture comme celle de la continuité structurelle entre cultures se présente dans toutes les variantes de la comparaison interculturelle. En fait, il s'agit des formes spécifiques qu'adopte dans toute comparaison interculturelle le problème général de l'identification et de la localisation de L'objet.

2.5 Le codage des informations

[Retour à la table des matières](#)

Une situation particulière se présente dans la recherche interculturelle en ce qui concerne les informations : le chercheur peut entreprendre lui-même la collecte des informations, ou le chercheur peut faire usage du stock d'informations que constitue les Human Relations Area Files.

Il est nécessaire de souligner le caractère tout à fait particulier de cette situation. L'idée d'une collecte systématique d'informations devant permettre la constitution d'un stock complet de données indépendantes de - parce que précédant - toute opération théorique, cette idée ne se retrouve pas dans d'autres secteurs de la recherche scientifique. Certes, des stocks d'informations du même genre ont été constitués ailleurs que dans les sciences sociales et humaines - en botanique, par exemple - mais, à la différence de ces derniers qui ont une finalité essentiellement

pragmatique, les premiers se caractérisent par leur fonction potentiellement théorique : ces stocks sont censés être à la base - et la condition - de la recherche théorique. Bien entendu, la constitution de ces stocks doit répondre à des règles de codage de sorte que l'utilisation d'informations déjà codées va soulever aussi des questions d'un caractère très particulier.

Nous savons que c'est dans le contexte d'une comparaison interculturelle universelle que nous rencontrerons un usage d'informations déjà codées. Or, c'est, en général, dans le contexte d'une comparaison restreinte que le chercheur entreprendra lui-même la collecte des informations. Les raisons de ces choix sont, d'abord, d'ordre économique : pour que l'échantillon soit représentatif il faut, dans la plupart des cas, qu'il comporte un nombre tel de cultures ou de systèmes qui rend la collecte trop coûteuse. Une recherche comparative qui restreint l'univers du discours à un certain nombre de cas se trouve, par contre, en mesure d'assurer elle-même la collecte des informations.

Ce n'est pas cependant pour des raisons seulement économiques que s'expliquent ces choix. L'existence d'un stock d'informations déjà codées dont le volume atteint aujourd'hui des proportions considérables offre au chercheur la possibilité de réaliser à un coût presque négligeable des comparaisons à une grande échelle portant sur les aspects les plus divers. Qu'est-ce qui incite donc certains chercheurs comparativistes à restreindre le cadre de la comparaison à un nombre réduit de cas ou de systèmes ?

Deux raisons, au moins, peuvent expliquer ce choix : premièrement, le manque presque total jusqu'à présent d'informations codées portant sur des sociétés "modernes", "complexes" ou "contemporaines". En effet, le Human Relations Area Files est encore une archive essentiellement ethnologique, en ce sens qu'il fournit des informations portant presque exclusivement sur des sociétés "élémentaires" - et, dans une certaine mesure, sur des sociétés "historiques". Deuxièmement, ce choix peut s'expliquer par le fait que la généralité obtenue grâce à l'usage d'informations déjà codées repose sur la confiance qu'il faut accorder à ces informations et à leur codage. En d'autres termes, le choix qui s'offre au chercheur dans ce cas est le suivant : ou bien essayer d'établir la généralité des résultats sur la base de données dont il ne peut pas se porter garant, ou bien garantir les données qu'il utilise au prix d'une perte de généralité des résultats. Bien entendu, c'est cette deuxième raison qui nous intéresse car elle renvoie à des problèmes métho-

dologiques - et non pas à des problèmes simplement pratiques. Nous ne signalerons ici que deux de ces problèmes méthodologiques.

Le premier problème concerne la valeur des informations elles-mêmes. Lorsque le chercheur utilise des données se rapportant à un échantillon très vaste de cultures, son analyse comparative est, sans doute, particulièrement vulnérable à toute objection qui porte sur la valeur de ces données car il a justement choisi de ne pas mettre en doute cette valeur.

On pourrait argumenter que cette situation n'est pas propre à l'analyse interculturelle universelle et que tout chercheur doit, à un moment ou à un autre, faire confiance aux informations disponibles. Il est évident qu'aucun travail scientifique ne serait possible si toutes les données utilisées devaient, dans chaque cas, être soumises à un contrôle systématique. Cependant, le chercheur qui réalise une comparaison interculturelle universelle se trouve dans une situation autrement plus complexe.

En effet, ce qu'on appelle les "données" supposent, dans la plupart des cas, des interprétations. Ces interprétations répondent, bien entendu, à des "points de vue" théoriques et méthodologiques. La valeur de ces données est donc dans la plupart des cas dépendante d'un point de vue théorique ou d'une approche méthodologique. Or, à la différence d'autres domaines de la recherche scientifique où ces points de vue se trouvent relativement mais suffisamment unifiés, la recherche comparative en sciences sociales et humaines doit utiliser, lorsqu'elle veut être universelle, des données répondant à des points de vue théoriques et à des approches méthodologiques hétérogènes, voire opposés.

Le deuxième problème que nous voulons signaler découle de l'utilisation d'informations déjà codées. Lorsque, par exemple, le chercheur comparativiste utilise les Human Relations Area Files, il doit faire face à deux situations possibles : premièrement, les informations ont pu être codées d'une manière erronée ou défectueuse ; deuxièmement, il lui faut ajuster le système de codage répondant aux hypothèses de sa propre recherche au système de catégories utilisé dans le *Human Relations Area Files*.

Si nous considérons, et il faut bien le considérer, que toute interprétation implique un codage - et, inversement, que tout codage est déjà une interprétation -, alors les résultats d'une comparaison interculturelle universelle supposeraient, au

moins dans des cas que nous pouvons considérer comme très probables, trois codages successifs appliqués à la même caractéristique - ou au même fait. Imaginons à des fins simplement illustratives un fait quelconque Y observé par un ethnographe, incorporé dans le *Human Relations Area Files*, et utilisé comme donnée dans une recherche comparative universelle. La situation qui en résulterait serait alors la suivante :

Nous examinerons les questions que soulève cette situation complexe ainsi que d'autres questions se rapportant au codage et à l'utilisation d'informations déjà codées, sous la rubrique "le problème des unités conceptuelles".

2.6 L'interprétation des résultats

[Retour à la table des matières](#)

La dernière étape du processus de la recherche comparative est l'analyse des données. Cette analyse vise à confirmer ou à infirmer l'hypothèse ou, plus exactement, à établir son degré de plausibilité.

Quelle est la logique qui sous-tend cette analyse ? Considérons le cas le plus simple où l'hypothèse ne comporte que deux variables. Dans ce cas, cette logique impliquera, premièrement, la construction d'un tableau à deux entrées, deuxièmement, le calcul de fréquences pour les quatre cases ainsi obtenues.

Soit, par exemple, l'hypothèse de forme universelle suivante :

Toujours et partout où U est présent, $U = f(S)$

Le tableau correspondant à cette hypothèse aura cette forme :

	U	$\sim U$
S	1	2
$\sim S$	3	4

où dans les cases 1, 2, 3 et 4 devront s'inscrire les fréquences correspondantes aux quatre possibilités logiques découlant de l'hypothèse :

1. toujours et partout où U est présent, $U = f(S)$
avec une fréquence F_s ;
2. toujours et partout où U est absent, $\sim U = f(S)$
avec une fréquence F_t ;
3. toujours et partout où U est présent, $U = f(\sim S)$
avec une fréquence F_u ;
4. toujours et partout où U est absent, $\sim U = f(\sim S)$
avec une fréquence F_v ;

et où les fréquences (1) et (4) serviront à confirmer l'hypothèse et les fréquences (2) et (3) à l'infirmier.

Supposons que les résultats obtenus confirment l'hypothèse, autrement dit que "toujours et partout où U est présent, $U = f(S)$ avec une fréquence très élevée" et "toujours et partout où U est absent, $\sim U = f(\sim S)$ avec une fréquence très élevée". Deux problèmes se posent alors. Le premier problème résulte du fait que la pro-

babilité d'une fréquence 0 dans les cases (2) et (3) est virtuellement nulle et que, par conséquent, la forme définitive de l'hypothèse sera généralement la suivante :

Toujours et partout où U est présent, $U = f(S)$, sauf dans les cas A , B , ... , R.

Le chercheur se trouve alors dans la situation de devoir rendre compte des cas A , B , ..., R, autrement dit de devoir expliquer les exceptions.

Cette explication des exceptions consistera, d'une manière générale, dans la détermination de leurs causes. L'explication aura donc la forme suivante :

$\sim (\text{in } A , U = f(S))$ parce que T

où T désigne le facteur particulier qui rend compte de l'exception A .

Peut-on déterminer d'une manière générale les classes de causes qui, dans le cas des hypothèses interculturelles de forme universelle, sont à l'origine des exceptions ? En d'autres termes, peut-on déceler les facteurs généraux qui provoquent ou peuvent provoquer ces exceptions.

Nous examinerons sous la rubrique "Méthode comparative et propositions légales" trois classes générales de causes qui permettent d'expliquer les exceptions aux hypothèses interculturelles de forme universelle :

1. les causes reliées à la problématique des unités culturelles ;
2. les causes reliées à la problématique des unités conceptuelles ;
3. les causes reliées à la problématique de l'interprétation des comparaisons.

Dans la problématique générale de l'interprétation des comparaisons, nous distinguerons deux types de questions : les questions portant sur le processus rationnel qui permet d'affirmer l'existence d'une association régulière entre deux ou plusieurs variables, et les questions portant sur le processus rationnel qui permet d'affirmer l'existence d'une relation significative entre ces variables. C'est alors que nous rencontrerons notre deuxième problème.

Ce problème résulte du fait que même dans le cas où la fréquence de (1) et (4) est très élevée, autrement dit même si les corrélations U , S et $\sim U$, $\sim S$ sont très élevées, ces corrélations n'ont, en elles-mêmes, aucune signification nécessaire.

Nous pouvons reformuler ce problème de la manière suivante : l'analyse ou le traitement statistique des informations ne permet d'aboutir qu'à la formulation d'énoncés de corrélation, à la détermination d'une association régulière entre deux (ou plusieurs) variables. Or, il y a une différence fondamentale entre des associations régulières et ce que nous pouvons appeler d'une manière générale des connexions "causales". En effet, les premières admettent une formulation où les termes sont réversibles, où les variables sont interchangeables, tandis que dans la formulation des secondes la connexion existant entre les variables est asymétrique. Seul l'énoncé d'une dépendance asymétrique de l'effet par rapport à la cause préserve le caractère génétique de la connexion et, par là même, formule la condition essentielle d'une connexion significative.

Ainsi donc, si l'hypothèse du chercheur comparativiste détermine, à l'aide d'un terme ou d'une expression quelconque dénotant une connexion génétique unilatérale, laquelle des deux variables est antécédente (ou indépendante), et laquelle est conséquente (ou dépendante), les résultats obtenus dans le traitement statistique des informations ne permettent pas de décider de la validité d'une telle détermination. Le problème se pose pour le chercheur comparativiste de passer d'une formule d'association régulière ou de corrélation à l'énoncé d'une connexion réellement significative.

Nous examinerons aussi dans le chapitre "Méthode comparative et propositions légales" la forme particulière sous laquelle se présente ce problème dans la recherche interculturelle.

Nous traiterons ainsi dans ce chapitre les problèmes spécifiques que soulève dans la comparaison interculturelle la troisième question générale que nous avons dégagée de la définition empiriste de la science comparative, à savoir comment interpréter les résultats obtenus dans l'observation des variations de l'objet.

La comparaison interculturelle.

Chapitre III

Le problème des unités culturelles

3.1 L'identification des unités de comparaison

[Retour à la table des matières](#)

Lors de la discussion concernant les possibilités et les limites de l'expérimentation en sciences sociales, nous avons rappelé l'alternative méthodologique que propose Murdock à partir du constat d'une ressemblance des situations rencontrées par certaines branches des sciences de la nature - tout particulièrement l'astronomie - et des sciences sociales. La deuxième possibilité méthodologique était, justement, celle que représentent en sciences sociales les études interculturelles. Cette méthode, souvenons-nous, est caractérisée par Murdock dans les termes suivants : elle "... consiste à analyser un nombre assez grand et représentatif de situations naturelles dans lesquelles les variables considérées apparaissent dans des combinaisons variées, et à s'assurer alors par des méthodes quantitatives si leurs correspondances s'accordent ou non avec celles que l'hypothèse particulière à vérifier prévoit ⁷⁷".

Cette caractérisation soulève d'emblée deux questions majeures : la première concerne la nature des "situations naturelles" dont parle Murdock, la deuxième, le

⁷⁷ Murdock, G.P., "Cross-cultural Sampling", *Ethnology*, V, 1, 1966, p. 97.

critère de représentativité de ces "situations naturelles". Ces deux questions se trouvent liées d'une manière intime. Abordons d'abord la première.

Lorsque les comparativistes caractérisent les études comparatives par le fait qu'elles "impliquent une population dérivée de groupes "naturels" d'individus comme les sociétés, les économies, les politiques ou les cultures ⁷⁸", ou lorsqu'ils définissent la méthode de la comparaison interculturelle comme une analyse (comparative) de "situations naturelles", que faut-il comprendre par "groupe naturel" ou "situation naturelle" ? Nous savons que ces études et cette méthode excluent la comparaison de systèmes conceptuels ainsi que la comparaison de systèmes conceptuels et de systèmes naturels et, par conséquent, que la comparaison interculturelle peut être distinguée d'autres formes de comparaison sur la base du type de système que constitue l'unité de comparaison. Mais toute ambiguïté n'est pas ainsi éliminée dans des expressions du genre "groupe naturel" ou "situation naturelle" car le concept du naturel peut être considéré comme équivalent à des concepts comme "réel", "concret", "empirique", etc. - concepts qui n'ont pas, tous, la même compréhension. Seul le contexte permet d'éliminer cette ambiguïté et ce contexte n'est, dans ce cas, nul autre que celui des critères proposés pour l'identification et la localisation des unités "naturelles" de comparaison : sociétés, cultures, économies, politiques, etc.

Si nous déterminons l'ensemble des critères d'identification et de localisation logiquement possibles, nous voyons qu'ils se rangent dans les catégories suivantes :

- A. Identification universelle des unités fondée sur l'identification, définition et inventaire de leurs parties respectives ainsi que sur une analyse du système de rapports qu'entretiennent ces parties à l'intérieur de chaque unité - système qui constitue, en fait, l'unité elle-même.
- B. Identification partielle de l'univers des unités fondée sur l'identification, définition et inventaire de leurs parties respectives, etc.
- C. Identification universelle (ou partielle) fondée sur un ou plusieurs critères plus ou moins conventionnels et a priori.

⁷⁸ Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 70.

Si ces catégories regroupent l'ensemble des critères logiquement possibles, elles ne correspondent pas pourtant à des possibilités effectives dans la comparaison interculturelle ni, non plus, à des possibilités effectives dans toute forme ou variante de la comparaison interculturelle.

En effet, les critères rangés dans la catégorie A répondent à une des exigences de la variante "comparaison interculturelle universelle", à savoir l'identification universelle des unités car si toute culture connue doit avoir une chance raisonnable et égale de figurer dans un échantillon ou, plus exactement, si chacune des unités doit avoir la même chance (et une chance raisonnable) de figurer dans un échantillon, alors il faut que l'univers culturel, c'est-à-dire la totalité de ces unités, soit identifié ⁷⁹. Cependant, dans la mesure où il s'agit des critères qui impliquent la réalisation d'une analyse interne systématique de chaque unité préalablement à la construction de l'échantillon, ils s'avèrent inacceptables dans le projet d'une comparaison universelle, d'une part parce que l'acceptation de ces critères revient à accepter la priorité logique autant que chronologique d'une approche idiographique, d'autre part parce que leur acceptation implique, dans la pratique, l'ajournement d'un tel projet à une date indéterminée.

Les critères appartenant à la catégorie B permettent de combiner une approche idiographique à une approche nomothétique mais, bien entendu, ils supposent le projet d'une comparaison interculturelle restreinte. Finalement, la catégorie C regroupe des critères susceptibles d'être appliqués tant dans une comparaison universelle que dans une comparaison restreinte. Mais puisque le caractère conventionnel et a priori de ces critères est imposé surtout par les besoins d'une identification universelle des unités, ils sont appliqués surtout dans le cadre des comparaisons universelles.

Ce repérage des possibilités effectives d'application des critères d'identification et de localisation nous permet d'exclure les critères de la catégorie A et d'axer l'examen sur les critères de la catégorie C correspondant à ce que nous avons considéré être la forme paradigmatique de la comparaison interculturelle. Les critères conventionnels et a priori proposés dans cette forme sont, tout particuliè-

⁷⁹ Cf., par exemple, Murdock, G.P., "Cross-cultural Sampling". *Ethnology*, V, 1, 1966, p. 98-99.

rement, les critères géographique, politique et linguistique - ou une combinaison de ces critères.

Le critère géographique est généralement utilisé soit pour opérer un premier découpage dans l'univers des cultures ou des sociétés, soit en combinaison simultanée avec les autres critères. Un exemple du premier type d'utilisation du critère géographique nous le trouvons dans l'étude de John Whiting et Irving Child sur l'éducation des enfants et la personnalité. Dans cette étude, les auteurs considèrent les cinq continents comme autant de régions et, à partir de ce premier découpage géographique, ils construisent leur échantillon sur la base d'un deuxième découpage opéré à l'intérieur de ces cinq continents ou régions ⁸⁰.

Dans plusieurs cas, le critère géographique est utilisé en combinaison avec le critère politique. C'est notamment le cas lorsqu'une société est identifiée sur la base de la possession d'un territoire et de la jouissance d'une indépendance politique. Cette utilisation combinée des deux types de critère vise surtout à surmonter les difficultés qui se présentent dans une comparaison de sociétés dites "primitives" dans lesquelles des frontières territoriales nettes sont souvent impossibles à déceler. Nadel, par exemple, fait appel à une telle combinaison en assimilant même les concepts de "société" et de "groupe politique" et en définissant le groupe politique comme "l'agrégat d'êtres humains qui coordonnent leurs efforts pour l'emploi de la force contre les autres et pour l'élimination de la force entre eux et qui, généralement, considèrent la possession et l'utilisation d'un territoire comme leur condition première ⁸¹".

Le critère linguistique apparaît généralement associé à d'autres critères. Ainsi, par exemple, Murdock propose de définir une culture comme l'ensemble des variantes culturelles locales repérables dans des communautés qui, premièrement, sont localisées dans une aire géographique particulière ; deuxièmement, parlent des langues mutuellement intelligibles ; troisièmement, présentent des formes similaires d'ajustement économique ⁸². La raison de cet usage combiné du critère

⁸⁰ Cf. Whiting, J.W.M. et Child, I.L., op. cit., p. 184-187.

⁸¹ Nadel, S.F., op. cit., p. 187.

⁸² Cf. Murdock, G.P., "The Processing of Anthropological Materials ", p. 267-268.

linguistique n'a pas besoin d'être démontrée : la possession d'une langue ne suffit pas à identifier une culture particulière.

Les critères de type politique, pour leur part, sont utilisés soit en combinaison avec d'autres critères - comme c'est le cas chez Nadel -, soit comme seuls critères d'identification des unités. Les recherches intersociétales (cross-sociétal) et, surtout, internationales (cross-national) se caractérisent justement par la dominance sinon par l'exclusivité de critères de type politique, notamment l'indépendance politique des entités.

Quels problèmes soulève l'application de ces critères formels et a priori ? Dans le cadre d'une comparaison interculturelle universelle, la problématique de l'identification des unités de comparaison ne peut pas être isolée de celle concernant la représentativité des unités choisies en vue de la comparaison. Certes, une identification satisfaisante des entités ne résout pas le problème de la représentativité mais, par contre, la validité de l'échantillon et, plus particulièrement, les résultats obtenus à partir d'un échantillon construit sur la base d'une définition non satisfaisante des unités peuvent être nuls si l'indépendance (statistique) de ces dernières n'est pas, par exemple, préservée. Par conséquent, dans la mesure où la comparaison interculturelle universelle vise l'établissement de la généralité des résultats sur la base d'un échantillon valable, définition, identification et représentativité constituent, en fait, autant d'aspects d'une seule et même problématique.

Cependant, et comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, la question de la représentativité se précise, dans les comparaisons interculturelles universelles, autour de deux phénomènes possibles : celui d'une discontinuité structurelle à l'intérieur de la même entité, et celui d'une continuité structurelle entre entités. Ce qui nous permettra d'examiner séparément la problématique de la définition, identification et représentativité des entités associée au phénomène de la discontinuité structurelle, et la problématique de la définition, identification et représentativité des entités associée au phénomène de la continuité structurelle aux sections 3.3, 3.4 et 3.5. La question qui nous préoccupe ici porte plutôt sur la nature logique et épistémologique des critères conventionnels et a priori proposés dans le cadre des comparaisons universelles en vue de l'identification et de la localisation de ces unités "naturelles" que, dit-on, sont les sociétés ou les cultures.

Sur ce point, une analyse des propositions avancées par Murdock dans "The Processing of Anthropological Materials ⁸³" s'avère particulièrement éclairante.

3.2 La systématique culturelle dans la comparaison interculturelle : un cas de réalisme conceptuel

[Retour à la table des matières](#)

Dans "The Processing of Anthropological Materials", le problème d'identification et de classification des cultures est traité suivant le modèle classificatoire et typologique utilisé par les sciences biologiques. Murdock commence, en effet, par signaler "la possibilité et les avantages d'établir un système uniforme pour la classification des sociétés et des cultures comparable aux systèmes utilisés dans les sciences biologiques pour la classification des organismes ⁸⁴". Les résultats obtenus dans l'application de ce procédé analogique s'expriment dans un tableau de correspondances dans lequel à chaque unité biologique correspond une unité culturelle ⁸⁵.

⁸³ Cf. Murdock, G.P., dans Moore, F., édit., *Reading in Cross-cultural Methodology*.

⁸⁴ Ibid., p. 266.

⁸⁵ Voir tableau 6.

Tableau 6
Unités biologiques et unités culturelles

[Retour à la table des matières](#)

unité sociale	unité culturelle correspondante	unité biologique analogue
communauté...	variante culturelle locale	sous-variété
sous-tribu	sous-culture	variété
tribu	culture	espèce
nation	ensemble culturel	genre
région	aire culturelle	famille

L'analogie biologique utilisée par Murdock va cependant au-delà d'un simple tableau de correspondances : elle sous-tend aussi les critères permettant de considérer les tribus (ou les sociétés) comme les entités de comparaison. Lorsqu'une forme biologique présente des variations semblables dans un espace géographique, dit-il, tous ses membres sont considérés comme appartenant à la même espèce, pourvu que des croisements réguliers se produisent entre des formes adjacentes, et cela indépendamment des différences, aussi grandes soient-elles, que ces formes présentent dans les marges opposées de l'aire géographique. C'est seulement lorsqu'il y a des barrières géographiques ou des ruptures d'autres genres que le biologiste classifie les formes en des espèces différentes. Car ces barrières séparent les formes, empêchent leur croisement et produisent ainsi leur variation. "Dans le domaine de la culture, la diffusion est l'équivalent du croisement, et les barrières à la diffusion peuvent être utilisées pour distinguer les espèces culturelles, c'est-à-dire les différentes cultures ⁸⁶".

Ainsi donc dans cette perspective ce sont surtout sinon exclusivement des barrières ou des obstacles physiques qui empêchent ou rendent improbable une forme quelconque d'intégration et, par là même, préservent le caractère spécifique - le

⁸⁶ Murdock, G.P., "The Processing of Anthropological Materials", p. 267.

caractère d'"espèce" - de chaque culture. Nous verrons plus tard - section 3.4 - les incidences d'une telle perspective sur les solutions apportées au problème de l'indépendance des cultures - problème de Galton. Ajoutons que, de cet examen, Murdock tire la conclusion selon laquelle les facteurs géographiques et les facteurs linguistiques ont été, probablement, les facteurs les plus importants et les plus généraux dans le processus de différenciation des espèces culturelles. Il propose, par conséquent, et comme nous l'avons déjà vu, de définir une culture comme l'ensemble des variantes culturelles locales montrées par des communautés qui, premièrement, sont localisées dans une aire géographique particulière ; deuxièmement, parlent des langues mutuellement intelligibles ; troisièmement, présentent des formes similaires d'ajustement économique.

Dans cette définition, le critère linguistique semble jouer cependant un rôle décisif. Murdock ajoute, en effet, que " l'existence et l'utilité évidente de ce concept - celui de langage - dans un domaine de notre science (la linguistique) suggère non seulement qu'il est possible de l'étendre à la classification des cultures mais aussi qu'il est probable qu'une telle extension, loin d'être une simple analogie à partir de la biologie, puisse avoir une validité en elle-même ⁸⁷".

Le problème se pose alors de savoir comment traiter des ensembles politiquement unifiés d'entités culturellement distinctes, et cela surtout dans la mesure où cette unification politique implique une certaine unification au niveau des institutions surtout économiques mais aussi, parfois, religieuses et autres. Dans ces cas, la solution proposée par Murdock - et mise en pratique dans le *Human Relations Area Files* - est de considérer l'"ensemble culturel" ("culture cluster") - dont l'unité correspondante est la "nation" - comme unité pour la classification des matériaux anthropologiques. Bien entendu, ceci revient à privilégier les critères politiques ne serait-ce qu'en ce qui concerne les situations d'unification politique de cultures différentes - cas, en général, des sociétés complexes modernes. Ainsi donc, la distinction classique entre sociétés "primitives" et sociétés "modernes" - dont l'étude correspond, selon la division classique, à l'ethnologie et à la sociologie respectivement - se retrouve au niveau des critères d'identification des entités de comparaison dans la distinction tribu-culture et nation-ensemble culturel.

⁸⁷ Ibid., p. 268.

Cette solution, avec le critère ad hoc qu'elle suppose et sur lequel elle se fonde provoque cependant une situation d'hétérogénéité d'ordre logique qui conspire contre l'objectif déclaré du système classificatoire. En effet, les critères se situent à des niveaux logiques différents - l'espèce et le genre - et déterminent par conséquent lorsqu'ils sont appliqués d'une manière simultanée, des entités de comparaison logiquement hétérogènes. L'objectif déclaré du système, à savoir son uniformité, est ainsi manqué. Il ne reste alors qu'à accepter un des termes de l'alternative : établir une distinction nette entre deux types de sociétés - les sociétés "primitives" et les sociétés "modernes" - et construire les échantillons respectifs sur la base de systèmes différents de classification - mais on devrait s'interdire dès lors une comparaison universelle au sens strict -, ou préserver l'uniformité du système classificatoire soit sur la base du couple tribu-culture, soit sur la base du couple nation-ensemble culturel - mais on devrait alors résoudre des problèmes redoutables concernant l'adéquation du critère choisi.

Quoi qu'il en soit, c'est surtout l'usage que fait Murdock de l'analogie biologique qu'il nous importe d'examiner car c'est cet usage qui met bien en évidence le caractère inévitablement préthéorique des systèmes classificatoires et des typologies d'unités culturelles de la comparaison interculturelle universelle. À cette fin, nous rappellerons les transformations que les systèmes de classification ont subies justement en biologie car la connaissance de ces transformations fournit des leçons significatives dans la problématique qui nous occupe.

Le premier système de classification des organismes - ce qu'on appelle la "systématique alpha" - était fondée sur les caractères exosomatiques des organismes, c'est-à-dire sur leurs caractères externes, directement observables. L'hypothèse essentielle de cette systématique postulait que deux espèces sont plus éloignées l'une de l'autre lorsque leurs caractères externes communs sont moins nombreux, et que deux espèces sont plus proches l'une de l'autre lorsque leurs caractères externes communs sont plus nombreux.

Cette systématique était objective en ce sens que les caractères sur lesquels elle se fondait appartenaient réellement aux organismes mais elle n'était pas toujours adéquate. En particulier, son hypothèse essentielle s'était avérée seulement partiellement valable car bien que dans plusieurs cas les ressemblances morphologiques constituent un symptôme d'appartenance à la même espèce, dans d'autres cas des groupes différents présentent les mêmes caractères morphologiques et, à

l'inverse, des individus de la même espèce présentent des caractères morphologiques différents. Puisque fondée sur des propriétés directement observables, cette systématique ne pouvait être que pré-théorique, et parce qu'elle l'était, elle se fondait sur des propriétés directement observables, sur des données sensibles.

La nouvelle systématique biologique a ceci de particulier, elle ne se fonde pas sur des caractères externes, fournis par l'observation directe mais sur des propriétés "profondes" dont l'existence et le système de leurs relations sont postulés dans un modèle. Elle est donc une systématique théorique, elle présuppose une théorie ⁸⁸.

On voit alors que le système classificatoire proposé par Murdock ne retient pas de la biologie que son système taxonomique formel - le 'système de catégories taxonomiques' - mais aussi et surtout le mécanisme du système. Seulement, il s'agit du mécanisme de la systématique biologique préthéorique : les critères qui permettent de distinguer les unités culturelles sont fondés sur des "propriétés" externes, "morphologiques". En ce sens, la systématique culturelle proposée par Murdock ne constitue qu'un exemple, certes particulièrement instructif, de la perspective générale qui sous-tend l'application de critères formels et a priori pour l'identification et la localisation des unités de comparaison. Car les critères géographique, politique et linguistique - seuls ou combinés - se caractérisent avant tout par le fait qu'ils font des propriétés externes, morphologiques, le fondement de toute systématique culturelle. Et nous sommes alors en mesure d'éliminer toute ambiguïté qui peut recouvrir les expressions du genre "groupe naturel" et "situations naturelles" : ces expressions se réfèrent à des entités discrètes reconnaissables à l'observation directe. D'où, par ailleurs, le recours à l'exemple de la connaissance astronomique que nous trouvons aussi chez Murdock : les unités culturelles, tout comme les unités biologiques ou astronomiques constitueraient des unités-déjà-données.

Cette croyance dans l'existence d'unités sociales ou culturelles "naturelles" qui est à la base de toute systématique culturelle des comparaisons universelles est un

⁸⁸ La systématique chimique, rappelle Bunge, a suivi une évolution semblable : à une classification fondée sur des propriétés sensibles elle a substitué une classification fondée sur des propriétés "profondes" postulées par une théorie - la théorie atomique - (Bunge, M., "A Systems Concept of Society : Beyond Individualism and Holism", chap. 2.5).

cas typique de ce que nous pouvons bien appeler l'erreur de "réalisme conceptuel" - ou, dans les termes de Whitehead, la "fallacy of misplaced concreteness". Elle apparaît, par surcroît, comme le résultat d'une extension non critique de la méthode et du langage des sciences de la nature, c'est-à-dire d'un certain "scientisme".

En effet, comme le signale pertinemment von Hayek, quand nous avons à nous occuper de ces unités sociales "nous ne pouvons pas (...) partir de l'observation d'un certain nombre de cas que nous reconnaissons spontanément par leurs attributs évidents comme des exemples de "sociétés" ou d'"économies", de "capitalismes" ou de "nations", de "langues" ou de "systèmes de droit", puis, après avoir rassemblé un nombre d'exemples suffisants commencer à chercher les lois communes auxquelles ils obéissent. Les ensembles sociaux ne nous sont pas donnés sous la forme de ce que nous pourrions appeler des "unités naturelles " (...) Les termes que nous utilisons couramment à propos d'agréats ne désignent pas des choses précises, au sens de collections stables d'attributs sensibles qu'à l'examen nous reconnâtrions comme semblables (...) En d'autres termes, les ensembles dont nous parlons existent seulement, et dans la mesure où nous avons élaboré une théorie correcte sur la liaison des parties qu'ils impliquent ⁸⁹".

Si nous pouvons caractériser toute systématique culturelle des comparaisons universelles comme un cas de réalisme conceptuel, il s'agit encore d'une extension non critique des méthodes des sciences de la nature car, comme nous venons de le voir, l'analogie établie par exemple par Murdock avec la vieille systématique biologique suppose la méconnaissance du fait que l'identification des objets réalisée sur la base de leurs attributs sensibles - de leurs propriétés externes, directement observables - correspond à une étape plutôt préthéorique du développement des sciences ⁹⁰.

⁸⁹ Hayek, F. von, op. cit., p. 59-60. En ce sens, von Hayek ne tient pas non plus compte de l'évolution des systématiques dans les sciences de la nature lorsqu'il affirme que dans ces sciences nous pouvons partir de l'observation (directe) d'un certain nombre de cas que nous reconnaissons spontanément par leurs attributs évidents (ibid., p. 59).

⁹⁰ Radcliffe-Brown qui a posé le problème des unités culturelles dans des termes qui méritent d'être cités : "De nos jours, disait-il en 1940, le réseau des relations sociales s'étend sur le monde entier, sans aucune solution de continuité nulle part. Ainsi apparaît un problème que les sociologues, à mon avis, n'ont pas envisagé, celui que pose la définition du concept de "société". Ils

Bien entendu, seul un modèle de science empiriste peut fournir des assises à un tel cas de réalisme conceptuel : la définition de la science comme science d'un objet donné, extérieur à la science et constitué en dehors d'elle est un présupposé nécessaire de la croyance dans l'existence d'unités sociales discrètes reconnaissables à l'observation directe de par leurs attributs extérieurs - géographiques, politiques, linguistiques, etc. Cependant, ce n'est pas la seule contrainte logique du modèle général de science empiriste qui explique ce phénomène de réalisme conceptuel, c'est aussi et plus spécifiquement la fonction potentiellement théorétique qu'on réserve à la comparaison de systèmes "naturels" dans une comparaison interculturelle universelle. L'analogie établie par Murdock avec la vieille systématique biologique suppose la méconnaissance du fait que l'identification des objets réalisée sur la base de leurs attributs sensibles correspond à une étape plutôt pré-théorique de la science. Encore plus cette analyse empêche Murdock de tirer l'enseignement décisif de la systématique biologique moderne, à savoir que ce n'est pas la comparaison qui fonde le modèle mais, au contraire, le modèle qui fonde la comparaison. Pour qu'il puisse en être autrement il faudrait donc non seulement partir d'une analogie plus adéquate mais encore abandonner la fonction potentiellement théorétique dévolue à la comparaison. Or, comme nous l'avons vu, il s'agit d'une fonction distinctive de la comparaison interculturelle.

Le paradoxe de la comparaison interculturelle et, plus particulièrement, de la comparaison interculturelle universelle - paradoxe qui découle de ce phénomène de réalisme conceptuel - est dès lors évident : la comparaison est censée permettre de construire ou de vérifier des théories sur la base d'une systématique nécessairement préthéorique. D'où des difficultés inextricables au niveau de la méthode que la satisfaction de l'exigence de représentativité mettra bien en lumière. Mais avant de nous référer à ces difficultés lors notamment de la discussion du problème de Galton revenons, ne serait-ce que brièvement, sur la deuxième possibilité effective d'application des critères d'identification et de localisation que nous avons repéré dans la section 3.1.

en parlent habituellement comme des entités discrètes, distinctes les unes des autres ; ainsi, dit-on, une société est un organisme. (...) Si l'objet de l'anthropologie est l'étude et la comparaison des sociétés humaines, elle doit être capable de définir les entités élémentaires auxquelles elle a affaire" (Radcliffe-Brown, op. cit., p. 295). Cette formulation est d'autant plus remarquable qu'on connaît bien l'usage que fait Radcliffe-Brown de l'analogie biologique.

3.3 L'analyse interne dans la construction d'une systématique culturelle

[Retour à la table des matières](#)

Rappelons qu'à partir de la détermination de l'ensemble des critères d'identification et de localisation des unités culturelles logiquement possibles, nous avons retenu en tant que possibilités effectives de la comparaison interculturelle les critères des catégories B et C. Rappelons aussi que l'examen réalisé dans la section précédente portait sur une identification universelle fondée sur un ou plusieurs critères conventionnels et a priori (catégorie C), et cela dans la mesure où une telle identification correspond à ce que nous avons considéré la forme paradigmatique de la comparaison interculturelle, à savoir la comparaison interculturelle universelle. Rappelons enfin que la catégorie B regroupe toute forme d'identification partielle de l'univers des unités fondée sur l'identification, définition et inventaire de leurs parties respectives ainsi que sur une analyse du système de rapports qu'entretiennent ces parties à l'intérieur de chaque unité - système qui constitue, en fait, l'unité elle-même. Bref, cette catégorie regroupe toute forme d'identification fondée sur une analyse interne des entités.

Peut-on combiner une telle analyse avec la construction d'une systématique culturelle ou, en d'autres termes, s'agit-il réellement d'une possibilité effective de la comparaison inter-culturelle et, dans l'affirmative, dans quelles limites ou sous quelles conditions cette possibilité est-elle réellement effective ? La question est d'autant plus importante qu'il semble bien que la construction d'un modèle portant sur des propriétés "profondes" et observables seulement d'une manière indirecte passe par la réalisation d'une analyse interne des entités en question. Que cette possibilité a été envisagée dans le cadre de la comparaison interculturelle prouve l'existence de propositions concrètes dont, notamment, celle de Schapera. Nous nous référerons brièvement à cette proposition et à la discussion qu'elle provoqua.

Selon Schapera ⁹¹, il s'agirait, premièrement, de réaliser une étude intensive d'une région donnée ; deuxièmement, de comparer les formes prises à l'intérieur de la région par les phénomènes sociaux particuliers sur lesquels porte l'étude afin d'établir, par généralisation, un ou plusieurs types de base qui regrouperaient ces formes ; troisièmement, de comparer ces types mêmes en ajoutant encore ceux qu'on trouve dans des régions très éloignées, ce qui donnerait la possibilité de réduire leur nombre si un de ces types (ou plus) se retrouve en dehors de la région initialement considérée.

La méthode, ajoute Schapera, doit être déterminée par le problème, et si le problème est relativement limité quant à ses objectifs, les données requises le seront aussi. Ainsi, par exemple, si le chercheur est intéressé dans l'étude de la composition sociale de la bande chez les peuples chasseurs, ou de la nature d'une forme de mariage quelconque, les seuls peuples à considérer seront ceux qui présentent les caractéristiques requises – à condition, bien entendu, que l'ensemble de peuples considéré soit complet. Mais si le chercheur vise, par exemple, à décrire les systèmes de parenté de toutes les cultures connues ou même seulement de celles de l'Afrique, alors, dit-il, seule une approche régionale peut garantir que tous les types possibles ont été repérés.

Les objections formulées par Redfield dans les commentaires qui ont suivi la proposition de Schapera portent sur des points essentiels de cette proposition. Redfield soulève, d'abord, le problème de l'imprécision que renfermerait l'expression "étude intensive d'une région donnée". "Est-ce que cela signifie, se demande-t-il, que nous devons réaliser une étude intensive de chacun des êtres humains qui peuplent la région ? Et si ce n'est pas le cas, sur quelle base devons-nous choisir entre eux ? Si nous voulons étudier d'une manière intensive toutes les sous-entités qui se trouvent dans la région, quelles seront ces sous-entités ?" Le même problème d'imprécision se poserait par rapport à la notion de "région" elle-même. En effet, "qu'est-ce qui peut nous guider, se demande encore Redfield, dans la détermination des limites de la région à laquelle correspond le type ?" Et, par ailleurs, "si les types construits pour les systèmes politiques comprennent certains peuples ou certaines parties de régions non compris par les types de systèmes de parenté

⁹¹ Schapera, I., "Some Comments on Comparative Method in Social Anthropology", *American Anthropologist*, 55, 3, 1953.

(problèmes des types qui se recoupent), faut-il croire que notre typologie est fautive, ou bien que la région à laquelle correspond le type varie avec le type ⁹² ?".

Certes, la formulation de Schapera n'est pas libre d'ambiguïtés : "... en établissant des "types" ou des "espèces" de systèmes de parenté, de gouvernements, d'organisations d'âge ou de n'importe quoi se rapportant à notre sujet, dit-il, nous obtiendrons des unités du genre de celles qui pourraient être utilisées dans des études comparatives très larges avec une portée continentale et même universelle : au lieu de comparer des "sociétés" individuelles nous comparerions des groupes plus larges caractérisés par un type uniforme de parenté, etc. ⁹³" Et, à partir de cette formulation, on pourrait se demander si les entités de comparaison sont des systèmes réels (des "groupes plus larges"), ou des systèmes conceptuels (des "types" ou des "espèces" de systèmes de parenté, de gouvernement, d'organisations d'âge, etc.). Cependant, il est clair que dans la logique de cette perspective les entités de comparaison ne peuvent pas être les cultures (ou les tribus, ou les sociétés) ni, non plus, les régions mais plutôt les types.

En effet, ce qui en fait rend imprécise la proposition de Schapera et se trouve aussi confondu dans les objections de Redfield c'est l'emploi implicite et indiscriminé de deux concepts : celui d'unité d'étude et celui d'unité de comparaison. Il va sans dire que l'utilisation d'un critère conventionnel quelconque s'impose au début de toute recherche pour déterminer l'unité d'étude. Même dans le cas d'une recherche intensive conduite dans une perspective non comparativiste le chercheur doit se donner une définition provisoire lui permettant de délimiter de la manière la plus précise possible l'ensemble d'éléments par lequel commencera la recherche. En ce sens, les objections que soulève Redfield par rapport à l'imprécision de l'expression "étude intensive d'une région donnée" portent sur les critères d'identification des unités d'étude - et non pas des unités de comparaison. Mais - et c'est le point essentiel -, ce qui dans l'analyse interne ou étude intensive est définition provisoire et hypothèse de travail destinée à être corrigée et même remplacée au cours de l'étude, devient nécessairement dans le cas d'une recherche comparative

⁹² Redfield, R., dans Singer, M. B., "Summary of Comments and Discussion", dans Schapera, I., "Some Comments on Comparative Method in *Social Anthropology*", *American Anthropologist*, 55, 3, 1953, p. 365.

⁹³ Schapera, I., "Some Comments on Comparative Method in Social Anthropology", *American Anthropologist*, 55, 3, 1953, p. 360.

universelle un présupposé que l'étude ne sera pas en mesure d'affecter. Dans une situation paradigmatique de recherche comparative, unité d'étude et unité de comparaison coïncident. Pour qu'une analyse interne puisse être combinée avec la construction d'une systématique culturelle il faut donc, premièrement, ne pas confondre unité d'étude et unité de comparaison, deuxièmement, et c'est la condition la plus importante, considérer que l'unité de comparaison ne coïncide pas avec l'unité d'étude non pas parce que la région à laquelle correspond le type varie avec lui mais parce que l'unité d'étude est une unité "naturelle" (dans ce cas, la région) tandis que l'unité de comparaison est une unité conceptuelle (un type).

Si tel est le cas - et il semble bien que ce soit le cas -, deux conséquences s'ensuivent : premièrement, il ne s'agit plus, en fait et en droit, d'une comparaison de situations ou de groupes "naturels" ; deuxièmement, la comparaison cesse d'être traitée comme un instrument méthodologique ayant une fonction potentiellement théorique puisque c'est l'analyse interne ou l'étude intensive d'une unité qui remplit cette fonction et est traitée comme un tel instrument. C'est Redfield lui-même qui, sur ce point, tire les conclusions logiques de la problématique : "À partir de l'étude d'une seule société nous pouvons, à titre d'essai, dériver des généralisations." "Par conséquent, la comparaison de sociétés (...) n'est nullement nécessaire dans la création d'hypothèses ⁹⁴". Nous dirions plus : la construction d'un modèle portant sur des propriétés "profondes" et observables seulement d'une manière indirecte ne peut être combinée avec la construction d'une systématique culturelle qu'à deux conditions, premièrement, ne pas comparer des groupes ou des situations "naturelles" ; deuxièmement, ne pas faire de la comparaison un instrument de la construction de théories. Mais, bien entendu, on ne serait plus dès lors dans le domaine de la comparaison interculturelle au sens strict.

⁹⁴ Cf. Redfield, R., dans Singer, I., op. cit., p. 364.

3.4 Le problème de Galton : critères formels et non historiques

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons déjà signalé à la section 2.3, tandis que le problème posé par l'existence de discontinuités structurelles à l'intérieur de la même unité se retrouve dans la comparaison de sociétés "complexes", le problème que pose l'existence de continuités structurelles entre les unités se retrouve surtout dans la comparaison de sociétés "simples" ou "élémentaires". Dans la mesure où l'étude de sociétés "complexes" fait traditionnellement l'objet de la sociologie tandis que celle de sociétés "simples" ou "élémentaires" fait traditionnellement l'objet de l'anthropologie, il est compréhensible que le problème posé par les discontinuités structurelles affecte surtout les sociologues comparativistes tandis que celui posé par les continuités structurelles préoccupe surtout les anthropologues comparativistes.

Cependant, il n'y a pas similarité de situation entre les uns et les autres, en ce sens que les anthropologues comparativistes ne rencontrent un problème de discontinuité structurelle que lorsqu'ils s'éloignent de ce qui, traditionnellement, est considéré comme leur objet propre d'étude, tandis que les sociologues comparativistes doivent, en principe, résoudre presque toujours un problème de continuité structurelle des cultures ou des sociétés qu'ils étudient.

Dans les faits, les sociologues comparativistes ont toutefois ou bien ignoré ce problème ou bien minimisé sa portée. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer cette situation. La première concerne le caractère "complexe" des sociétés qui font l'objet de leur recherche, et la tendance qui en découle à privilégier le problème des discontinuités structurelles que ces sociétés soulèvent. La deuxième raison serait fondée sur le fait que, dans un monde marqué par la diffusion à une très vaste échelle d'idées et de techniques, l'exigence d'indépendance des unités s'avère empiriquement impossible à satisfaire. La troisième raison, enfin, trouverait son origine dans l'inexistence de solutions techniquement satisfaisantes du problème.

On pourrait peut-être ajouter à ces raisons celle qui découle du fait que, dans un grand nombre de cas, l'étude comparative de sociétés "complexes" se réalise dans la perspective d'une comparaison restreinte, que ce soit suivant la stratégie "comparaison de systèmes les plus rapprochés", que ce soit suivant la stratégie "comparaison de systèmes les plus éloignés". Or, bien que les deux stratégies supposent l'utilisation de critères de dépendance ou d'indépendance des unités, le nombre restreint de cas - de systèmes ou d'entités de comparaison - permet généralement d'opérer avec des critères déterminés très intuitivement ("le monde anglo-saxon", "les pays industrialisés", "les pays sous-développés", etc.).

Quoi qu'il en soit, c'est en anthropologie comparative et, plus généralement, dans la perspective d'une comparaison universelle que le problème de la continuité structurelle entre cultures ou sociétés s'est posé avec le plus de netteté et que, par la suite, des tentatives sérieuses ont été faites pour résoudre ce problème. Avant d'examiner certaines de ces tentatives, formulons le problème dans le cadre des exigences méthodologiques d'une comparaison interculturelle universelle.

Si, pour que toute entité de comparaison ait une chance raisonnable d'être incluse dans l'échantillon, il faut, avant tout, définir la nature des entités et identifier la totalité de ces entités, il faut, en outre, pour que l'échantillon soit valable, que les entités retenues à titre d'unités de l'échantillon soient indépendantes. En effet, si deux ou plusieurs unités de l'échantillon ont la même origine, ou ont été dans un moment quelconque de leur histoire en contact plus ou moins permanent de sorte que des phénomènes de diffusion peuvent être la cause de ressemblances culturelles, il serait erroné de considérer qu'il s'agit de deux ou plusieurs cas d'observation car, en fait, il ne s'agirait que des variantes d'un seul et même cas. C'est le problème connu comme "problème de Galton" ou l'objection appelée par Kbbben, "historico-culturelle".

Que ce problème soit lié d'une manière intime à celui posé par la définition des entités de comparaison et, par la suite, à celui de leur identification et localisation est signalé par Blalock dans des termes très expressifs : "on peut voir intuitivement, dit-il, qu'il y a quelque chose qui ne marche pas" par rapport au présupposé de l'indépendance en considérant que lorsque les unités ne sont pas clairement caractérisées il devient possible de gonfler le nombre d'unités jusqu'à la dimension voulue tout simplement en découpant le gâteau en plusieurs petits mor-

ceaux ⁹⁵". De sorte que, répétons-le, si une définition satisfaisante des unités ne résout pas le problème de Galton, par contre la validité de l'échantillon et, surtout, les résultats obtenus à partir de cet échantillon restent suspendus à une définition satisfaisante des unités.

Nous avons examiné dans la section 3.2 les critères d'usage dans les comparaisons interculturelles universelles et nous avons conclu au caractère nécessairement préthéorique de ces critères ainsi qu'au réalisme conceptuel - produit d'une extension non critique de la méthode des sciences de la nature - qui sous-tend toute systématique culturelle fondée sur ces critères. Si tel est le cas, il faut s'attendre à ce que des difficultés spécifiques d'ordre méthodologique en découlent, tout particulièrement par rapport au problème de la validité de l'échantillon. Plus encore, si tel est le cas, il faut s'attendre à ce que des difficultés inextricables d'ordre méthodologique en découlent, difficultés qu'on ne pourra plus considérer alors comme purement techniques parce que se rapportant, en dernière instance, à un modèle ou paradigme de science.

La question est donc, une fois définie l'entité de comparaison et identifié l'univers de ces entités, de construire un échantillon de manière telle que la présence d'une caractéristique dans une des unités ne nous permette pas de prévoir la présence de la même caractéristique dans une autre unité de l'échantillon. Ou, en d'autres termes, le problème est de construire un échantillon de manière telle que la présence de la même caractéristique dans deux ou plusieurs unités de l'échantillon ne puisse pas être attribuée à une "contamination" quelconque des unités mais à ce qu'on peut appeler une "association fonctionnelle". Les techniques utilisées pour résoudre ce problème devraient donc permettre de distinguer les corrélations simplement "historiques" des corrélations "fonctionnelles".

Certes, si le problème est ainsi posé il présente, en fait, deux faces : dans le cas des études dont l'objectif est l'établissement d'hypothèses interculturelles, ces techniques visent à assurer le caractère "fonctionnel" des corrélations décelées ; dans le cas des études régionales dont l'objectif est l'analyse des distributions de caractéristiques, ces techniques visent à assurer le caractère "historique" des associations décelées. Rien ou presque rien n'a été fait dans le cadre des études régionales (de distribution de caractéristiques) pour mesurer l'incidence possible de

⁹⁵ Blalock, H. M., *Social Statistics*, p. 111.

relations "fonctionnelles" sur des corrélations considérées comme preuves de diffusion. Le problème inverse, à savoir celui de l'incidence possible du facteur de diffusion sur des relations fonctionnelles - ou présumées telles - a, par contre, été l'objet de multiples tentatives de résolution. Bien entendu, ce sont les techniques proposées en vue de résoudre ce dernier problème qui nous intéressent.

La plupart de ces techniques ont ceci en commun qu'elles font de la proximité - ou de l'éloignement - géographique le critère essentiel de dépendance - ou d'indépendance - des unités. Nous distinguerons cependant deux formes générales d'application de ce critère : dans un cas, le critère géographique appliqué est formel et non historique, dans l'autre cas ce critère adopte une forme non formelle et historique.

Un exemple de la première forme générale d'application du critère géographique nous est fourni par Murdock. La technique qu'il propose pour résoudre le problème de Galton peut, en effet, être considérée comme une technique formelle et non historique. Dans "World Ethnographic Sample", cette technique est présentée dans les termes suivants : "Pour prévenir l'inclusion de tels cas doubles nous nous sommes interdit, lorsque ce-la a été possible, de choisir dans la même aire deux cultures qui : a) sont géographiquement voisines ; b) ont des langues mutuellement intelligibles, à moins qu'elles montrent des différences majeures soit dans leur économie de base, soit dans leur organisation sociale, soit surtout dans leurs langues afin d'assurer qu'elles ont atteint une intégration indépendante ⁹⁶". Dans ce texte, les relations linguistiques sont considérées comme " l'index le plus sûr de parenté historique ⁹⁷", mais dans "Cross-cultural Sampling" c'est finalement le critère purement géographique de la distance des unités qui détermine la technique proposée pour résoudre ce problème. Certes, l'identification, de groupes de sociétés pour lesquelles on dispose d'informations précises concernant leur origine commune, et l'inclusion dans l'échantillon d'un seul représentant de chacun de ces groupes constitue la première exigence de la technique mais celle-ci s'exprime surtout dans la règle suivant laquelle "dans chaque ensemble successivement choisi, il faudrait éliminer automatiquement toutes les sociétés dont les centres géographiques (...) se trouvent à moins de 200 milles du centre géographique de

⁹⁶ Murdock, G. P. "World Ethnographic Sample", *American Anthropologist*, 59, 4, 1957, p. 667.

⁹⁷ Ibid.

toute autre société choisie préalablement dans l'échantillon". Et Murdock précise à cette occasion que "la distance peut être mesurée sur une mappemonde ou un globe, où on peut appliquer le procédé mécanique suivant : éliminer toute société qui ne se trouve pas à plus de trois degrés de latitude où à plus de trois degrés de longitude (dans les tropiques) de toute autre société choisie préalablement. (Considérer quatre ou cinq degrés de longitude dans la zone tempérée et six ou sept degrés dans la zone froide dépendant de la distance par rapport à l'équateur ; deux degrés de longitude à la hauteur du 60° de latitude sont équivalents à un degré à la hauteur de l'équateur ⁹⁸.)

Des techniques de la même nature, c'est-à-dire aboutissant à des échantillons construits sur la base d'une distribution spatiale formelle des unités, ont été appliquées dans plusieurs études interculturelles afin de réduire - sinon d'éliminer - les chances d'une explication par diffusion des corrélations décelées. Dans son étude sur la sorcellerie Paiute, Beatrice Whiting, par exemple, vérifie de nouveau les corrélations les plus importantes en utilisant un échantillon construit sur la base d'une seule société pour chacune des grandes cultures du monde ⁹⁹. John Whiting et Irving Child, dans leur étude sur l'éducation des enfants et la personnalité utilisent, pour leur part, la méthode consistant à vérifier séparément certaines de leurs hypothèses dans les cinq continents ¹⁰⁰. Quelle difficulté soulève cette technique ?

Dans l'examen de sa propre analyse sur la production dans les sociétés non industrialisées, Udy signale que s'il devait refaire son analyse, au lieu de chercher à maximiser la dimension de l'échantillon il se limiterait plutôt à étudier un nombre réduit de cas choisis dans des différentes aires culturelles afin d'être dans une

⁹⁸ Id., "Cross-cultural Sampling", *Ethnology*, V, 1, 1966, p. 113.

⁹⁹ Cf. Whiting, B., *Paiute Sorcery*, p. 88 s.

¹⁰⁰ Cf. Whiting, J.W.M. et Child, I., op. cit., p. 184-187 ; voir aussi, "The Cross-cultural Method", ou Whiting énonce trois règles destinées à résoudre le problème de l'indépendance. La première règle - et la plus simple - interdit d'utiliser deux cas dont on sait pertinemment qu'ils ont une origine commune récente ; la deuxième règle ordonne de retenir seulement un cas de chaque aire linguistique caractérisée par des langues mutuellement intelligibles ; la troisième règle - et la plus sûre - demande d'accorder une représentation sensiblement égale à chacune des cinq aires géographiques majeures du monde (cf. Whiting, J.W.M., op. cit., p. 288).

meilleure position pour justifier leur indépendance ¹⁰¹. Mais il ne se trouverait pas cependant dans une meilleure position pour justifier l'indépendance des unités de son échantillon et, par là même, le caractère "fonctionnel" des associations observées car son argument ne résiste pas au fait que la distance géographique n'a constitué nullement une barrière à la diffusion culturelle.

Le critère formel et non historique de la distance géographique des unités suppose que la diffusion s'arrête aux limites d'une région - ou d'un continent - mais les exemples ne manquent pas qui rendent ce présupposé inacceptable. Comme le rappelle Naroll, la distribution de l'alphabet comme système d'écriture, du thème de l'envolée magique dans le folklore, du culte de l'ours en Sibérie et dans l'Amérique du Nord septentrionale, etc., témoignent d'une tendance à la diffusion inter-régionale et même intercontinentale ¹⁰². C'est pourquoi Naroll lui-même proposera un critère de type non formel et historique que nous examinerons dans le prochain chapitre.

Mais il y a plus : si l'éloignement géographique des unités n'est pas un indice valable de leur indépendance parce que, en fait, la distance géographique n'a pas été une barrière à la diffusion culturelle, peut-on considérer la proximité géographique comme un indice théoriquement valable de l'interdépendance des unités ? Car si on postule que toute culture constitue une unité, c'est-à-dire un système d'éléments qui se trouvent plus ou moins fonctionnellement liés, on peut bien postuler alors que toute culture ne retient, dans ses contacts avec d'autres cultures, que les éléments qu'elle peut intégrer, c'est-à-dire qu'elle peut associer fonctionnellement. Il va sans dire qu'il s'agit de l'argument majeur d'une approche fonctionnaliste mais, formulé d'une manière générale, il vise seulement le caractère systémique des unités culturelles.

Murdock n'est pas insensible à un argument de ce genre. Dans "World Ethnographic Sample", il affirme : "Le fait simple d'une liaison historique n'inquiète pas l'auteur car la preuve semble maintenant faite que les sociétés empruntent les unes des autres - autant qu'elles inventent pour elles-mêmes - des éléments culturels dont elles ont besoin et qui sont raisonnablement consistants avec des usages

¹⁰¹ Cf. Udy, S.H., Jr, op. cit., p. 171.

¹⁰² Cf. Naroll, R., "Galton's Problem : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Social Research*, 32, 1965, p. 433.

préexistants, et que les éléments empruntés aussi bien que les éléments traditionnels et inventés se trouvent engagés dans un processus continu de modification intégrative conduisant à l'émergence de nouvelles configurations indépendantes ¹⁰³".

Ainsi donc le phénomène d'intégration (ou d'association "fonctionnelle") des éléments acquis par emprunt est, pour Murdock, prouvé et le fait simple de l'emprunt - surtout à des cultures proches mais aussi, pourquoi pas ?, à des cultures éloignées -- ne constitue nullement, en droit, un critère valable d'interdépendance. Mais, dès lors, comment résoudre le problème d'interdépendance sans passer par l'analyse interne de l'unité en question - seule analyse, dirait-on, susceptible en principe de permettre le repérage de configurations réellement indépendantes ?

Il s'agit, encore une fois, de l'application d'un critère de nature formelle portant maintenant sur le "temps d'intégration". Murdock ajoutera, en effet, que "la diffusion nie l'indépendance de deux cultures seulement si elle a eu lieu trop récemment pour que le processus d'intégration puisse s'accomplir ¹⁰⁴".

Le problème est-il ainsi résolu ? Il est clair que, faute d'une analyse interne préalable de la culture en question que la comparaison interculturelle s'interdit, par principe, de réaliser, l'appréciation du phénomène d'intégration sera inévitablement subjective et arbitraire. Elle sera subjective parce que la détermination du caractère plus ou moins récent du phénomène de diffusion dépendra exclusivement du chercheur et non pas des caractères objectifs de la culture particulière en question. Et elle sera arbitraire parce que la durée du processus d'intégration ne peut dans ces conditions qu'être l'objet d'une détermination a priori dont on suppose la validité universelle tandis que la durée de tout processus d'intégration varie dans chaque culture et suivant la nature des éléments en jeu. La dimension historique, dont on ne peut ni dans la théorie ni dans la pratique méconnaître l'existence est ainsi seulement formellement introduite - mais avec les conséquences qu'on peut observer.

¹⁰³ Murdock, G.P., "World Ethnographic Sample", *American Anthropologist*, 59, 4, 1957, p. 667.

¹⁰⁴ Ibid.

3.5 Le problème de Galton : critères non formels et historiques

[Retour à la table des matières](#)

Le critère non formel et historique est fondé sur le fait que les phénomènes historiques de diffusion ne coïncident toujours pas avec les limites de régions ou de continents. Par conséquent, la notion de région ou de continent sera remplacée par la notion d'arcs de diffusion correspondant aux routes connues au long desquelles les caractéristiques culturelles se sont historiquement transmises ¹⁰⁵.

Ce critère suppose, premièrement, que lorsque des caractéristiques se trouvent distribuées dans des espaces géographiques continus - ce que Naroll appelle des "tâches pleines" sur la carte -, elles doivent être considérées comme des phénomènes de diffusion ; deuxièmement, que lorsque ces caractéristiques se trouvent dispersées et la carte montre des intervalles ou des hiatus entre les "tâches", ces "tâches" doivent être considérées comme autant de cas d'invention indépendante ¹⁰⁶. En d'autres termes, ce critère postule que les ressemblances constatées entre des entités voisines sont plus probablement la conséquence d'un phénomène de diffusion, tandis que les ressemblances constatées entre des entités éloignées sont plus probablement explicables en termes de "fonctionnalité". Seulement, la proximité ou l'éloignement ne sont pas mesurés suivant des règles ou des procédés mécaniques comme c'était le cas chez Murdock : elles résultent d'une analyse de la distribution de caractéristiques qui ne coïncide pas toujours avec la distribution (géographique) des sociétés qui présentent ces caractéristiques.

¹⁰⁵ Naroll a proposé cinq solutions au problème de Galton. Nous ne retenons de ces solutions que les aspects qui nous intéressent. Ces cinq solutions se trouvent dans Naroll, R., "Two Solutions to Galton's Problem", *Philosophy of Science*, 28, 1961 ; Naroll, R. et D'Andrade, R.G., "Two Further Solutions to Galton's Problem", *American Anthropologist*, 65, 1963 ; Naroll, R., "A Fifth Solution to Galton's Problem", *American Anthropologist*, 66, 1964. Un résumé de ces solutions est présenté par Naroll lui-même dans Naroll, R., "Galton's Problem : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Social Research*, 32, 1965, p. 446-451.

¹⁰⁶ Ibid., p. 439.

Ajoutons que dans le cas de phénomènes de diffusion, Naroll parlera d'une association "hyperdiffusionnelle" ("hyper-diffusional association"), et dans le cas des phénomènes fonctionnellement reliés Naroll parlera d'une association "semi-diffusionnelle" ("semi-diffusional association") - le cas d'une association non diffusionnelle ("undiffusional association") - étant, pour lui, rare sinon inconnu. Ainsi donc si les techniques appliquées montrent que deux ou plusieurs traits culturels se trouvent associés semi-diffusionnellement, on présumera qu'ils se trouvent causalement liés d'une manière ou d'une autre.

Les trois possibilités mentionnées peuvent être précisées dans le tableau 7 ¹⁰⁷.

Il est à noter, premièrement, que la dichotomie associations historiques-associations fonctionnelles se trouve substituée par la série associations hyperdiffusionnelles-associations semi-diffusionnelles-associations non diffusionnelles ; deuxièmement, que le problème des associations fonctionnelles et des associations historiques se pose plutôt en termes de distinction entre associations hyperdiffusionnelles (ou historiques) et associations semi-diffusionnelles.

¹⁰⁷ Marsh, R.M., op. cit., p. 299.

Tableau 7
Types de relations causales entre des variables qui se trouvent en corrélation.
(Contexte : comparaison interculturelle)

[Retour à la table des matières](#)

types de relations causales	caractéristiques	interprétation
type 1 : relation hyperdiffusionnelle ou historique	les variables se transmettent ensemble aussi bien que séparément par emprunt ou par migration	cette caractéristique prouve l'inexistence d'une relation fonctionnelle significative entre les variables. La relation est purement diffusionnelle.
type 2 : relation semi-diffusionnelle	les variables se transmettent d'une société à une autre mais il est plus probable qu'elles se transmettent ensemble plutôt que séparément	cette caractéristique prouve l'existence d'une relation fonctionnelle significative entre les variables en plus d'un phénomène de diffusion
type 3 : relation non-diffusionnelle ou fonctionnelle	les variables ne se transmettent pas d'une société à une autre	cette caractéristique prouve que la présence des variables dans des sociétés différentes est le seul résultat d'une relation fonctionnelle entre les variables

La première substitution a une importance théorique considérable dans la mesure où elle permet d'envisager le cas de caractéristiques qui se transmettent ensemble parce qu'elles se trouvent fonctionnellement liées. Ce serait, par exemple, le cas des variables stratification sociale et organisation politique ¹⁰⁸. Ainsi, même lorsque les niveaux de complexité du système politique et de la stratification

¹⁰⁸ Cf. Naroll, R., "Two Solutions to Galton's Problem", *Philosophy of Science*, 28, 1961, p. 218.

sociale d'une société apparaissent comme le résultat d'un emprunt extérieur plutôt que comme l'aboutissement d'un développement interne, ces niveaux tendraient à se transmettre ensemble parce que les variables se trouvent fonctionnellement liées. On peut donc en conclure que le simple constat d'un phénomène de diffusion n'exclut pas nécessairement l'existence d'une relation fonctionnelle.

Et l'on comprend dès lors pourquoi Naroll préfère distinguer associations historiques et associations semi-diffusionnelles plutôt qu'associations fonctionnelles et associations historiques : ce n'est pas tellement parce que le cas d'une association fonctionnelle pure - c'est-à-dire d'une association non diffusionnelle - soit un cas historiquement inexistant mais, plutôt, parce que ce cas est techniquement invérifiable. Ou, plus exactement, c'est parce que si les techniques appliquées ne permettent pas d'assurer le caractère fonctionnel pur - ou non diffusionnel - d'une association, elles permettent, par contre, de présumer que l'association constatée n'est pas une association historique pure - c'est-à-dire une association simplement hyperdiffusionnelle. Naroll affirmera alors, d'une manière générale, que "le fait que deux peuples très éloignés présentent des traits semblables n'élimine pas nécessairement la possibilité d'une connexion par diffusion, même si on trouve entre eux plusieurs sociétés qui ont des traits différents. Cependant, une telle association doit suggérer que les associations similaires ne sont pas hyperdiffusionnelles. Le grand éloignement indique que ces traits, s'ils ne sont pas des associations non diffusionnelles, constituent des associations semi-diffusionnelles : si nous ne pouvons pas être certains que ces traits ne se sont pas transmis dans des époques reculées, nous pouvons dire par contre que les sociétés qui les présentent s'y sont accroché malgré le temps et l'exemple des voisins ¹⁰⁹".

Cette manière nouvelle de poser le problème des associations historiques et fonctionnelles implique, en fait, une nouvelle formulation du problème de Galton dont les conséquences ne sont pas négligeables. En effet, rappelons-nous que, pour Galton, il s'agissait d'assurer l'indépendance des unités afin de garantir les résultats statistiques obtenus à partir de l'échantillon. Le problème - repris, par

¹⁰⁹ Naroll, R. et D'Andrade, R.G., "Two Further Solutions to Galton's Problem", *American Anthropologist*, 65, 1963, p. 1057-1058 ; cf. aussi, Naroll, R., "Galton's Problem : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Social Research*, 32, 1965, p. 445-446.

ailleurs, dans l'essentiel par Murdock ¹¹⁰ - se pose donc à propos de la construction de l'échantillon, et l'exigence d'indépendance des unités concerne les valeurs - quantitatives - que peuvent prendre les variables en question. Une fois satisfaite cette exigence, reste encore à déterminer, premièrement, la signification statistique des corrélations obtenues, deuxièmement, l'intensité de la relation (analyse de la corrélation), troisièmement, la signification non statistique des corrélations. Si nous disposons de techniques mathématiques pour déterminer la signification statistique des corrélations et leur intensité, aucune technique mathématique ne nous permet cependant de déterminer la signification non statistique d'une corrélation. Comme on le sait, l'application des techniques de contrastation de signification statistique (χ^2 , t, F) et de mesure d'intensité (ex. le coefficient de corrélation) ne nous permet d'affirmer que des hypothèses du genre "x est significatif à l'égard de y", ou "x se trouve intensément (ou faiblement) et positivement (ou négativement) associé à y". Aucune technique mathématique ne nous permet de décider si la corrélation "x, y" est réelle ou fortuite, directe ou indirecte, encore moins si les variables se trouvent "causalement liées" ou, plus exactement, dans une relation fonctionnelle quelconque.

Et l'on voit alors que la manière dont Naroll pose le problème des associations historiques et fonctionnelles implique en quelque sorte un déplacement du problème de Galton. En effet, il ne s'agit plus d'un problème concernant la construction de l'échantillon mais, plutôt, d'un problème concernant la signification non statistique des corrélations décelées à partir de l'échantillon. Ou, plus exactement, il ne s'agit plus chez Naroll d'assurer l'indépendance des unités mais plutôt de distinguer les corrélations fonctionnelles des corrélations simplement historiques. Ne trouvons-nous pas, par ailleurs, cette idée chez Naroll lui-même lorsqu'il affirme : "Je crois que le concept d'indépendance des cas de Boas est une approche non féconde pour la solution du problème de Galton. Le problème est de distinguer l'effet des associations fonctionnelles, des "adhésions" suivant le terme très expressif de Tylor, et l'effet des associations historiques plus communes dues à la diffusion..." ¹¹¹

¹¹⁰ Murdock, G.P., "Cross-cultural Sampling", *Ethnology*, V, 1, 1966, p. 97.

¹¹¹ Naroll, R., "Galton's Problem : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Social Research*, 32, 1965, p. 430.

Certes, aucune technique formelle (statistique ou autre) ne permet, comme nous l'avons signalé, de déterminer la signification non statistique d'une corrélation, et le problème de distinguer les corrélations fonctionnelles des corrélations simplement historiques est bien un problème portant sur la signification non statistique des corrélations. De sorte que, en fait, il ne peut pas non plus être question chez Naroll de techniques destinées à établir une telle distinction. Le problème de Galton, tel que formulé par Naroll, ne peut logiquement consister que :

- a. dans le contrôle de corrélations interculturelles entre des variables dont l'association est considérée comme une association fonctionnelle, afin d'éliminer la possibilité que cette association soit, en fait, due à des circonstances historiques ; ou bien,
- b. dans un contrôle qui, lorsqu'il montre que deux caractéristiques A et B sont historiquement associées, permet de présumer qu'elles se trouvent aussi causalement (c'est-à-dire fonctionnellement) associées d'une manière ou d'une autre.

Bref, ces techniques permettent seulement de contrôler le facteur historique (ou le facteur diffusion) afin de rendre possible la présomption d'une association fonctionnelle quelconque. C'est pourquoi le simple constat de l'absence de diffusion ne prouve nullement, comme Naroll et Marsh le croient, que la présence des variables dans les sociétés différentes est seulement le résultat d'une relation fonctionnelle entre les variables ¹¹². Car si, comme le dit bien Naroll, "une simple coïncidence diffusionnelle peut produire non seulement des corrélations très élevées mais même des corrélations parfaites ¹¹³", une très haute corrélation non diffusionnelle peut, pour sa part, être le résultat d'une coïncidence et, par conséquent, être dépourvue de toute signification fonctionnelle - ou "causale". Naroll est conscient de ce problème lorsqu'il rappelle que l'existence d'une corrélation ne

¹¹² Voir dans le tableau 13 l'interprétation du type 3 de relation "causale" de Naroll. Cette remarque est, bien entendu, aussi valable en ce qui concerne l'interprétation des associations semi-diffusionnelles.

¹¹³ Naroll, R., "Galton's Problem : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Social Research*, 32, 1965, p. 434.

prouve pas nécessairement l'existence d'une relation causale. Mais, pour lui, ceci signifie simplement qu'elle ne prouve pas nécessairement l'existence d'une relation causale directe et, par conséquent, que toute corrélation "prouve bien un type quelconque de relation causale", c'est-à-dire une relation directe ou indirecte ¹¹⁴. Il ne tient pas compte du fait que la corrélation peut être non seulement directe ou indirecte mais aussi réelle ou fortuite.

Naroll signale que les sociologues comparativistes semblent croire que si deux caractéristiques sont en corrélation, alors cette corrélation prouve qu'elles sont, d'une façon ou d'une autre, fonctionnellement liées - en oubliant que ces caractéristiques peuvent refléter une diffusion conjointe et être dépourvues de toute liaison fonctionnelle. Nous pourrions ajouter que les anthropologues comparativistes semblent croire, pour leur part, que si deux caractéristiques se trouvent associées non diffusionnellement, une telle association prouve qu'elles sont, d'une façon ou d'une autre, fonctionnellement liées - en oubliant que ces caractéristiques peuvent tout simplement refléter une coïncidence et être donc dépourvues de toute liaison fonctionnelle.

Ainsi donc lorsque la comparaison interculturelle essaye de quitter le terrain d'un découpage formel et non historique des unités de son échantillon afin de garantir réellement la représentativité de celui-ci et fournir ainsi des assises solides aux résultats de la comparaison, elle n'aboutit qu'à la construction d'un échantillon dont la représentativité n'est, dans le meilleur des cas, qu'une présomption et dans le pire qu'une propriété fondée sur un axiome faux, à savoir que toute corrélation prouve l'existence d'un type quelconque de relation causale.

Face à ce qui apparaît comme un problème inextricable de la recherche comparative interculturelle nous pouvons nous demander à quel niveau se trouve, en dernière analyse, la source des difficultés. Cette recherche localise le problème de Galton et, plus généralement, le problème de la définition, identification et représentativité des unités de comparaison à un niveau strictement technique ou méthodologique. Elle s'interdit ainsi de comprendre, d'abord, que toute la problématique du découpage des unités culturelles est suspendue à la notion de "cas particuliers" ; ensuite, que seul un modèle inductif quelconque d'inférence peut rendre

¹¹⁴ Id., "Two Solutions to Galton's Problem", *Philosophy of Science*, 28, 1961, p. 221.

cette notion centrale dans une problématique scientifique et, du même coup, la question de l'indépendance des cas, une question décisive ; finalement, que seul un modèle de science empiriste peut considérer les cas particuliers comme des cas donnés, "naturels", constitués en dehors de la science, et faire du repérage de ces cas une tâche préalable à toute autre. Bref, elle s'interdit ainsi de s'attaquer aux fondements mêmes de sa problématique, et de localiser ainsi la source véritable de ses difficultés techniques ou méthodologiques.

3.6 La société nationale comme unité

[Retour à la table des matières](#)

Les études internationales ("cross-national studies") occupent une place importante dans certains domaines de la recherche sociologique et, plus spécialement, de la recherche politique. Leur développement soulève donc d'une manière particulièrement nette la question des unités de comparaison qu'elles utilisent, à savoir les sociétés nationales.

Les critères de type politique jouent un rôle essentiel dans la détermination de ces unités : les sociétés nationales sont définies d'abord et avant tout comme des entités politiquement indépendantes. Des indicateurs divers servent à reconnaître cette indépendance. Dans la définition de "groupe politique" de Nadel, par exemple, ces indicateurs étaient, comme nous l'avons vu, premièrement, la coordination des efforts pour l'emploi de la force contre les autres groupes et pour l'élimination de la force à l'intérieur du groupe, deuxièmement, la possession et l'utilisation d'un territoire. Dans la définition des unités proposée par Marsh, l'indépendance politique est caractérisée par le fait que l'unité constitue un système en elle-même - et n'est donc pas un sous-système d'un système quelconque. Cependant, dans cette définition l'entité de comparaison est la société et celle-ci se caractérise non seulement par l'indépendance politique mais aussi par la possession d'un territoire, un recrutement réalisé essentiellement par reproduction sexuelle et une culture d'"ensemble", c'est-à-dire par des "normes culturelles suffisamment diver-

sifiées pour permettre aux membres de la société de satisfaire les exigences de la vie sociale ¹¹⁵".

Le critère d'indépendance politique a été l'objet de multiples controverses dans les discussions portant sur la définition des sociétés. Déjà vers 1915, Hobhouse, Weeler et Ginsberg avaient proposé ce critère bien qu'ils l'aient rejeté par la suite en tant que caractéristique adéquate dans la définition des sociétés. Il est clair que dès que le chercheur a affaire à des sociétés "primitives" il n'est pas toujours possible d'isoler des agrégats politiques indépendants et que, en tout cas, d'autres caractéristiques doivent être prises en considération. Mais il est clair aussi que dès que le chercheur a exclusivement affaire à des sociétés "modernes", un ensemble de critères comme celui qui caractérise la notion de société s'avère trop large. Dans cette situation, la considération des sociétés nationales modernes comme entités de comparaison demande l'introduction de critères supplémentaires. Le problème est alors de savoir quels seront ces critères.

Cette situation est reconnue d'une manière implicite dans la classification des études comparatives proposée par Rokkan. "À présent, dit Rokkan, l'usage est de réserver cross-cultural aux comparaisons de sociétés élémentaires, comme celles qui figurent dans des répertoires tels que le Human Relations Area Files (...), cross-national aux comparaisons de sociétés qui ont atteint un degré de développement économique, politique et social plus élevé, et cross-societal à celles qui intéressent l'ensemble des collectivités humaines, quel que soit leur stade de développement ¹¹⁶." Un développement économique, politique et social élevé semble donc être pour Rokkan le critère permettant d'identifier les sociétés nationales et, par là même, de restreindre le nombre des sociétés possibles afin de délimiter l'univers d'entités propre aux recherches cross-national.

Sans considérer les problèmes que soulève un tel critère -le problème, par exemple, d'une caractérisation satisfaisante de la notion de développement ou d'une formulation précise des indicateurs du développement -, et sans considérer non plus les implications idéologiques évidentes de ce critère, on peut se demander si cette classification a une valeur purement pragmatique ou si elle est justifiée

¹¹⁵ Voir Marsh, R.M., op.cit., p. 12 ; la définition de Marsh est tirée de Johnson (cf. Johnson, H., *Sociology : A Systematic Introduction*) qui, à son tour, la dérive de Parsons (cf. Parsons, T., *The Social System*).

¹¹⁶ Rokkan, S., op. cit., p. 767 ; les mots soulignés le sont par l'auteur.

par des raisons méthodologiques. Car si les recherches cross-national rencontrent les mêmes problèmes méthodologiques que les recherches cross-cultural et cross-societal, l'intérêt théorique d'une telle classification sera négligeable.

Rokkan semble avoir conscience de cette situation car il se réfère, à des différences méthodologiques que l'on pourrait déceler entre la comparaison "trans-culturelle" et la comparaison "transnationale". "Certains estiment, dit-il, (...) qu'une étude comparative ne peut prétendre être transnationale que si elle permet de vérifier des propositions relatives à des États-nations et à des populations nationales considérées comme unités d'analyse ¹¹⁷." Ce qui équivaudrait sans doute à réserver l'appellation "transnationale" aux analyses de variables effectuées au niveau du système national indépendant, c'est-à-dire au macroniveau de la nation tout entière.

Cette terminologie reposerait sur une analogie avec l'emploi du terme "trans-culturel" fait par les anthropologues. En effet, lorsque Murdock et ses disciples analysent statistiquement les associations existant entre les attributs de cultures dont ils ont étudié un échantillon, ils ne prétendent pas vérifier des propositions relatives aux variations de comportements d'unités constituantes telles que les ménages, mais se concentrent sur les variations au niveau de la société tout entière. Or, selon Rokkan, le spécialiste qui entreprend une étude comparative de nations se trouve dans une situation fondamentalement différente. Il est placé devant l'alternative suivante : ou bien opérer au niveau des microunités élémentaires et vérifier des propositions relatives aux sources de variations à ce niveau ou aux niveaux contextuels supérieurs, ou bien effectuer son analyse au macroniveau de la nation tout entière et vérifier les propositions relatives aux sources de variations de ce niveau supérieur.

La raison de cette différence de situation se trouverait dans le fait que les anthropologues étudient de petites unités au sein desquelles les variations sont minimes, et les rapports à partir desquels ils codifient les attributs de ces unités ne concernent que rarement, sinon jamais, les sources de variations statistiques entre localités, ménages ou individus, tandis que les sociologues ont affaire à de vastes unités au sein desquelles les variations observées sont considérables. D'où, par ailleurs, une deuxième différence concernant maintenant le type des variables : "...

¹¹⁷ Ibid., p. 777.

la plupart des études transculturelles, signale Rokkan, analysent le degré d'association de caractéristiques dichotomiques ou trichotomiques alors que les variables caractéristiques des études transnationales ont plus souvent un caractère de continuité permettant l'établissement de certaines corrélations ¹¹⁸." Le critère qui permet de distinguer les sociétés nationales par leur développement élevé apparaît, en fait, chez Rokkan comme équivalent du critère qui distingue les sociétés "complexes" des sociétés "élémentaires" : plus développée est une société, plus complexe est la société, c'est-à-dire plus considérables sont les variations qu'on peut observer à l'intérieur de la société.

Cette idée est reprise par Hopkins et Wallerstein qui soulignent aussi ses implications méthodologiques : "Le contraste signalé par Durkheim entre les sociétés segmentées et les sociétés différenciées saisit la différence essentielle. Car dans la mesure où une tribu, un peuple ou une culture sont considérés dans la recherche comme composés d'un grand nombre de segments approximativement similaires, ce qu'on observe lorsqu'on étudie un de ces segments est, en principe, presque ce qu'on pourrait observer en étudiant tous ces segments, ou ce qu'on pourrait accepter comme étant presque vrai de tous en étudiant un échantillon de ces segments construit au hasard. Le même genre de présupposé ne peut évidemment être accepté lorsque la collectivité en question est considérée dans la recherche comme composée d'organes différenciés, c'est-à-dire, en principe, structurellement et fonctionnellement distincts ¹¹⁹."

En résumé, bien que des critères de type politique - et, plus exactement, le critère d'indépendance politique - jouent un rôle essentiel dans la détermination de ces entités de comparaison que sont, dans la recherche internationale ("cross-national"), les sociétés nationales, ces critères s'avèrent cependant insuffisants et un critère supplémentaire permettant de distinguer les sociétés "complexes" des sociétés "élémentaires" ou "simples" doit être introduit afin de préserver l'homogénéité du cadre des entités de comparaison. Or, avec l'introduction de ce critère supplémentaire c'est le problème des discontinuités structurelles à l'intérieur d'une même entité qui est, en même temps, introduit et le problème se pose alors dans les termes suivants : lorsque la société nationale est considérée comme unité de

¹¹⁸ Ibid., p. 778.

¹¹⁹ Hopkins, T.K. et Wallerstein, I., "The Comparative Study of National Societies", *Social Science Information*, VI, 5, 1967, p. 42-43.

comparaison au sens strict, il faut non seulement résoudre toutes les questions concernant la représentativité de l'échantillon mais encore celles qui portent sur la détermination des composants qui sont à la source de la variation interne des unités, c'est-à-dire la détermination de leurs organes structurellement et fonctionnellement différenciés. Ces dernières questions ne peuvent, par définition, être résolues que par une analyse interne ou intensive de l'unité en question. Qu'en est-il, dans le cas des sociétés nationales, des questions concernant la représentativité de l'échantillon et, plus particulièrement, le problème de Galton ?

Toutes les techniques fondées sur le critère géographique que nous avons examinées dans les sections 3.3 et 3.4 semblent être destinées à l'usage exclusif des anthropologues, ou applicables seulement dans un monde où les cultures constituent des unités relativement isolées. Or, le présupposé commun à ces techniques, à savoir que la proximité détermine la communication entre les cultures s'avère d'une utilité très relative - sinon nulle - en ce qui concerne les sociétés "modernes".

Naroll signale que "les sociologues, qui font un usage considérable de corrélations établies entre des populations réparties géographiquement, ont ignoré avec persistance le problème de Galton et dans les discussions plusieurs d'entre eux résistent fortement à accepter sa validité ¹²⁰". Mais les sociologues engagés dans une comparaison interculturelle où les entités sont constituées par des sociétés "modernes" accepteront difficilement "le fait patent que la proximité est d'ordinaire une mesure de la diffusion, c'est-à-dire que plus proches dans l'espace sont deux sociétés, plus probablement elles se ressembleront par rapport aux caractéristiques soumises à diffusion ¹²¹". Car comme le remarque Rokkan lui-même, "cette stratégie ne saurait guère durer dans un monde qui ne cesse de se rétrécir sous l'effet de la propagation des techniques et des idées et de la généralisation de plus en plus complexe des événements historiques". Cette stratégie "aurait une grande valeur dans un monde composé de communautés isolées et de religions locales : elle entraîne quantité de difficultés techniques, logiques et statistiques

¹²⁰ Naroll, R., "Galton's Problem : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Social Research*, 32, 1965, p. 434.

¹²¹ Ibid., p. 445.

dans un univers où règne un prosélytisme religieux et idéologique et où ne cessent de se développer les réseaux d'information, les échanges et l'organisation ¹²²".

Mais si le problème devient plus difficile à résoudre il ne disparaît pas pour autant, et l'interprétation en termes de diffusion (d'association hyperdiffusionnelle, par exemple) d'une ressemblance de comportements décelée dans deux ou plusieurs sociétés "modernes" est d'autant plus vraisemblable que c'est, justement, dans ces sociétés où les phénomènes de colonialisme - physique et culturel - ont, peut-être, atteint leur degré le plus haut. Même dans le cas des sociétés "primitives" qui sont aujourd'hui l'objet de la recherche ethnologique, la probabilité de pouvoir comparer des entités isolées, non soumises à l'action d'éléments extérieurs en provenance surtout des sociétés "modernes" est presque négligeable.

Deux attitudes sont alors possibles : ou bien ignorer le problème, ou bien essayer, d'une manière ou d'une autre, d'incorporer dans le modèle théorique les variables information-diffusion-innovation. Maints sociologues ont choisi d'ignorer le problème - ou, tout simplement - l'ignorent. D'autres comme Shmuel Eisenstadt, Reinhard Bendix, Seymour Martin Lipset, Barrington Moore et Talcott Parsons, et des spécialistes de l'analyse politique comparée comme Gabriel Almond, Karl Deutsch, Samuel Huntington, Robert Holt et John Turner ont essayé d'incorporer ces variables dans leurs modèles. Remarquons que, dans ces tentatives, il ne s'agit pas de comparaisons interculturelles universelles mais plutôt de comparaisons de portée restreinte. Nous réservons la section 5.5 du chapitre 5 pour un examen particulier de ce genre de comparaisons dans lesquelles, par définition, il n'est pas question d'échantillons représentatifs de l'ensemble des entités connues. Signalons cependant que les analyses réalisées par des comparativistes ne concluent pas sur une note optimiste. Ainsi, par exemple, le même Rokkan affirme que ces tentatives sont loin d'être convaincantes et, à la fin de leur examen du problème général posé par ces facteurs systémiques qu'ils appellent "diffusion patterns", Przeworski et Teune, par exemple, constatent que des contrôles statistiques précis pourraient permettre de comparer la quantité de contacts extérieurs avec les transformations internes. Mais, ajoutent-ils, "il est douteux que nous

¹²² Rokkan, S., op. cit., p. 795-796.

soyons en mesure de déterminer si une société "a changé" ou si une société "a été absorbée" ¹²³.

¹²³ Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 53.

La comparaison interculturelle.

Chapitre IV

Le problème des unités conceptuelles

4.1 Le découpage des aspects culturels

[Retour à la table des matières](#)

L'observation formulée par Galton concernait le problème du découpage des cultures. Elle visait à assurer la satisfaction d'une condition essentielle pour le traitement statistique de l'information, à savoir l'indépendance des cultures. Le découpage des aspects culturels pose un problème analogue car si à la base de la méthode comparative se trouve le présupposé suivant lequel les attributs d'une totalité peuvent et doivent être abstraits, alors la comparaison exige l'identification d'unités (conceptuelles) permettant que certains attributs puissent être considérés comme variant dans une seule et même dimension. Autrement dit, si dans le premier cas il est question de déceler des unités qui soient, en fait, des cultures distinctes, dans le second cas il est question de déceler des attributs culturels qui soient, en fait, des unités distinctes. Le résultat du premier découpage sera, par conséquent, un tableau de cultures ou, plus exactement, un tableau de termes ayant, tous, le statut logique de noms propres. Le résultat du deuxième découpage sera, par contre, un tableau d'attributs culturels ou, plus exactement, un tableau de termes ayant, tous, le statut logique de prédicats ou de catégories prédicatives.

Nous dirons, pour simplifier, que dans le premier cas il s'agit d'un tableau d'unités culturelles, dans le deuxième cas d'un tableau d'unités conceptuelles.

Si le découpage de cultures donne lieu à des objections historiques, le découpage d'aspects ou d'attributs culturels soulève des problèmes sémantiques. Comme nous l'avons vu, lorsque le chercheur comparativiste utilise un tableau de cultures il doit s'assurer que deux ou plusieurs noms propres de cultures ne se réfèrent pas à des entités qui, par leur origine ou leur contact historique peuvent être considérées comme constituant une seule unité culturelle. Lorsque le chercheur comparativiste utilise un tableau de concepts, il doit s'assurer que chaque concept, lorsqu'il s'applique à deux ou plusieurs unités culturelles désigne la même chose - le même phénomène, la même caractéristique. Des phénomènes culturels qui sont formellement identiques peuvent, en effet, avoir des significations complètement différentes et, inversement, des phénomènes qui sont formellement différents peuvent avoir des significations identiques. Les problèmes que soulève l'utilisation d'un tableau de concepts sont des problèmes sémantiques parce que, dans tous les cas, il s'agit de problèmes de signification ou, plus exactement, d'équivalence de signification ; voir à ce sujet le tableau 8.

Nous pouvons considérer les formules interculturelles du type :

"in A , B , C , ... "

correspondant à la variante "comparaisons interculturelles restreintes", comme représentant le passage de formules "idiographiques" du type :

"in A ,... "

à des formules strictement "nomothétiques" du type :

"Toujours et partout où X est présent, ..."

Tableau 8
Les découpages dans la comparaison interculturelle

[Retour à la table des matières](#)

	objets du découpage	
	cultures	attributs culturels
statut logique	noms propres	catégories prédicatives
résultats du découpage	unités culturelles	unités conceptuelles
types d'objections	objections historiques	objections sémantiques
problème à résoudre	indépendance des unités	équivalence des significations

correspondant à la variante "comparaisons interculturelles universelles". Dans la mesure où l'on doit considérer que, d'une manière générale, les études interculturelles ont comme objectif l'établissement statistique d'hypothèses de forme universelle portant sur les rapports existant entre deux ou plusieurs variables, nous pouvons considérer les formules de ce dernier type comme des formules paradigmatiques dans la recherche interculturelle. Soit donc la proposition suivante :

"Toujours et partout où S est présent, S U"

Symboliquement :

$$(x)(t)[S(x,t) \rightarrow U(x,t)]$$

Dans cette proposition, x pourrait être remplacé par le nom d'une culture quelconque et t permet de considérer cette culture à un moment quelconque de son existence. Pour leur part, S et U désignent des caractéristiques ou des attributs culturels et la proposition affirme que toutes les fois que nous rencontrons S, nous rencontrons U. La deuxième partie de cette proposition énonce donc l'existence d'un rapport - d'association ou de corrélation - entre deux variables tandis que

dans sa première partie cette proposition énonce le caractère universel - dans l'espace et dans le temps - de ce rapport. Corrélativement, tandis que l'énoncé de cette première partie se rattache au problème du découpage de cultures et, par là même, de construction des unités culturelles, l'énoncé de la deuxième partie de cette proposition se rattache au problème du découpage des aspects ou des attributs culturels et, par là même, de construction des unités conceptuelles.

Nous avons vu quels sont les procédés employés ou proposés pour la construction des unités culturelles, et les problèmes que ces procédés soulèvent. Rappelons seulement que le découpage de cultures a abouti à la construction d'un inventaire de "toutes les cultures connues - primitives, historiques et, contemporaines ¹²⁴" ou, tout au moins, d'un échantillon représentatif de ces cultures : le *Outline of World Cultures*. Le découpage des aspects ou des attributs culturels a, pour sa part, abouti à la construction d'un inventaire de tous les aspects ou attributs culturels. le *Outline of Cultural Materials*.

Pourquoi cet inventaire ou, plus exactement, quels rapports existent entre les comparaisons interculturelles universel-les et le tableau général des catégories de la culture ?

On pourrait dire que, puisque toute comparaison universelle n'est universelle que par rapport aux unités culturelles, l'inventaire de tous les aspects ou attributs culturels n'est pas logiquement requis par un tel type de comparaison. On pourrait encore ajouter que, puisque aucune comparaison universelle ne peut être universelle par rapport aux aspects ou attributs culturels, ce type de comparaison n'exigera logiquement jamais un tel tableau général. Mais si d'un point de vue logique il n'y a pas de rapport nécessaire entre les comparaisons interculturelles universel-les et le tableau général des catégories de la culture, il n'en va pas de même lorsqu'on considère l'aspect pragmatique du problème.

En effet, lorsque le chercheur se propose de réaliser une comparaison universelle, le nombre d'unités culturelles composant l'échantillon sera trop vaste pour lui permettre de déceler dans chaque unité retenue la variation de valeur des attributs ou des caractéristiques à étudier. Il devra donc par force utiliser un matériel déjà classé. Or, dans la mesure où toute classification renvoie à un certain code, le code précède, dans la pratique, cette variante de l'analyse interculturelle. La ques-

¹²⁴ Murdock, G.P. et al..., *Outline of Cultural Materials*, p. xiii.

tion qui se pose alors est de savoir pourquoi ce code suppose un inventaire de tous les attributs culturels - ou de tous les attributs culturels significatifs.

On pourrait tout simplement répondre que c'est parce que cet inventaire existe, et qu'il préside au codage des informations que le chercheur comparatiste engagé dans cette variante de l'analyse interculturelle utilisera très certainement : celles contenues dans les *Human Relations Area Files*. Mais cette réponse n'est pas satisfaisante car si, d'un point de vue strictement logique, il n'y a pas de rapport nécessaire entre les comparaisons interculturelles universelles et le tableau général des catégories, ce n'est pas non plus au seul niveau pragmatique que ce rapport se justifie : l'antériorité d'un inventaire de tous les attributs culturels se dégage plutôt du modèle de science que ces comparaisons sous-tendent - le modèle inductif de science.

En effet, les postulats de base de ce modèle amènent à concevoir la collecte et le codage intégral des données comme une tâche préalable à, ou indépendante de la comparaison proprement dite. Si dans le cas du modèle d'inférence-IP cette tâche est plutôt indépendante de la comparaison proprement dite, dans le modèle d'inférence-ID elle est sans doute préalable. En fait, l'idée d'un catalogue général de qualités sociales - catalogue qui suppose nécessairement un code général d'attributs - s'inscrit dans la logique de ce modèle d'inférence.

Aussi pouvons-nous dire que si l'utilisation d'un inventaire général d'attributs culturels peut être justifiée par des raisons pragmatiques ou économiques, l'existence même de cet inventaire et son antériorité par rapport aux comparaisons interculturelles universelles reposent sur le modèle de science qui se trouve à l'origine de ces comparaisons.

Suivant quels principes cet inventaire général d'attributs culturels qu'est le *Outline of Cultural Materials* a-t-il été construit ?

Murdock et ses associés insistent sur le caractère essentiellement pragmatique de ce système classificatoire ¹²⁵, et cette affirmation exprime d'une manière condensée mais précise un certain nombre de conditions nécessaires des comparaisons interculturelles universelles. À leur tour, ces conditions définissent une certaine conception des données, de la forme du code et de la nature du codage.

¹²⁵ Ibid., p. xxi.

C'est ce que nous essayerons de montrer par un examen de la procédure de codage utilisée dans les *Human Relations Area Files*. Cette procédure s'organise de la manière suivante ¹²⁶ :

1. Choix, dans l'inventaire de cultures (*Outline of World Cultures*), de la culture dont les aspects seront soumis au codage ;
2. recherche des sources d'informations concernant la culture en question ;
3. évaluation et choix des sources d'information ; traduction à l'anglais des sources retenues si celles-ci sont dans une autre langue ;
4. codage, phrase par phrase, des informations consignées dans les sources retenues ;
5. vérification, par un deuxième analyste, du codage ainsi réalisé.

Deux éléments de cette procédure sont à signaler d'abord : premièrement, le codage réalisé par l'analyste porte sur un matériel nécessairement codé ; deuxièmement, le codage réalisé par l'analyste fait nécessairement appel à un système a priori de catégories, c'est-à-dire à un système construit d'avance et qui s'impose au texte. En quel sens peut-on parler d'un matériel déjà codé et quelle est la nature de ce premier codage - c'est-à-dire, en fait, la nature des informations que le système doit, à son tour, coder ou classifier ?

Les sources d'information évaluées et choisies concernant la culture en question sont, dans presque tous les cas ¹²⁷, des rapports ou des études qui, se veulent-ils simplement descriptifs ou reconnaissent-ils leur caractère d'interprétations, sont le résultat d'une observation et, par conséquent, d'une perception intentionnée (ou délibérée) guidée par des connaissances (ou des habitudes, ou des croyances)

¹²⁶ Ibid., p. xvi-xvii.

¹²⁷ Des 26 sources d'information différentes classifiées dans les *Human Relations Area Files*, seule la rubrique W ("Documents et rapports organisationnels - constitutions, codes de lois, rapports et documents gouvernementaux ou de l'O.N.U., recensements") ne dénombre pas exclusivement des rapports ou des études (cf. Murdock, G.P. et al., *ibid.*, p. xvii).

préalables. En fait, et à moins de confondre l'observation avec la sensation brute, il n'y a pas d'observation pure et toute observation implique ne serait-ce qu'une première identification de l'objet, c'est-à-dire une interprétation préliminaire réalisée sur la base de connaissances (ou d'habitudes ou de croyances).

Certes, cette situation n'est pas propre à la recherche comparative car dans toutes les sciences les chercheurs utilisent des données qui sont le produit d'une perception intentionnée dépendante d'un contexte conceptuel particulier. Ce qui est cependant propre à la méthodologie de cette recherche comparative c'est le fait qu'elle doit faire appel à des observations dont le cadre conceptuel est, en principe, de la plus grande hétérogénéité. Cette hétérogénéité se présente au moins sous deux aspects : sous l'aspect de l'hétérogénéité du "background" des observateurs et sous l'aspect de l'hétérogénéité du point de vue où l'observateur se place pour l'identification des objets.

En ce qui concerne le "background" des observateurs d'abord : les informations qu'on soumet à la classification ou au codage se présentent comme des informations déjà codées soit par des spécialistes (archéologues, ethnologues, psychologues, etc., c'est-à-dire par des observateurs dont on peut s'attendre à ce que leur identification des objets réponde à des critères plus ou moins théoriques ; soit par des non-spécialistes (missionnaires, touristes, résidents étrangers, etc. ¹²⁸), dont on peut s'attendre à ce que leur identification des objets réponde à des critères non théoriques. En ce qui concerne le point de vue où l'observateur se place pour l'identification des objets : l'observateur peut adopter le point de vue du sujet de la culture en question (du natif ou de l'indigène), ou introduire ses propres points de vue. On devrait même distinguer, dans ce dernier cas, les identifications qui répondent aux points de vue de la culture de l'observateur - situation la plus probable des observations réalisées par des non-spécialistes - et les identifications qui se veulent "objectives", c'est-à-dire indépendantes d'un contexte culturel et dépendantes d'un contexte théorique - situation revendiquée pour les observations réalisées par des spécialistes au tableau 9.

¹²⁸ Ibid.

Tableau 9
Situations de codage : cas d'une comparaison
utilisant des informations déjà codées

[Retour à la table des matières](#)

situations de codage	codage réalisé suivant le "back- ground" des ob- servateurs	codage réalisé par des observateurs spécialistes	
		codage réalisé par des observateurs non spécialistes	
	codage réalisé suivant le point de vue où l'observa- teur se place	codage réalisé suivant le point de vue de l'acteur	
		codage réalisé suivant le point de vue de l'observa- teur	codage réalisé suivant le point de vue de l'observa- teur codage réalisé suivant des points de vue objectifs (théoriques)

Cette hétérogénéité du matériel que le système doit classifier ou coder ne pose pas de problèmes de nature strictement technique : si une culture A est "décrite" par un spécialiste et une culture B est "décrite" par un non-spécialiste, ou si une culture A est "décrite" du point de vue indigène et une culture B est "décrite" du point de vue de l'observateur, rien n'empêche le codeur d'appliquer le même système de codage à l'ensemble d'informations ainsi enregistrées par les observateurs

dans les cultures A et B. Mais une technique ne trouve pas sa justification en elle-même, encore moins dans le fait simple que son application est possible, elle trouve sa justification dans la valeur qu'il faut accorder, dans une certaine méthodologie, aux résultats obtenus. Il est dès lors clair que, dans la comparaison interculturelle, des résultats obtenus à partir d'informations codées suivant des codes différents - car, en fait, cette hétérogénéité du matériel renvoie à une hétérogénéité des codes - sont affectés dans leur valeur même. En ce sens, le codage que le système de catégories de l'analyste réalise sur des informations déjà codées n'élimine qu'illusoirement l'hétérogénéité du matériel : le système unique de catégories surimposé au matériel cache leur diversité originelle mais ne la dissipe pas.

129

Supposons cependant que la valeur des résultats n'est pas affectée par cette diversité originelle des codes ou, plus exactement, que nous ne questionnons pas ces résultats. Un problème se présente toutefois lorsque non pas deux cultures A et B sont "décrites" par deux codes différents mais lorsque la même culture -A ou -B est "décrite" par deux codes différents. Sur quel matériel ainsi codé le codage de l'analyste va-t-il porter ? Dans ce cas, signale Moore, "de façon générale et, toutes choses étant égales, il semblerait y avoir une raison d'ordre pratique pour justifier la résolution de ces conflits en faveur du point de vue de l'observateur, simplement, parce que ces rapports constituent la grande majorité et, par conséquent, produiront une tendance vers une plus grande consistance ¹³⁰".

L'argument de Moore est cependant valable si et seulement si ces rapports sont consistants, autrement dit si la plupart des identifications faites à partir du point de vue de l'observateur répondent au même système de catégories. Car,

¹²⁹ Nous laissons de côté le fait que, au codage réalisé par l'analyste s'impose encore celui que doit effectuer le chercheur qui utilise le code (section 2.4).

¹³⁰ Moore, F. W., "Codes and Coding", *Symposium on Cross-cultural Research Tools in Comparative Social Anthropology*, p. 13.

comme nous l'avons vu, l'adoption du point de vue de l'observateur ne suffit pas pour assurer l'homogénéité du codage : le point de vue de l'observateur peut être celui de la culture de l'observateur ou peut être un point de vue "objectif " et, même dans ce cas, cette "objectivité" peut répondre à des perspectives théoriques différentes et, par conséquent, s'exprimer dans des codages différents. Ce que, en fait, présuppose l'argument de Moore est la consistance des codages réalisés du point de vue de l'observateur et il faut se demander alors si ce présupposé est justifié et, dans ce cas, quel est le système commun de catégories qui a présidé à ce premier codage.

La réponse à ces questions se trouve dans l'affirmation suivante de Murdock : "Donc par essais et erreurs, les catégories du (Outline of Cultural Materials) sont en fait devenues une sorte de dénominateur commun des procédures que les anthropologues, géographes, sociologues, historiens et autres cueilleurs non professionnels de données culturelles utilisent habituellement pour organiser leur matériel ¹³¹." Ou dans la remarque du même Murdock selon laquelle "les auteurs ont (...) décidé dans la plupart des cas, de tenir compte de sources dans lesquelles les catégories du sens commun étaient prédominantes ¹³²". En d'autres termes, la consistance des codages réalisés du point de vue de l'observateur est considérée comme une donnée, et ces codages reposent sur un système commun de catégories : les catégories "standards" ou du "sens commun" ¹³³.

Avant d'examiner les problèmes que soulève l'utilisation de tout système unique de catégories - y compris d'un système de catégories "standards" ou du "sens commun" - il nous faut remarquer la situation suivante : le présupposé concernant la consistance des premiers codages réalisés du point de vue de l'observateur, et la caractérisation de ces premiers codages comme des codages fondés sur le système de catégories du "sens commun" des observateurs (spécialistes et non spécialistes) servent non seulement à justifier le choix du point de vue de l'observateur en cas

¹³¹ Murdock, G.P. et al... op. cit., p. xxi.

¹³² Ibid., p. xxii.

¹³³ Dans "World Ethnographic Sample", Murdock emploie l'expression "catégories ethnographiques standards" qu'il faut évidemment comprendre comme "les procédures qu'empruntent habituellement pour organiser leur matériel ceux qui recueillent des données culturelles" (cf. Murdock, G.P., "World Ethnographic Sample", *American Anthropologist*, 59, 4, 1957a, p. 664).

de conflit mais aussi, et surtout, à justifier le système de catégories qui préside au deuxième codage. Ainsi donc, ce dernier codage n'aurait pas pour effet de rendre homogène un matériel originellement hétérogène - ou de cacher la diversité originelle sous un système unique de catégories mais plutôt et simplement de stocker l'ensemble du matériel ou de constituer un échantillon représentatif de ce matériel suivant une technique plus simple, plus commode et plus analytique de stockage. C'est aussi dans cette perspective qu'il faut comprendre le caractère "entièrement pragmatique" de ce deuxième codage. Par ailleurs, la simplicité, la commodité et le caractère plus analytique de cette technique feraient d'elle non pas seulement l'instrument d'un bon stockage d'informations mais même d'une bonne collecte d'informations.

C'est à cette fonction possible du système de catégories que se réfère Murdock lorsqu'il signale que "quoiqu'il ne soit pas conçu comme un manuel pour le travail sur le terrain, le Outline s'est révélé très utile à ce niveau " et que, même si "ceux qui travaillent sur le terrain devraient être avertis (...) qu'aucune culture ne s'inscrira parfaitement dans le cadre du Outline et devraient être prêts à modifier en toute liberté le système de classification dans le but de l'ajuster aux exigences des situations locales", le Outline "fournit un système utile pour la classification des notes prises sur le terrain ¹³⁴".

À la limite, c'est-à-dire sans tenir compte de cet avertissement de Murdock, rien n'empêche, à l'intérieur d'une telle perspective, de supposer, comme le fait Moore, qu'"avec le développement et la disponibilité de plus en plus grande d'ordinateurs à grande capacité", "si ceux qui travaillent sur le terrain étaient entraînés à utiliser un système de codes standards, symbolisé et lisible mécaniquement, les résultats pourraient être insérés directement dans l'ordinateur". De sorte que "les chercheurs, interculturels et autres, pourraient alors à partir de leurs propres schèmes théoriques et conceptuels analyser et interpréter directement les données brutes ¹³⁵".

Cette hypothèse limite de Moore a l'intérêt de mettre en lumière deux conditions méthodologiques de ce genre de comparaisons interculturelles. En effet, d'une part, il faut considérer les données comme des données brutes ou, tout au

¹³⁴ Murdock, G.P., et al., op. cit., p. xxiii.

¹³⁵ Moore, F.W., op. cit., p. 22.

moins, considérer comme secondaire le moment de l'identification des phénomènes ; d'autre part, il faut que l'identification des phénomènes soit, à un moment ou à un autre, réalisée sur la base d'un système unique de catégories universelles. La première condition néglige - sinon nie - le fait que toute donnée implique déjà une interprétation, qu'il n'y a pas de données "brutes". Elle exprime en toute clarté la conception empiriste suivant laquelle les "données" sont logiquement, et même psychologiquement antérieures aux idées - aux hypothèses, aux schèmes conceptuels. Dans cette perspective tout se passe comme si les données n'étaient pas produites par un certain découpage qui, en lui-même, est déjà interprétation dans la mesure où il suppose nécessairement un schème conceptuel.

La deuxième condition se présente dès lors comme une condition contradictoire avec la première : elle affirme, juste ment, l'antériorité - logique autant que psychologique - d'un schème conceptuel - d'un système de classification. Mais elle n'est contradictoire qu'en apparence car le système de classification est conçu - et doit être conçu - comme un système neutre et le codage, par conséquent, comme une activité libre de présupposés - et d'implications - théoriques. C'est pourquoi Moore peut distinguer, comme étant des activités sans rapport interne, la collecte de données et leur analyse et interprétation et concevoir même l'émergence d'une nouvelle spécialité, celle du "ethnographic reporter" ¹³⁶. Et c'est aussi pourquoi Murdock peut insister sur le caractère "pragmatique" de la classification lorsqu'on lui demande d'explicitier les principes théoriques qui seraient à la base de cette classification ¹³⁷. En ce sens, l'alliance de l'empirisme et de la méthode inductive trouve son premier domaine de réalisation dans la conception du code et de la nature du codage.

La deuxième condition méthodologique de ce genre de comparaison interculturelle est l'utilisation d'un système unique de catégories universelles. En effet, la formulation d'hypothèses de forme :

"Toujours et partout où S est présent, S $\longrightarrow$ U"

exige non seulement la constitution d'un échantillon représentatif de l'univers culturel mais aussi l'utilisation d'un seul système de classification des aspects culturels à comparer dans les diverses cultures qui composent l'échantillon. Cette

¹³⁶ Ibid., p. 23.

¹³⁷ Cf. Murdock, G.P. et al., op. cit., p. xxi.

condition n'est pas non plus de nature strictement logique car rien n'empêcherait le chercheur comparativiste d'utiliser même autant de schèmes classificatoires que de cultures composant l'échantillon. Mais, comme le signale Murdock, "l'adoption d'un système de classification spécifique pour chacune des cultures adapté à leurs institutions et à leur contenus particuliers, nécessiterait chez un usager des Files la maîtrise complète de l'organisation unique de chaque culture avant même d'être en mesure de localiser n'importe quel item d'information spécifique ¹³⁸". Encore une fois, c'est donc pour des raisons pragmatiques que l'on justifie l'utilisation d'un système unique de catégories universelles. Cependant, si cette condition n'est pas de nature strictement logique, elle n'est pas non plus de nature strictement pragmatique.

En effet, l'utilisation de plusieurs systèmes de codage adaptés aux institutions et aux contenus particuliers de chaque culture n'implique pas seulement que le chercheur domine l'organisation unique de chaque culture mais aussi, et avant tout, que cette organisation soit connue en tant, justement, qu'organisation unique. En d'autres termes, elle implique l'attribution de la priorité méthodologique à l'approche "idiographique " ou, tout au moins, à des comparaisons interculturelles représentées par des formules du genre :

"in A , B , C , ... "

Mais dans ce cas, on ne se trouve plus dans le domaine d'une comparaison interculturelle universelle mais dans celui d'une comparaison interculturelle restreinte.

L'utilisation d'un système unique de catégories universelles pose une série de problèmes techniques : nous nous bornerons à en signaler quelques-uns. Premièrement, et comme le remarque Murdock lui-même, tout ce qu'on peut faire c'est suggérer l'immense variété de contenus spécifiques possibles de chacune des catégories du système ¹³⁹. Les problèmes de localisation de l'information qui en découlent - qui renvoient, en fait, à des problèmes d'identification et, par là même, d'ambiguïté dans l'usage des concepts - trouvent un principe de solution dans la technique des références croisées ("*cross-references*"). Mais si cette technique

¹³⁸ Ibid., p. xx.

¹³⁹ Cf. *ibid.*

permet de réduire les problèmes d'ambiguïté, la possibilité de les éliminer totalement ou dans tous les cas apparaît exclue dans l'affirmation même de Murdock.

Deuxièmement, et toujours au niveau exclusivement technique, étant conçues en vue d'un usage universel, les catégories ne sont pas mutuellement exclusives. Par conséquent, un certain recoupement, même minime, est inévitable. La technique utilisée dans ces cas consiste à grouper dans la même section et, lorsqu'il est possible, les unes à côté des autres, les catégories qui se trouvent intimement reliées. Cependant, une décision doit être prise lorsque le matériel recoupe deux ou plusieurs catégories. Cette décision, signale Murdock, portera sur la catégorie qui s'avère "la plus appropriée" pour classer le matériel ¹⁴⁰. L'ambiguïté est ainsi réduite mais non pas encore éliminée.

Troisièmement, une fois que la masse de documents codés atteint une certaine grandeur, toute correction du code que la découverte de faiblesses peut imposer aura un coût d'autant plus élevé que l'organisation du code est plus complexe. Moore donne les raisons suivantes lorsqu'il met en garde contre toute tentation de changer un code aussi complexe que celui utilisé dans les *Human Relations Area Files* :

1. Étant donné que les éléments du système sont en relation très étroite, une modification au niveau d'une catégorie peut avoir des répercussions au niveau des autres catégories ;
2. des changements substantiels peuvent rendre invalides les travaux antérieurs car, à la suite de ces changements, des items spécifiques peuvent devenir introuvables ;
3. les codeurs (analystes) seront confondus, et les erreurs de codage deviendront plus nombreuses ;
4. il se peut fort bien que, considéré d'un autre point de vue, le code original se révèle plus efficace dans la plupart des cas que le code révisé ¹⁴¹.

¹⁴⁰ Cf. *ibid.*

¹⁴¹ Cf. Moore, F.W., *op. cit.*, p. 10.

Face à de telles raisons, l'attitude qui s'imposera sera celle de maintenir le code malgré ses faiblesses. Mais, comme il est permis de penser que la découverte des faiblesses du code peut constituer un processus parallèle à celui de l'accroissement du matériel codé, on peut valablement supposer une situation dans laquelle le besoin de correction du code soit aussi grand que le coût de la correction. Dans ce cas, faudrait-il préserver l'acquis ou se soumettre aux exigences de la rigueur scientifique ?

Il n'est cependant pas besoin de supposer un tel cas pour rencontrer un problème qui n'est pas simplement technique ou économique et qui a de lourdes conséquences sur le développement de la recherche comparative elle-même. Ce problème découle de la nature logique des schèmes classificatoires et de leur fonction dans ce genre de recherches. Les schèmes classificatoires constituent, ou bien des systèmes d'énoncés qui ne contiennent aucun énoncé vrai ou faux - et, dans ce cas, ils peuvent être assimilés à des schèmes définitionnels -, ou bien ils constituent des systèmes qui contiennent au moins un énoncé analytiquement vrai - et, dans ce cas, ils peuvent être assimilés à des schèmes dits "analytiques". Par conséquent, ils sont, avant tout, de simples outils ou instruments et, dans la mesure où leur utilisation dépend de leur utilité, il faut que leur rôle dans la recherche ne soit pas décisif ou déterminant.

Or, le rôle du système de catégories est tel dans ce genre de recherches comparatives qu'il détermine d'une manière décisive leur développement futur. En effet, lorsque tous les aspects culturels auront été "identifiés" et que, sur la base de cette "identification", toutes les unités culturelles de l'échantillon auront été découpées, aucune hypothèse formulée en termes différents de ceux du code employé ne pourra être vérifiée à l'aide de cet échantillon. D'une part donc le système classificatoire n'est pas qu'un simple instrument de la recherche, d'autre part, et de par sa nature même, il tend à fixer ses propres catégories et, par là même, le cadre de toute recherche possible.

Si cette tendance affecte n'importe quel système de catégories employé dans ce genre de comparaisons, quelle est la situation particulière d'un système qui, comme celui utilisé dans les *Human Relations Area Files*, fait appel à des "catégories ethnographiques standards" ou "du sens commun" ? Kluckhohn remarque

que l'anthropologie culturelle a choisi de suivre deux chemins, aucun des deux ne permettant une comparaison véritable ou rigoureuse. Selon la première voie, les ethnologues ont choisi d'organiser les informations suivant les dimensions reconnues par la culture en question. Dans ce cas, le système de catégories employé est celui que l'on trouve dans le langage des acteurs sociaux eux-mêmes. Mais un tel procédé ne peut mener qu'à faire de chaque culture "une monade autocontenue qui ne peut, par sa nature même, être comparée avec d'autres que vaguement, "intuitivement", "artistiquement".

La deuxième voie serait celle choisie par les ethnologues qui organisent les informations suivant les catégories de ce qu'on peut appeler la monographie "standard". Or, remarque Kluckhohn, "en premier lieu, ces catégories étaient des concepts de sens commun correspondant aux notions que le XIXe siècle occidental avait du cadre universel de la vie humaine". Et Kluckhohn ajoute : "En anthropologie culturelle, nous sommes encore trop près de cette période de la linguistique caractérisée par le fait que les langages non européens étaient intégrés par la force dans les catégories de la grammaire latine ¹⁴²." Dans une telle situation donc le danger est grand non seulement de voir les catégories devenir des réalités plus réelles que le réel mais encore de voir des catégories particulières devenir des catégories universelles, voire tomber dans l'ethnocentrisme.

¹⁴² Kluckhohn remarque à cet égard : "il est probable que la raison principale pour laquelle les anthropologues ont écrit si peu de chose au sujet du "comportement politique" réside dans le fait qu'ils se sentaient intuitivement gênés, incapables d'isoler dans plusieurs cultures un ordre de phénomènes rigoureusement comparable à notre catégorie de "gouvernement" (Kluckhohn, C., "Universal Categories of Culture", dans Moore, F., édit., *Reading in Cross-cultural Methodology*, p. 90).

4.2 Les catégories universelles de la culture

[Retour à la table des matières](#)

L'idée d'un ensemble unique de catégories renvoie, d'une manière ou d'une autre, à celle de "catégories universelles de la culture" - ou à une notion remplissant la même fonction que celle-ci. Trois questions au moins soulèvent la problématique des catégories universelles de la culture : premièrement, la question de leur fonction ou de leur place logique dans la comparaison interculturelle universelle ; deuxièmement, la question de leur statut ; troisièmement, la question de leur fondement scientifique.

Dans le *Outline of Cultural Materials*, la notion de "catégories universelles de la culture" apparaît dans un argument qui se réduit, pour l'essentiel, aux affirmations suivantes :

1. Les cultures diffèrent tant par les éléments qu'elles contiennent que par la forme selon laquelle ces éléments se trouvent agencés dans chaque culture ;
2. des systèmes de catégories adaptés aux particularités de chaque culture rendraient la localisation des informations dépendante de la connaissance de chaque culture ;
3. par conséquent, "les auteurs ont (...) été contraints à une élaboration de ce que Wissler a appelé le "*universal culture pattern*" ¹⁴³.

La notion de "catégories universelles de la culture" est donc conçue d'abord et surtout comme une notion subordonnée à celle d'un système unique de classification, et cette notion apparaît, à son tour, comme la conséquence d'un choix fondé sur des raisons simplement pratiques. Si, à la lumière des exigences posées par la construction des *Human Relations Area Files*, cet "ordre des raisons" est, comme

¹⁴³ Cf. Murdock, G.P. et al., op cit., p. xx.

nous le verrons, nécessaire, il apparaît comme un ordre inversé à la lumière des exigences posées par la logique d'une comparaison interculturelle universelle.

Quel est, en effet, le présupposé qui se trouve à la base de la comparaison interculturelle ? Pour qu'il y ait comparaison, il faut que des unités (conceptuelles) soient identifiées permettant que certains attributs puissent être considérés comme variant dans une seule et même dimension. Ou, en d'autres termes, c'est-à-dire sous forme de règle, deux ou plusieurs instances d'un phénomène peuvent être comparées si, et seulement si il y a au moins une variable qui est commune à chacune des instances. Supposons donc que A, B, C, ..., n sont les unités culturelles dans lesquelles un processus quelconque a lieu. Nous dirons que A est comparable à B, C, ..., n si, et seulement si il y a au moins une variable S qui est commune à A, B, C, ..., n.

Ce présupposé - ou la règle qui en découle -, qui peut être considéré comme un présupposé - ou une règle - de toute comparaison interculturelle prend cependant une forme particulière lorsque le domaine de la comparaison inclut toutes les cultures - ou un échantillon représentatif de l'univers culturel. Dans ce cas, on dira que la comparaison est possible si, et seulement si il y a au moins une variable qui est commune à toutes les cultures. Une telle variable est bien entendu, ce qu'on appelle un "universel".

Certes, il n'est pas nécessaire que les universaux soient présents dans toute culture, autrement dit qu'ils soient des universaux empiriques : le présupposé est logiquement satisfait si dans une ou plusieurs unités culturelles la valeur de la variable est zéro - "S absent" ou "- S" -. Il faut cependant que ces universaux soient logiques, et cette condition doit s'exprimer, premièrement, dans la possibilité de réduire, par rapport à chaque universel, l'ensemble des unités culturelles en deux sous-ensembles : celui où l'universel est empiriquement présent et celui où l'universel est empiriquement absent ; deuxièmement, dans la possibilité de réduire, par rapport à chaque culture, l'ensemble des phénomènes empiriques en des sous-ensembles correspondant à des universaux logiques.

Dans le premier cas, la condition est destinée à assurer le caractère non arbitraire des universaux logiques car un universel privé de toute possibilité d'application au matériel empirique doit être considéré comme arbitraire ; dans le deuxième cas, la condition vise à assurer le codage intégral du matériel empirique : si du

matériel empirique est privé de toute possibilité de catégorisation, on doit, en effet, considérer que le système des universaux est incomplet.

C'est ce deuxième cas qui nous intéresse car il met justement en lumière le fait que, dans l'"ordre des raisons" logique, la notion d'un système unique et complet de classification est subordonnée à celle de "catégories universelles de la culture", et non vice versa. Dans une comparaison interculturelle où le domaine de la comparaison inclut toutes les cultures - ou un échantillon représentatif de l'univers culturel -, la règle de comparabilité renvoie donc à la notion de "catégories universelles de la culture" ou à une notion remplissant la même fonction que celle-ci.

Quelle est la fonction d'une telle notion ? Cette fonction consiste simplement à justifier l'usage d'un système unique et complet de classification. De quel ordre est cette justification ? Elle est, de toute évidence, une justification d'ordre théorique. Par conséquent, ce genre de comparaison interculturelle repose inévitablement sur une théorie des catégories universelles de la culture ou, en d'autres termes, la méthode qui caractérise ce genre de comparaison trouve sa justification dans une théorie des catégories universelles de la culture.

Pourquoi alors cette inversion de l'"ordre des raisons" logique qui fait de la notion de "catégories universelles de la culture" une notion subordonnée, et de sa justification une justification essentiellement pragmatique ? Cette inversion est due à l'absence d'une théorie des catégories universelles de la culture ayant un degré suffisant de probabilité de vérité pour être reconnue comme fondement scientifique d'un système de classification. C'est donc, en principe, par une impossibilité d'ordre pratique que cette inversion s'avère compréhensible et nécessaire. Mais il apparaît aussi que cette inversion ne supprime pas le problème posé par la construction d'une telle théorie. Bien au contraire, elle rend plus frappant ce que Kluckhohn appelle "le paradoxe contemporain de cette soi-disant science "comparative" des cultures", à savoir que "les méthodes actuelles recueillent, organisent et comparent selon des procédures qui supposent vrai ce qui est justement en question ¹⁴⁴".

Mais quel est, au juste, le statut des catégories universelles de la culture ? S'agit-il d'un simple schème classificatoire, ou bien d'une théorie au sens strict ? Faut-il les considérer comme de purs instruments de la recherche ou bien comme

¹⁴⁴ Kluckhohn, C., op cit., p. 91.

de véritables hypothèses ? Sont-elles des universaux seulement logiques ou bien les considère-t-on aussi comme ayant une référence empirique ? Leur utilisation est-elle subordonnée au seul critère de l'utilité ou postule-t-on en même temps leur probabilité de vérité ?

La distinction effectuée entre théorie et schème classificatoire tient compte de la nature logique des éléments de chaque construction - propositions empiriques dans un cas, concepts de propositions analytiques dans l'autre cas -, ainsi que de leur fonction dans la recherche - hypothèses dans un cas, instruments d'analyse dans l'autre cas. Cette distinction laisse cependant croire que le schème classificatoire qui est bien, avant tout, un instrument de recherche n'a qu'un rapport instrumental avec la théorie.

Comme nous l'avons signalé lors de la discussion de la systématique des unités culturelles proposée par Murdock, si l'on peut parler dans certains cas d'un schème classificatoire ou d'une typologie "préthéoriques" - lorsque ces systématiques sont surtout fondées sur des caractères externes, directement observables et ne sont donc pas le sous-produit d'une théorie -, ces cas correspondent à un tout premier moment de la science, voire à un moment préscientifique ¹⁴⁵. Si dans ce type de comparaison interculturelle il n'est pas nécessaire que les universaux soient des universaux empiriques, ceci ne veut donc pas dire qu'ils doivent garder un rapport purement instrumental avec la théorie, être justifiés seulement par leur utilité dans la recherche et apparaître comme de simples moyens dépourvus non seulement de conséquences théoriques mais aussi de fondements théoriques. Au contraire, un schème classificatoire doit faire partie d'une théorie, être fondé sur des hypothèses même si, de par sa nature logique, il ne contient, en lui-même, aucune hypothèse.

Dans la discussion de la problématique des catégories universelles de la culture deux positions s'affrontent habituellement dont les présupposés rendent invalides les termes mêmes de la problématique. D'une part, on présuppose que les catégories universelles de la culture doivent avoir un contenu empirique, que les universaux doivent être des universaux empiriques. Du fait incontestable que tou-

¹⁴⁵ Kluckhohn affirme, en ce sens, que "les données obtenues sur le terrain et qui doivent nous servir de matériel pour une science comparative sont toujours "perverties", légèrement ou grandement par la nature préscientifique de nos catégories de base" (Kluckhohn, C., op. cit., p. 90).

te recherche, y compris toute recherche comparative exige un cadre conceptuel on en conclut parfois, en ce qui concerne tout particulièrement les comparaisons universelles, qu'elles supposent des universaux empiriques. Or, comme nous l'avons vu, la comparaison n'exige nullement des universaux empiriques mais seulement des universaux logiques.

Mais, d'autre part, et faisant suite à ce constat, on présuppose alors que des universaux purement logiques suffisent à la comparaison. Or, comme nous venons de le rappeler, dans une systématique scientifique le cadre des concepts n'est pas indépendant d'une théorie, c'est-à-dire d'une construction empirique. En d'autres termes, si d'une part on confond un système de concepts logiques avec une théorie, d'autre part on conçoit le système de concepts comme un système purement formel. Ainsi donc ceux qui soutiennent que les universaux sont empiriques voient leur affirmation contestée sur la base d'arguments logiques ¹⁴⁶, tandis que ceux qui soutiennent que des universaux logiques sont suffisants voient leur affirmation contestée sur la base d'arguments théoriques.

Il est clair que ceux qui soutiennent que des universaux purement logiques suffisent à la comparaison rejoignent une perspective de type empiriste : le cadre conceptuel commun rendrait possible la comparaison mais n'affecterait ni son contenu ni ses résultats, lesquels s'organiseraient à partir des seules ressemblances et différences observées. Il est clair aussi que, dans cette perspective, c'est à une logique de la découverte que se rattache la comparaison et, par conséquent, que c'est son usage heuristique qui est privilégié : le cadre conceptuel commun servirait à la construction de théories et ne serait pas donc en lui-même l'élément d'une théorie ¹⁴⁷.

¹⁴⁶ Ces arguments logiques sont, en fait, de trois types : premièrement, et par rapport à la logique de la procédure, la comparaison exige des universaux logiques et non pas des universaux empiriques ; deuxièmement, et par rapport à la nature logique du système classificatoire, le système contient, en tout cas, des propositions analytiques et non pas des propositions synthétiques ; troisièmement, et par rapport à la nature logique des énoncés, les universaux empiriques ne sont pas universels mais existentiels. C'est l'argument de Zelditch (cf. Zelditch, M. Jr, op. cit., p. 274-275).

¹⁴⁷ Zetterberg appelle, d'une manière générale, ces cadres conceptuels communs "schèmes descriptifs" ou "schèmes de description de routine". La conception empiriste de ces "shoppinglists" - comme les appelle encore Zetterberg -

Bien entendu, il ne suffit pas de postuler le caractère formel d'un système de concepts pour que le système fonctionne réellement à la manière d'un instrument formel. En fait, la plupart des anthropologues concernés par cette problématique ont reconnu, d'une manière ou d'une autre, le caractère non strictement formel des catégories universelles de la culture. Que ce soit sous la forme d'universaux empiriques, que ce soit sous la forme d'universaux logiques découlant d'une théorie, cette reconnaissance s'exprime dans de multiples constructions non formelles qu'on rencontre non seulement en anthropologie mais aussi en sociologie et en psychologie.

Malgré le rapport de subordination dans lequel se trouve, chez Murdock, la notion de "catégories universelles de la culture" en regard de celle de "système unique de catégories", et le caractère essentiellement pragmatique attribué à ce système, toute référence à des fondements théoriques de ces catégories universelles n'y est pas absente. En effet, c'est Murdock lui-même qui signalait déjà en 1940 dans *"The Cross-cultural Survey"* que "en autant que la culture est idéale (*"ideational"*) nous pouvons conclure que les cultures devraient révéler certaines similitudes découlant des lois universelles qui régissent les processus mentaux et symboliques ¹⁴⁸".

Certes, cette hypothèse sert à justifier la notion de "catégories universelles de la culture" mais elle ne permet évidemment pas de justifier théoriquement ces catégories elles-mêmes. Des tentatives de justification théorique d'un système unique de catégories universelles ont été réalisées par des ethnologues, aussi bien que par des sociologues et des psychologues. Pourquoi Murdock n'a-t-il pas utilisé ces tentatives et a choisi d'inverser l'"ordre des raisons" logiques et de justifier son système par des considérations simplement pratiques ? Il est permis de penser que c'est parce que, face à la pluralité et à la diversité des théories de ce genre, le choix d'une justification théorique signifierait ipso facto la construction d'un système adapté - et conforme - à une perspective théorique particulière, bref d'un système qui ne pourrait plus être présenté comme un système "neutre". Aussi, en

ainsi que leur usage dans une "logique" de la découverte se trouvent particulièrement bien illustrés dans Zetterberg, H.L., *On Theory and Vérification in Sociology*, p. 57-62 et 79-86.

¹⁴⁸ Murdock, G.P., "The Cross-Cultural Survey", *American Sociological Review*, V, 3, 1940, p. 366.

justifiant son système par des raisons d'ordre pragmatique, Murdock fait-il d'une pierre deux coups : il garantit l'indépendance du système par rapport aux diverses théories des catégories universelles de la culture, et la neutralité du système par rapport aux conséquences théoriques dérivées de son utilisation. Faute d'un consensus permettant de construire un système théoriquement incontestable, le système est, dès lors, présenté comme neutre et, par là même, comme un système théoriquement incontestable.

Nous avons déjà vu que cette neutralité ne peut être qu'illusoire et que cette indépendance est scientifiquement impossible. Faut-il montrer la pluralité et la diversité des théories portant sur les catégories universelles de la culture ? À partir de la reconnaissance du caractère universel des "faits biologiques élémentaires" ¹⁴⁹, jusqu'à la notion de "prérequis fonctionnels" de toute société ¹⁵⁰, en passant par l'idée des universaux psychologiques ¹⁵¹, ces théories ont en commun l'idée d'un cadre invariant de référence fondé sur des régularités empiriques (biologiques, psychologiques, sociales, ou leur combinaison ¹⁵², et servant de base à la comparaison interculturelle. Elles ne diffèrent pas moins cependant entre elles ne serait-ce que par l'importance différente accordée à ces régularités empiriques.

¹⁴⁹ Pourrait-on douter, se demande Kluckhohn, de l'existence de bases biologiques spécifiques à certaines de nos habitudes sociales ? De toute façon, ajoute-t-il, "on reconnaît en général les implications sociales et culturelles de faits biologiques élémentaires tels que l'existence de deux sexes, la durée ordinaire de la vie humaine et la dépendance des nouveaux-nés (objets d'étude par excellence des psychanalistes)" (Kluckhohn, C., op. cit., p. 96).

¹⁵⁰ "Les prérequis fonctionnels renvoient, d'une manière générale, aux choses qui doivent être exécutées dans toute société si elle veut continuer à exister, autrement dit ils se réfèrent aux conditions généralisées, nécessaires au maintien du système en question" (Aberle, D. et al., "The Functional Prerequisites of a Society", *Ethics*, LX, 2, 1950).

¹⁵¹ "Nous pouvons alors fonder nos considérations (...) sur la théorie de la similitude des fonctions mentales dans toutes les races" (Boas, F., *Mind of Primitive Man*, chap. VI).

¹⁵² "Le principe (...) est, toutefois, que ces variations se regroupent autour de certains points de référence invariants. Ceux-ci doivent se trouver dans la nature des systèmes sociaux, dans la nature biologique et psychologique des individus qui composent ces systèmes, dans les situations externes dans lesquelles ces individus vivent et agissent, dans la nature des actions elles-mêmes, dans la nécessité de leur coordination dans des systèmes sociaux" (cf. Parsons, T., *Essays in Sociological Theory*).

La question n'est donc pas de montrer cette pluralité et cette diversité mais de l'expliquer. Car si, d'une part, l'antagonisme des théories est un phénomène compréhensible à la lumière de la logique de la science et, donc, normal, il l'est moins lorsque cet antagonisme persiste au-delà de limites raisonnables et, surtout, lorsqu'on ne voit pas sous quelles conditions il pourrait être surmonté. Il semble alors nécessaire de considérer le problème à la lumière non pas de la logique de la science en général mais de la logique du modèle particulier de science dans lequel s'inscrit le phénomène.

À cette lumière, il s'avère que, de par leur rôle dans la recherche, le système de catégories détermine, à la limite, - c'est-à-dire lorsque tous les aspects culturels auront été "identifiés" et que, sur la base de cette "identification", toutes les unités culturelles de l'échantillon auront été découpées - un champ défini de réponses possibles qui, dans tous les cas, garantiront rétrospectivement la validité du système. En d'autres termes, la théorie fonde un découpage qui, lui, ne peut que renforcer la théorie.

Ce processus du genre "cercle vicieux " n'est pas propre à toute théorie mais à la logique d'une méthodologie qui exclut dès le début - c'est-à-dire au niveau du découpage lui-même - toute possibilité de formuler une hypothèse en termes différents de ceux de ces dimensions - à moins, bien entendu, de reprendre à neuf tout le travail d'identification de l'ensemble des aspects culturels et de découpage de chacune des cultures de l'échantillon.

Le statut théorique des universaux apparaît donc complexe dans ce type de comparaison interculturelle. Premièrement, ils constituent, de par la nature logique de leurs éléments, un schéma classificatoire et, à ce titre, ils ne sont que des instruments de la recherche. Deuxièmement, ils font cependant partie d'une théorie et, à ce titre, ils ne sont pas que des universaux logiques. Mais, troisièmement, ces universaux ne renvoient pas à des propositions considérées, en fait, comme hypothétiques et n'ont donc pas un caractère hypothétique : ils sont traités pratiquement comme des données. On voit dès lors que dans une telle situation où chaque théorie est contrainte d'évoluer à l'intérieur d'un cadre conceptuel non seulement limité par ses propres présupposés - ce qui est relativement normal - mais fermé, les antagonismes théoriques auront tendance à persister et trouveront difficilement les conditions de leur résolution.

4.3 L'objection contextuelle

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons vu, la règle de comparabilité affirme que deux ou plusieurs instances d'un phénomène peuvent être comparées si, et seulement si il y a au moins une variable qui est commune à chacune des instances. Dans le cas d'une comparaison interculturelle dans laquelle le domaine de la comparaison inclut toutes les cultures - ou un échantillon représentatif de l'univers culturel cette variable doit être commune à toutes les cultures et, dès lors, elle peut être considérée comme un "universel".

Nous avons examiné un certain nombre de problèmes que soulève la notion de "catégories universelles de la culture" et, plus particulièrement, le problème des fondements du système unique de catégories utilisé dans les *Human Relations Area Files*.

Mais la notion de "variable commune" soulève elle-même des problèmes qui sont indépendants de - et même antérieurs à - toute considération des variables en termes d'universaux. Ces problèmes découlent non pas du fait que la règle de comparabilité requiert une analyse en termes d'unités permettant que certains attributs puissent être considérés comme variant dans une seule et même dimension, mais plutôt du fait qu'elle implique l'abstraction d'attributs d'ensembles. Car la question se pose alors de savoir si cette abstraction est possible, autrement dit si ces attributs ne perdent pas, au cours du processus d'abstraction, leur caractère d'attributs d'un ensemble et, d'une manière générale, sous quelles conditions ce processus peut permettre d'abstraire des attributs qui sont réellement ceux d'un ensemble.

En fait, cette question ne présente pas le même intérêt dans toute forme de comparaison. Elle devient cependant une question cruciale lorsque la notion d'ensemble renvoie non pas à celle, simple, d'une collection d'éléments susceptibles de posséder certaines propriétés et d'avoir entre eux, ou avec des éléments d'autres ensembles, certaines relations - aussi complexes soient-elles -, mais plutôt à la notion complexe d'un tout où les éléments se définissent justement par ces rela-

tions et, donc, par la place qu'ils occupent dans un réseau de relations - aussi simple soit-il.

Soit, par exemple, A et B deux cultures différentes, et S, T, U, V, W, des attributs de ces cultures. Pour que A et B soient comparables il faut, selon la règle de comparabilité, qu'au moins une des variables représentées par ces attributs soit commune à A et B. Une telle situation peut être représentée de la manière suivante :

(in A) S, T, U

(in B) S, V, W

On dira, dans ce cas, que A et B sont comparables - par rapport à S -, et la comparaison consistera soit à établir les différences de valeur de la variable S (les variations de S en A et B), soit à établir la présence ou l'absence d'autres variables communes à A et B. Mais si A et B constituent des ensembles au deuxième sens du terme indiqué plus haut et, par conséquent, S se définit en A par rapport à T et U, et S se définit en B par rapport à V et W, qu'est-ce qui nous permet d'affirmer que S désigne le même attribut, autrement dit qu'il y a au moins une variable qui est commune à A et B ?

L'objection qui découle de cette question et qui a été adressée à la méthode de la comparaison interculturelle est appelée par Kbbben "objection fonctionnaliste " - "dans le sens où les écrits ethnographiques de Malinowski sont fonctionnalistes ¹⁵³". Mais, comme nous l'avons indiqué dans la section 2.3, dans la mesure où cette objection suppose une conception des ensembles sociaux qui, dans sa forme la plus générale ne se retrouve pas seulement chez les fonctionnalistes - ni, comme nous le verrons plus tard, ne s'y retrouve même pas sous sa forme la plus pure -, nous la qualifierons d'objection "contextuelle". Cette conception fait des ensembles sociaux de véritables contextes au sens linguistique du terme, c'est-à-dire des ensembles dont dépend la signification d'un élément.

L'objection contextuelle n'a pas une formulation unique et il serait, peut-être, plus exact de parler d'objections contextuelles. Les réponses présentent à leur tour une diversité qui est, bien entendu, en correspondance avec cette diversité de for-

¹⁵³ KUbben, A.J.F., "Why Exceptions ? The Logic of Cross-cultural Analysis", *Current Anthropology*., 8, 182, 19672 p. 179.

mulations. Nous examinerons d'abord ces objections et ces réponses qui supposent une comparaison interculturelle dont le domaine de la comparaison inclut toutes les cultures - ou un échantillon représentatif de l'univers culturel -, bref une comparaison inter-culturelle universelle. Nous distinguerons, en ce sens, l'objection "totaliste" et l'objection contextuelle "non totaliste". Nous examinerons ensuite la façon dont cette problématique a été envisagée dans le cadre des comparaisons interculturelles restreintes.

Une première forme de cette objection peut être appelée objection "totaliste". Elle souligne, en effet, le caractère unique de chaque tout social, ou le fait que chaque culture ou chaque société constitue une totalité unique et, par conséquent, incomparable.

Il est indéniable que tout phénomène singulier - que ce soit un processus social, une société ou une culture et, plus généralement, un individu quelconque - est, par définition, unique, car deux phénomènes singuliers qui seraient identiques cesseraient, par là même, d'être des phénomènes identifiables et, donc, singuliers. Mais la règle de comparabilité ne postule pas simplement que deux cultures ou deux sociétés sont comparables, c'est-à-dire qu'elles sont comparables en tant que tous. Elle affirme que deux cultures ou deux sociétés sont comparables par rapport à une ou plusieurs variables - et non pas par rapport à la totalité des variables. Comme le rappelle Whiting, la même situation se présente dans n'importe quelle comparaison, y compris dans la comparaison de phénomènes physiques : "Bien entendu, il est vrai que n'importe quel cas individuel, qu'il s'agisse d'une personne ou d'une société, est unique en tant que tout et ne peut être comparé à un autre cas individuel. Toutefois, la recherche scientifique est fondée sur le postulat selon lequel les attributs du tout peuvent être abstraits et comparés. Ainsi, on dit que deux flocons de neige ne sont jamais identiques mais il est aussi vrai que tous les flocons de neige sont de forme hexagonale, blancs et fondent à une température supérieure à 32 ° Fahrenheit. Certains chercheurs peuvent s'intéresser à la beauté et à la complexité du motif cristallin de chaque flocon en particulier ; d'autres à la découverte de vérités générales concernant tous les flocons de neige. Les deux approches sont parfaitement légitimes quoiqu'on puisse difficilement le croire étant donné la polémique entre les tenants de chaque approche ¹⁵⁴".

¹⁵⁴ Whiting, J.W.M., op cit., p. 287.

Ainsi formulée, l'objection totaliste résiste donc difficilement à un examen critique. Mais, en fait, la réponse de Whiting s'adresse à une objection inexistante ou dépourvue d'intérêt. Car l'objection totaliste, si elle souligne le caractère unique de chaque tout social c'est dans la mesure où les tous ou les totalités sociaux sont considérés comme ayant une nature particulière et, par conséquent, comme exigeant une analyse particulière. Cette particularité des ensembles sociaux consisterait en ce que, constituant chacun un système unique de relations où les éléments du système se définissent par rapport à ce système de relations, les éléments d'ensembles différents seront nécessairement différents et, par conséquent, impossibles à comparer. En d'autres termes, chaque culture constituerait un tout unique dans la mesure où et parce que ses éléments - par exemple, les coutumes - ont une signification particulière - même s'ils sont formellement identiques aux éléments d'autres cultures. La tâche de l'ethnologue ou du sociologue consisterait dès lors à saisir ce caractère unique du tout de chaque culture en essayant de dégager la signification particulière de chacun de ses éléments par l'analyse du système de relations où ils se trouvent insérés. Nous retrouvons, bien entendu, dans cet argument l'idée centrale d'une perspective "idiographique".

À cette objection, les comparativistes qui se placent dans le cadre d'une comparaison interculturelle universelle opposent trois arguments qui caractérisent, dans leur complémentarité, l'approche "nomothétique". Premièrement, ils affirment que les sciences humaines et sociales doivent être comparatives et par conséquent, que les attributs ou les éléments ou les caractéristiques des ensembles humains ou sociaux doivent pouvoir être isolés - afin de pouvoir les comparer. Deuxièmement, ils affirment que la comparaison exige une équivalence de significations et non pas une équivalence simplement formelle. Troisièmement, ils postulent que cette équivalence de significations repose sur l'existence de catégories universelles de la culture et, donc, en dernier lieu, sur l'existence d'universaux humains et sociaux. Bref, comme réponse à cette forme d'objection contextuelle on dira que dans la mesure où les attributs, éléments ou caractéristiques de chaque culture peuvent être définis en termes de dimensions panhumaines universelles, alors ils peuvent être comparés à travers les cultures.

C'est, par exemple, la position de Whiting lui-même. Plusieurs anthropologues, souligne-t-il, remarquent le fait que des actions formellement identiques peuvent avoir des significations différentes dans des sociétés différentes. Ainsi,

par exemple, éructer peut être un compliment ou une insulte ; se frotter le nez avec le pouce peut être une insulte ou manquer de toute signification. Or, affirme Whiting, "ce problème n'est pas aussi complexe qu'il peut sembler l'être". "Une insulte est une insulte, qu'il s'agisse de se frotter le nez avec le pouce, de se mordre l'ongle du pouce ou de crier karaganda vikafa ("petit bébé" en kwoma). Ainsi que le signale Kluckhohn, "... les universaux biologiques, psychologiques et socio-situationnels nous offrent la possibilité de comparer des cultures en utilisant des concepts qui ne sont pas ethnocentriques..." ¹⁵⁵

Mais deux problèmes se posent qui n'impliquent aucune hypothèse ontologique et donnent lieu à ce qu'on peut appeler alors une objection contextuelle "non totaliste" : d'abord, le problème soulevé par l'établissement des catégories universelles de la culture ; ensuite, le problème soulevé par l'établissement des équivalences de signification. Dans cette thématique ces deux problèmes se trouvent étroitement liés mais ne se confondent pas. Nous avons déjà examiné celui posé par la notion de "catégories universelles de la culture". Examinons maintenant celui qui porte sur l'équivalence de significations.

Comme on sait, la sémantique distingue clairement entre le "signifié", c'est-à-dire le contenu sémantique d'un signe et le "signifiant", c'est-à-dire la manière matérielle dont le signifié se manifeste. Si nous reprenons cette distinction essentielle et l'appliquons à ce problème nous pouvons dire que la comparaison interculturelle a parfois comparé des éléments identiques - comme si l'équivalence des signifiés entraînait automatiquement une équivalence des signifiants - et s'est parfois interdit de comparer des éléments différents - comme si la différence des signifiants entraînait automatiquement la différence des signifiés. Bref, elle s'est parfois satisfaite d'une équivalence - ou d'une différence - formelle. C'est ce constat qui se trouve justement à la base de l'objection contextuelle "non totaliste".

Cette objection pourrait être formulée de la manière suivante : la comparaison interculturelle exige une équivalence des signifiés et non pas une équivalence formelle - des signifiants. Mais du moment où c'est la culture qui détermine la manifestation particulière des signifiés, de cette objection s'ensuit le corollaire suivant : la condition de l'équivalence des signifiés passe par une analyse interne des cultures en question, c'est-à-dire par une analyse du contexte des signifiants.

¹⁵⁵ Ibid., p. 288.

Ce qui revient à affirmer, sans présupposer nécessairement une hypothèse ontologique quelconque, que la condition d'une comparaison interculturelle est une analyse intraculturelle.

Comment les comparativistes peuvent-ils faire face à cette objection ? Dans la pratique, ceux qui se placent dans la perspective d'une comparaison interculturelle universelle doivent postuler la validité sémantique du codage utilisé dans l'identification des éléments qu'ils comparent. Par là même, la validité des résultats de la comparaison reste entièrement suspendue à la validité d'un codage qu'ils ne peuvent pas directement contrôler et qui, par surcroît, et comme nous l'avons vu notamment dans la section 4.1, soulève en lui-même des problèmes redoutables.

Une autre façon de faire face à cette objection est de contrôler directement le codage, de s'assurer de l'équivalence sémantique des éléments comparés, et d'asseoir ainsi la validité des résultats de la comparaison sur une identification valable des éléments comparés. Dans la pratique, cela implique cependant l'abandon du projet d'une comparaison interculturelle universelle au profit d'une comparaison tactiquement restreinte à certains cas - à certaines cultures, sociétés ou systèmes. Du même coup, et comme nous le verrons dans le prochain chapitre, la notion de "catégories universelles de la culture" est abandonnée.

4.4 Le problème de l'équivalence des significations: L'équivalence des stimuli

[Retour à la table des matières](#)

Lorsqu'on s'aperçoit que la comparaison doit porter sur les signifiés - et tenir compte du fait que leur équivalence n'implique nullement une équivalence des signifiants -, l'analyse interne préalable de toutes les cultures qui composent l'univers culturel semble être une condition de l'équivalence des significations.

Pourrait-on garantir cette équivalence sans pour autant faire de l'analyse interne des systèmes en question (cultures, sociétés, etc.) une condition préalable de la comparaison ? Voilà un problème central des comparaisons interculturelles restreintes. Celles-ci constituent une négation des comparaisons inter-culturelles universelles mais cette négation n'est conçue que comme provisoire et même comme

une étape méthodologiquement nécessaire dans le processus de construction de formules strictement "nomothétiques".

Nous verrons dans la section 5.5 comment cette conception des hypothèses de généralité restreinte peut être soutenue. Il nous intéresse maintenant de montrer les déplacements que provoque cette conception dans notre problématique et, plus particulièrement, les conséquences de ces déplacements sur la question des unités conceptuelles.

Soit donc une hypothèse de la forme :

$$\text{"in } A, B, C \left[S_{(A,B,C)} \rightarrow U_{(A,B,C)} \right]$$

où A, B, C sont des noms (propres) de systèmes ou de cultures, et S, U sont des aspects, des caractéristiques ou des attributs culturels.

Le premier déplacement consiste, bien entendu, à considérer cette formule comme "quasi nomothétique ", et ceci dans la mesure où la première partie de la formule constitue une particularisation de la relation "S U " destinée à être supprimée par la recherche postérieure. Or, du moment où cette particularisation est (provisoirement) maintenue, le problème du découpage des cultures ou des systèmes rattaché à l'énoncé de cette première partie se pose dans des termes spécifiques.

En effet, il n'est plus question dès lors de construire préalablement un inventaire de toutes les cultures connues - primitives, historiques et contemporaines - ou, tout au moins, d'un échantillon représentatif de ces cultures. À la question de savoir pourquoi précisément A, B et C, le chercheur comparatiste a deux réponses possibles : ou bien c'est parce que A, B et C sont des cultures différentes, ou bien c'est parce que A, B et C sont des cultures semblables. Dans le premier cas, le choix est déterminé par l'objectif de déceler des ressemblances qui, dès lors, sont indépendantes de l'action des variables systémiques. Dans le deuxième cas, le choix est déterminé par l'objectif de déceler des différences qui, dès lors, sont dépendantes de l'action des variables systémiques ¹⁵⁶. Il est clair que, dans un cas

¹⁵⁶ Cf. Sections 1.3.1 et 1.3.3. Rappelons que, dans le premier cas, la comparaison s'inscrit dans le modèle d'inférenceID, tandis que dans le deuxième cas

comme dans l'autre, aucun des problèmes soulevés par la construction d'un échantillon de cultures - et, notamment, le problème des critères satisfaisants pour l'identification et l'inventaire des unités culturelles - ne se pose : le problème du découpage des cultures se transforme plutôt en un problème de stratégie de la recherche.

Mais, du même coup, et dans la mesure où S et U constituent des variables (provisoirement) liées - à des noms propres de systèmes : $S_{(A,B,C)}$, $U_{(A,B,C)}$ - et pas encore libres de toute référence spatiale (ou spatio-temporelle), le problème de découpage des aspects, des caractéristiques ou des attributs culturels se transforme lui aussi.

En effet, puisque la comparaison porte sur un nombre réduit de cultures, il devient en principe possible de satisfaire la condition d'une analyse interne préalable de chacune des cultures. Or, conséquente avec sa négation de toute analyse qui puisse aboutir à privilégier d'une manière ou d'une autre l'approche "idiographique", cette forme de comparaison interculturelle posera le problème de l'équivalence soit en termes d'équivalence des stimuli, soit en termes d'équivalence des inférences réalisées à partir des observations. En d'autres termes, l'équivalence des significations sera reconnue comme un problème central des études interculturelles sans que sa solution implique une analyse interne préalable des systèmes en question. Ainsi les problèmes de codage de l'information que rencontrait la comparaison interculturelle universelle se transforment, dans une comparaison interculturelle restreinte, en problèmes concernant plutôt l'instrument d'obtention des informations. Mais, par là même, la problématique des catégories universelles de la culture qui se trouve à la base de la notion d'un code universel ne se transforme pas : elle est simplement abandonnée.

Par suite de cette transformation et de cet abandon la distinction entre la collecte de données et leur analyse et interprétation cesse évidemment d'être pertinente. Il devient en effet impossible de concevoir, comme pouvait le faire Moore, l'émergence d'une nouvelle spécialité - celle du "*ethnographic reporter*" -, complémentaire mais différente de celle caractérisée par l'activité d'interprétation des données ethnographiques. Certes, rien n'empêche le chercheur comparatiste d'utiliser, dans le cas d'une comparaison interculturelle restreinte, des informa-

elle s'inscrit dans le modèle d'inférence-R - les deux modèles appartenant à une logique de la découverte.

tions déjà codées, par exemple, les informations codées dans les *Human Relations Area Files*. Cette possibilité rencontre cependant toutes les difficultés d'ordre sémantique d'une comparaison interculturelle universelle sans pour autant profiter des avantages qui découlent d'une restriction du domaine de la comparaison et, plus particulièrement, des techniques susceptibles sinon de garantir du moins de maximiser l'équivalence des significations. Dans des études qui ne font pas usage des informations déjà recueillies et codées, et dont la tâche première consiste alors dans la recherche d'informations ¹⁵⁷, la solution du problème de l'équivalence des significations se présente sous deux formes principales : l'équivalence des stimuli et l'équivalence des inférences réalisées à partir des observations. Nous examinerons d'abord les questions que soulève la recherche de l'équivalence des stimuli.

Du moment où la collecte d'informations est considérée comme la tâche première de l'analyse interculturelle il est normal que le problème de l'équivalence des significations soit considéré d'abord et surtout comme un problème technique portant sur les instruments destinés à cette collecte. Certes, ces instruments présentent une variation considérable surtout lorsqu'on les examine du point de vue de leur capacité de contrôle des variables. Ils ont cependant en commun, quelle que soit la façon dont on aborde leur diversité, la caractéristique de soulever, lorsqu'ils s'appliquent dans des contextes culturels différents, des questions sémantiques concernant leur équivalence.

¹⁵⁷ Duijker et Rokkan suggèrent la classification suivante des "méthodes" utilisées dans la comparaison interculturelle :

1. études documentaires : analyse comparative de caractéristiques ou de relations réalisée à partir de dossiers déjà constitués ;
2. études statistiques : analyse comparative rendue possible par la standardisation des procédures de collecte et de classification des données ;
3. études sur le terrain et en laboratoire : analyse de données recueillies et classées dans le but de comparaisons spécifiques. (Cf. Duijker, H.C.J. et Rokkan, S., "Organizational Aspects of Cross-national Research", *Journal of Social Issues*, 10, 1954, p. 9.)

Si nous tenons compte de ce qui nous semble être le véritable critère de cette classification - à savoir que les données utilisées soient indépendantes de, et antérieures à la recherche comparative en question, ou qu'elles dépendent de la recherche et constituent leur premier sous-produit alors nous obtenons deux types de "méthodes" correspondant aux deux variantes de la comparaison inter-culturelle universelle et restreinte.

En effet, même dans la situation techniquement rigoureuse du contrôle expérimental des variables, ces questions ne peuvent pas être éludées : on sait bien que des facteurs situationnels divergents peuvent affecter les situations expérimentales de sorte que des *situations de stimulus identiques* ne réussissent pas à établir des *situations conceptuellement identiques* ¹⁵⁸.

D'un autre point de vue, que ce soit dans des techniques caractérisées par la nature verbale des stimuli (interviews, questionnaires, tests d'intelligence, tests projectifs verbaux, etc.), ou par la nature non verbale des stimuli (tests projectifs du type T. A.T., par exemple), que ce soit dans des techniques caractérisées par la plus grande simplicité des stimuli ou par la complexité de ceux-ci les questions sémantiques concernant l'équivalence des instruments employés ne peuvent pas être éludées. Nous nous référerons spécialement aux techniques qui, d'une part, sont généralement utilisées dans des *situations non strictement expérimentales*, d'autre part, se caractérisent par *l'usage de stimuli verbaux relativement simples*. Ce sont, en effet, ces techniques qui connaissent l'emploi le plus étendu dans les comparaisons interculturelles restreintes.

La signification peut être la source d'erreurs à deux niveaux de la recherche comparative : au niveau de la collecte des données et au niveau du compte rendu des résultats de la collecte. Nous pouvons encore distinguer, au niveau de la collecte des données, des problèmes de signification soulevés par l'analyse des réponses, et des problèmes de signification soulevés par l'analyse des stimuli. Cependant, la question de l'équivalence des stimuli ne peut être formulée qu'à la suite de problèmes d'équivalence qui se posent dans l'analyse des réponses, de sorte qu'en ce qui concerne le niveau de la collecte des données nous rencontrons, en fait, un seul problème général d'équivalence des significations résultant, certes, de facteurs différents. Ces facteurs peuvent être décelés à partir de l'analyse des types de réponses.

¹⁵⁸ La littérature sur ce sujet étant trop vaste, nous nous bornerons à signaler l'étude de Campbell (Campbell, D.T., "Factors Relevant to the Validity of Experiments in Social Settings ", dans Franklin, B.J. et Osborne, H.W., *Research Methods : Issues and Insights*) où l'on trouvera un résumé particulièrement clair des problèmes de validité que rencontre l'expérimentation dans des contextes sociaux.

Dans des situations non strictement expérimentales caractérisées par l'usage de stimuli verbaux relativement simples, ces stimuli se présentent généralement sous la forme de questions, et la technique utilisée dans la collecte d'informations est appelée technique du questionnaire. Nous adopterons, en vue de l'examen des problèmes de signification soulevés par l'analyse des réponses, la classification de questions suivantes ¹⁵⁹ :

1. *Questions relatives* : il s'agit de questions dont la réponse est essentiellement déterminée par la perception des normes culturelles.
2. *Questions subjectives* : il s'agit de questions dont la réponse n'est pas essentiellement déterminée par la perception des normes culturelles.
3. *Questions objectives* : il s'agit de questions dont la réponse est essentiellement déterminée par la perception de faits.
4. *Questions attitudinales* : il s'agit de questions dont la réponse est essentiellement déterminée par la perception de valeurs qui peuvent ne pas coïncider avec les normes culturelles.

À quelles conditions pourrions-nous comparer ces réponses, c'est-à-dire affirmer leur équivalence de significations ? Il nous faut examiner un à un les types de questions.

1. Questions relatives :

Soit une question relative du genre : "Vos parents sont-ils riches, pauvres, ou économiquement moyens ? Dans ce cas, la réponse est essentiellement déterminée par la manière dont chaque culture définit "richesse" et "pauvreté", c'est-à-dire par leurs critères ou normes. Le stimulus - la question - peut être formellement identique dans tous les exemplaires du questionnaire mais il est clair que sa signifi-

¹⁵⁹ Bien entendu, les catégorisations de ces questions sont multiples. Si nous adoptons cette classification particulière - proposée par Hudson, B., Barakat, M. et Laforge, R., " Problems and Methods of Cross-cultural Research", *The Journal of Social Issues*, 15, 1959 -, c'est parce qu'elle nous permet de mieux cerner les conditions de la comparaison des réponses.

tion n'y sera pas équivalente car elle dépend essentiellement du contexte culturel des termes clés, autrement dit du système particulier (culturel) de relations entre les variables intersystémiques ("richesse", "pauvreté") et des variables qui ne peuvent être que systémiques.

2. Questions subjectives

Soit une question subjective du genre : "Etes-vous heureux ?" Dans ce cas, c'est-à-dire lorsque des normes ou des critères culturels ne sont pas applicables - ou, en tout cas, ne déterminent pas essentiellement la réponse - le problème qui se pose est plutôt celui de savoir si la connotation des termes clés - les propriétés que les termes désignent - est équivalente dans tous les exemplaires du questionnaire.

3. Questions objectives

Dans des questions objectives du genre : "Combien de fois par mois allez-vous au cinéma ?", les réponses peuvent être comparées interculturellement sans que des problèmes d'équivalence affectent la comparaison. On peut cependant considérer ces questions comme étant plutôt exceptionnelles dans la recherche interculturelle. Dans la plupart des cas, elles prennent nécessairement la forme de questions du genre : "Combien de fois par mois allez-vous à un spectacle ?", et le problème qui se pose alors est celui de savoir si la dénotation des termes clés - les objets auxquels se réfèrent les termes - est équivalente.

4. Questions attitudinales

On peut s'attendre à ce que les réponses à ce type de questions soient fonction, d'une part, de normes culturelles, d'autre part, de variables de personnalité. Elles se situent donc en quelque sorte au croisement des questions relatives et subjectives et, par conséquent, elles soulèvent des problèmes de signification reliés, en même temps, au contexte culturel et à la connotation des termes clés.

Lorsque nous nous plaçons au niveau de la collecte des données, trois facteurs au moins semblent donc être à l'origine des problèmes d'équivalence de significations : le contexte culturel, la connotation, et la dénotation des termes clés em-

ployés dans les questionnaires. Certes, on peut se demander si la connotation et la dénotation des termes ne sont pas, elles aussi, dépendantes en dernière instance du contexte culturel. La réponse est difficilement négative surtout si on accepte, à partir des hypothèses de Sapir et Whorf, que le langage, dans sa structure autant que dans son vocabulaire, détermine la pensée, que les différences culturelles se manifestent, d'abord, comme des différences de langage, et que tout individu d'une culture trouve, dès sa naissance, un langage tout prêt pour penser le monde. La distinction de ces facteurs peut cependant être admise ne serait-ce que parce qu'elle nous permet de mieux saisir la logique des solutions proposées au problème de l'équivalence des significations.

Ces facteurs peuvent être classifiés comme des facteurs non linguistiques et linguistiques : tandis que le contexte culturel constituerait un ou, plutôt, le facteur non linguistique, la connotation et la dénotation constitueraient plutôt des facteurs linguistiques ¹⁶⁰. Cette distinction est indispensable pour comprendre que, dans la perspective d'une comparaison interculturelle restreinte qui veut résoudre le problème de l'équivalence des significations en termes d'équivalence des stimuli, il est essentiel de traiter l'ensemble des facteurs au niveau exclusivement linguistique.

En effet, la considération du contexte culturel provoquerait une situation paradoxale : *la connaissance de la culture en question garantirait alors la validité d'un instrument qui est cependant conçu et utilisé en vue d'obtenir des renseignements sur la culture en question*. Abel et Hsu, par exemple, suggèrent que l'espace

¹⁶⁰ Plusieurs comparativistes admettraient cette distinction. Ainsi, par exemple, Marsh reconnaît l'existence d'au moins quatre facteurs qui affectent la signification dans les "traductions" ; la signification lexicale des mots, le contexte syntaxique des mots, la disponibilité des termes traduits et le contexte culturel des termes. Mais les trois premiers facteurs sont considérés comme strictement linguistiques, et le quatrième comme le facteur non linguistique : "Jusqu'à présent nous avons parlé de cette tâche comme s'il s'agissait d'une traduction linguistique. Or, il existe un quatrième facteur qui affecte l'équivalence de signification, à savoir, le contexte culturel des mots. Le traducteur en sciences sociales - au niveau de la recherche - procède donc d'une certaine manière, à la traduction d'une culture et non pas seulement à celle d'une langue..." (Marsh, R., op. cit., p. 273). La distinction des facteurs est, par ailleurs, reprise par Marsh de Ervin, S. et Bower, R.T., "Translation Problems in International Surveys", *Public Opinion Quarterly*, 16, 1952, p. 32.

blanc dans le Rorschach peut représenter le blanc aux yeux des Chinois alors que plusieurs autres cultures le perçoivent comme un espace ¹⁶¹. Mais si le Rorschach est utilisé comme un instrument pour recueillir des informations concernant, par exemple, les différences interculturelles dans la représentation de l'espace, et si la validité de l'instrument suppose la connaissance de ces différences interculturelles, il y a alors de toute évidence un élément de circularité dans le raisonnement.

Il est à remarquer que dans une comparaison intraculturelle, l'équivalence formelle des stimuli - l'équivalence des signifiants - est généralement considérée comme une preuve suffisante de l'équivalence de leurs significations - c'est-à-dire de leurs signifiés. On voit alors que c'est parce que le contexte culturel est considéré comme unique, que cette équivalence peut être acceptée. Il faut, en effet, postuler que les expériences des membres de l'échantillon ont lieu à l'intérieur d'un cadre culturel suffisamment homogène pour leur fournir *un noyau commun de significations*. On peut se demander cependant si la recherche comparative intraculturelle ne se retrouve pas dès lors dans une situation paradoxale semblable car, logiquement, l'unicité du contexte ne peut être postulée qu'à partir du constat de l'unicité des significations. Le paradoxe de cette situation qui, par ailleurs, montre l'interdépendance des problèmes de découpage des cultures et de découpage des unités conceptuelles, ne peut être contourné que par l'établissement de critères formels et a priori de découpage des unités culturelles.

Un exemple particulièrement illustratif d'utilisation de critères de ce genre se trouve chez Murdock. Comme nous l'avons vu, il propose de définir une culture comme l'ensemble des variantes culturelles locales montrées par des communautés qui, premièrement, sont localisées dans une aire géographique particulière ; deuxièmement, parlent des langues mutuellement intelligibles ; troisièmement, présentent des formes similaires d'ajustement économique. La première partie de cette définition est tautologique : une culture, affirme-t-on, est un ensemble de variantes culturelles. Qu'est-ce qui rend cette définition non tautologique sinon l'introduction des critères géographique, linguistique et économique ? Or, ces critères dès lors décisifs dans la détermination des unités culturelles sont de nature formelle ou a priori : on présuppose que la proximité géographique, l'utilisation

¹⁶¹ Abel, T.M. et Hsu, F.L.K., "Some Aspects of Personality of Chinese as Revealed by the Rorschach Test", *Rorschach Research Exchanges*, 13, 1949, p. 285-301.

d'une même langue et la soumission aux mêmes formes économiques sont le signe (les "indicateurs") - voire la cause - de l'unicité des signifiés. Encore plus, dans la mesure où le critère linguistique est considéré comme un critère essentiel, l'unicité du système des signifiants est la preuve formelle de l'unicité du système des signifiés.

Nous pouvons considérer le traitement purement linguistique de l'ensemble des facteurs (linguistiques et non linguistiques) qui se trouvent à l'origine des problèmes d'équivalence de significations comme la projection, au niveau de la problématique des unités conceptuelles, du traitement formel du problème des unités culturelles. Ce traitement devra donc consister dans l'élaboration d'une technique satisfaisante pour résoudre le problème de traduction des stimuli car le problème de traduction n'est que celui du "remplacement d'un matériel textuel dans une langue (...) par un matériel textuel équivalent dans une autre langue ¹⁶²".

Diverses techniques ont été proposées pour maximiser cette équivalence. Certaines conditions ont été aussi énoncées afin de maximiser l'efficacité de ces techniques. Ainsi, par exemple, on a suggéré d'utiliser des stimuli non verbaux au lieu des stimuli verbaux, des stimuli relativement simples au lieu des stimuli complexes, d'un échantillon réduit de stimuli au lieu d'un échantillon vaste de stimuli. On peut cependant montrer que ces conditions ne maximisent nullement l'efficacité des techniques et même rendent le problème d'équivalence des significations plus difficile à résoudre ¹⁶³.

¹⁶² Catford, J.C., *A Linguistic Theory of Translation. An Essay in Applied Linguistics*, p. 20.

¹⁶³ Anderson montre que : 1) l'usage de stimuli non verbaux change la nature du problème de traduction mais ne l'évite pas ; 2) pour le sociologue dont les connaissances linguistiques sont limitées, trouver un équivalent à un stimulus simple peut paraître intuitivement réalisable alors que pareil travail avec un stimulus complexe peut paraître impossible. Cependant, le problème de la complexité des stimuli se trouve associé à celui de la taille de l'échantillon des stimuli. Or, même si tous les stimuli étaient traduits de façon satisfaisante, la taille de l'échantillon des stimuli pourrait être considérée comme étant trop petite pour absorber les erreurs latentes dues au hasard. Anderson ajoute que, par ailleurs, ces critiques impliquent une acceptation de la prémisse selon laquelle le petit échantillon original a été choisi au hasard parmi une population théoriquement pertinente de stimuli. Mais, conclut-il, cette prémisse peut être elle aussi mise en question (cf. Anderson, R.B.W., "On the

Parmi les différentes techniques proposées, celle appelée "*back translation*" apparaît, sans doute, comme la technique la plus susceptible de maximiser, dans une recherche axée sur le problème d'équivalence des stimuli, l'équivalence des significations. Cette technique a été considérablement raffinée à partir des tentatives naïves de "*back translation*" caractérisées par la simple utilisation d'un sujet parlant la langue native dans la traduction des stimuli verbaux. Ce raffinement a surtout consisté, d'une part, dans l'accroissement du nombre de traducteurs - afin d'obtenir, par la comparaison des traductions, la version où les différences de significations sont minimisées, d'autre part, dans l'utilisation réglée de sujets bilingues ¹⁶⁴.

Dans tous les cas cependant, la technique de "*back translation*" implique essentiellement l'introduction *non contrôlée, au niveau purement linguistique, des variables systémiques*. En d'autres termes, elle vise essentiellement, dans tous les cas, à assurer d'une manière indirecte et non contrôlable la présence du contexte culturel dans la traduction des stimuli. Il n'est pas dès lors étonnant que l'examen des diverses techniques destinées à résoudre, au niveau de la collecte des données, le problème de l'équivalence des significations donne des résultats décevants. Anderson, par exemple, affirme à la fin d'un tel examen qu'"une question fondamen-

Comparability of Meaningful Stimuli in Cross-cultural Research", *Sociometry*, 30, 1967, p. 127-130).

- ¹⁶⁴ Un exemple de raffinement de la technique de "*back-translation*" par accroissement du nombre des traducteurs se trouve dans Barioux, M., "Techniques Used in France", *Public Opinion Quarterly*, 1948, p. 716. Un exemple d'utilisation réglée de sujets bilingues se trouve dans Osgood, Ch. E., Archer, W.K. et Miron, M.S., *The Cross-cultural Generality of Meaning Systems*. Cette technique est proposée dans Schachter, S., "Interpretative and Methodological Problems of Replicated Research", *Journal of Social Issues*, 10, 1954, p. 52-60. Des exemples de tentatives naïves de "*back translation*" se trouvent, pour Anderson, dans Sundberg, N.D. "The Use of MMPI for Cross-cultural Personality Study : A Preliminary Report on the German Translation", *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 52, 1956, p. 281-283. Lövaas, I.O., "Social Desirability Ratings of Personality Variables by Norwegian and American College Students", *Journal of Abnormal and Social Psychology* ; 57, 1958, p. 124-125 ; et dans Gough, H.G. et Sandhu, H.S., "Validation of the CPI Socialization Scale in India", *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 68, 1964, p. 544-547 ; (cf. Anderson, R.B.W., "On the Comparability of Meaningful Stimuli in Cross-cultural Research", *Sociometry*, 30, 1967, p. 133).

tale dans la recherche interculturelle" à savoir "Comment sommes-nous certains que nous posons la même question dans les deux situations ?" n'a pas encore de réponse. "Plusieurs des études mentionnées, signale-t-il, sont aussi pénétrantes qu'elles sont incomplètes, aussi fructueuses qu'elles sont inadéquates. Ce dont on a besoin maintenant c'est des recherches rigoureusement contrôlées qui prendront en considération les différents types de problèmes discutés ¹⁶⁵." Mais pour Frijda et Jahoda l'examen de ces techniques amène à la conclusion générale que "la comparabilité au sens strict du terme est probablement impossible à atteindre et tout ce qu'on peut espérer des approches suggérées, c'est d'en arriver à un compromis raisonnable ¹⁶⁶". Il serait plus exact de dire non pas que la comparabilité "au sens strict du terme" est probablement impossible à atteindre mais que les exigences qui découlent d'un certain type de comparaison - ou d'un certain usage de la comparaison - sont difficiles à satisfaire. Et cela, dans la mesure même où ce type de comparaison s'interdit, de par sa problématique même d'aller au-delà d'une introduction non contrôlée des variables systémiques.

4.5 Le problème de l'équivalence des significations: l'équivalence des inférences réalisées à partir des observations

[Retour à la table des matières](#)

Dans la comparaison interculturelle restreinte, la solution du problème de l'équivalence des significations se présente sous deux formes principales : l'équivalence des stimuli et l'équivalence des inférences réalisées à partir des observations.

Nous venons de voir que même dans leurs versions les plus raffinées, les techniques destinées à maximiser l'équivalence des significations sur la base de la maximisation de l'équivalence des stimuli opèrent l'introduction des variables

¹⁶⁵ Anderson, R.B.W., *ibid.*, p. 136.

¹⁶⁶ Frijda, N. et Jahoda, G., "On the Scope and Methods of Cross-cultural Research", dans Price, W. et Douglas, R., *édit., Cross-cultural Studies*, p. 40.

systémiques - du contexte culturel - sous forme d'introduction non contrôlée de ces variables.

L'intérêt et l'importance des techniques élaborées en vue de résoudre le problème de l'équivalence des significations sur la base de l'équivalence des inférences réalisées à partir des observations résident dans le fait que ces techniques se proposent, justement, d'opérer une introduction contrôlée des variables systémiques. Il est clair que, à la lumière de cet objectif, le niveau stratégique ne peut plus être le niveau purement linguistique - ou le niveau des stimuli en général -, mais celui de l'observation (systémique) elle-même.

Or, le problème que doivent affronter ces techniques est celui d'utiliser des observations systémiques, d'opérer une introduction contrôlée des variables systémiques mais sans pour autant passer par l'analyse du système lui-même. En d'autres termes, le problème est d'assurer d'une manière directe et contrôlable la présence du contexte culturel sans réaliser une analyse contextuelle. Car, en effet, la réalisation préalable d'une telle analyse privilégierait, ne serait-ce que d'une manière relative et provisoire, l'approche "idiographique".

Nous examinerons les questions concernant l'équivalence des inférences réalisées à partir des observations surtout à la lumière des formulations épistémologiques et méthodologiques présentées par Przeworski et Teune ¹⁶⁷. Il s'agit, à notre connaissance, des formulations les plus précises et les plus développées avancées jusqu'à présent.

Nous avons énoncé la première règle de l'analyse comparative, à savoir la règle de comparabilité, dans les termes suivants : deux ou plusieurs instances d'un phénomène sont comparables si, et seulement si il y a au moins une variable qui est commune à chacune des instances. Supposons que A, B, C, ..., n sont les unités culturelles dans lesquelles un processus quelconque 0 a lieu. Nous dirons que A est comparable à B, C, ..., n si, et seulement si il y a au moins une variable S qui est A, B, C, ..., n. La comparaison consistera alors soit à établir les différences de valeur de la variable S - c'est-à-dire les variations de S en A, B, C, ..., n -, soit à établir la présence ou l'absence d'autres variables communes à A, B, C, ..., n.

¹⁶⁷ Cf. Przeworski, A. et Teune, H., "Equivalence in Cross-national Research", *Public Opinion Quarterly*, 30, 4, 1966-1967 et *The Logic of Comparative Social Inquiry*, spécialement l'introduction et les chap. 5-6.

Or, S peut être considéré non seulement comme une variable - c'est-à-dire comme un concept qui peut présenter au moins deux valeurs - mais aussi comme un concept comparatif, c'est-à-dire comme un concept qui permet d'ordonner soit des ensembles, soit des éléments d'un ensemble. Dans ce cas, S devient un concept du langage de la mesure et la règle de comparabilité énonce la possibilité d'exprimer, dans un langage normalisé, les phénomènes observés. En d'autres termes, elle énonce la possibilité de mesurer des phénomènes observés.

Lorsque le terme "comparable" est considéré comme synonyme du terme "mesurable", les problèmes de la comparaison peuvent être envisagés comme des problèmes de langage, plus exactement comme des problèmes du langage de la mesure. Dans cette perspective, la première question qui se pose est celle des conditions ou des critères d'un langage de la mesure.

Quelles conditions doit satisfaire un tel langage ou, plutôt, l'application d'un tel langage ? D'abord, le langage doit être isomorphe par rapport aux phénomènes, ensuite il doit les représenter d'une manière unique et significative. La première condition - exprimée par la notion de "fiabilité" ("*reliability*") vise le caractère uniforme du langage de la mesure, c'est-à-dire son invariance. La deuxième condition - exprimée par la notion de "validité" - vise la pertinence de l'application du langage de la mesure dans chaque situation concrète, c'est-à-dire son application correcte aux phénomènes en question. En d'autres termes, si les concepts du langage de la mesure doivent être invariants, ils doivent cependant être appliqués à des situations qui varient et tenir compte de cette variation.

Dans le contexte d'une comparaison universelle, la condition de fiabilité renvoie à la problématique des catégories universelles de la culture. L'invariance des concepts du langage de la mesure peut, en effet, être considérée dans ce contexte comme la propriété des "universaux". Dans la perspective d'une comparaison interculturelle restreinte, cette condition renvoie plutôt à un problème méthodologique de consistance : ce qu'on demande au langage de la mesure est que, lorsqu'il est appliqué, il donne des résultats consistants et cela indépendamment des systèmes auxquels il est appliqué ¹⁶⁸.

¹⁶⁸ Comme on le sait, il y a plusieurs techniques pour estimer la fiabilité. La plupart de ces techniques supposent que la fiabilité est une fonction de la va-

La condition de validité, pour sa part, soulève dans toute recherche comparative interculturelle le problème de savoir jusqu'à quel point l'instrument mesure réellement ce qu'il est censé mesurer ou, plus exactement, jusqu'à quel point les concepts du langage de la mesure décrivent les phénomènes observés dans chaque système tels qu'ils sont. Cette condition renvoie donc à la problématique générale de l'équivalence des concepts du langage de la mesure - non pas à celle de leur équivalence formelle mais, bien entendu, à celle de l'équivalence de leurs significations.

Or, si les phénomènes sociaux sont considérés comme des phénomènes qui ont lieu dans des structures relativement indépendantes, c'est-à-dire dans des contextes ou dans des systèmes, et si la stratégie de la recherche comparative interculturelle vise une introduction contrôlée des variables systémiques, alors les problèmes essentiels de cette recherche peuvent être formulés de la manière suivante :

1. Comment introduire des variables systémiques dans des propositions générales légalles ?
2. Comment introduire le contexte systémique dans le langage (les énoncés) de la mesure ?

La première question concerne le caractère "quasi nomothétique" des propositions formulées dans une comparaison interculturelle restreinte. La deuxième question concerne les techniques proposées en vue d'opérer une introduction contrôlée du contexte. C'est, bien entendu, cette deuxième question que nous examinerons dans ce chapitre.

Comment se manifeste la présence du contexte dans le langage de la mesure ? Soit, par exemple, les énoncés suivants :

- E1. "a se frotte le nez avec le pouce."
E2. "Se frotter le nez avec le pouce est une insulte."

riance des résultats "vrais" par rapport à la variance observée : l'instrument est considéré plus fiable si la première variance approche de la deuxième.

Dans l'énoncé E1, l'observation a été codée directement dans le langage de la mesure. Dans l'énoncé E2, par contre, le codage de l'observation a supposé la considération du système ou du contexte. Certes, toutes les observations réalisées par les chercheurs sont des observations réalisées dans des contextes ou des systèmes mais le codage de ces observations peut être indirect ou direct selon que le système ou le contexte intervient ou n'intervient pas dans ce codage. Dans le cas d'un codage direct de l'observation, l'observation serait codée à l'aide de *règles directes d'interprétation*, dans le cas d'un codage indirect l'observation serait formulée dans le langage de la mesure sur la base de *règles d'inférence*.

Nous nous trouvons donc en fait avec deux types de langage de la mesure : un langage de la mesure directe comportant une grammaire et des règles d'interprétation (empirique), et un langage de la mesure inférée comportant, en plus d'une grammaire et des règles d'interprétation (empirique), des énoncés servant à définir la signification d'une observation spécifique en termes du contexte ou du système. Et l'on voit alors que si, dans le cas d'un langage de la mesure directe, la condition que doit surtout satisfaire ce langage est celle d'une application stable ou uniforme des règles d'interprétation (empirique) - la condition de fiabilité -, dans le cas d'un langage de la mesure inférée, le langage doit surtout satisfaire la condition de validité.

Reformulées en termes de mesure et de langage de la mesure, la comparabilité et la comparaison de cultures ou de systèmes posent alors le problème de l'équivalence des significations comme problème de la maximisation simultanée de la fiabilité et de la validité. Comment le contexte social pourra être introduit dans les énoncés de mesure sans détruire l'uniformité et la généralité du langage de la mesure ? : voilà, dès lors, la question essentielle qui se pose.

Il est à remarquer que, dans les faits, le problème de la validité ne se pose pas dans une mesure directe : les résultats d'une telle mesure seront nécessairement valides parce que les opérations et le concept sont considérés comme synonymes. Si, par exemple, nous définissons le niveau de développement économique à partir du produit national per capita, ou l'aspiration au pouvoir politique comme une réponse à la question "Voudriez-vous avoir plus (ou moins) d'influence ?", ou la stabilité politique sur la base du nombre de changements opérés au niveau des chefs de l'exécutif, du nombre de coups d'État réussis, et de la proportion d'émeutes, alors les mesures seront valides tautologiquement. Dans une mesure inférée le

problème de la validité devient, par contre, fondamental. Dans ce cas, les opérations et le concept ne sont nullement synonymes et le problème se pose de savoir comment déterminer l'équivalence des opérations.

Il est à remarquer aussi que, dans cette perspective, le problème de l'équivalence des stimuli apparaît comme un problème important seulement lorsqu'il s'agit d'une mesure directe mais comme un problème secondaire lorsque la mesure est inférée : dans ce cas, l'intérêt porte naturellement sur l'équivalence des inférences.

Ainsi donc, un instrument de mesure sera considéré "équivalent entre systèmes dans la mesure où les résultats fournis par l'instrument sont consistants et décrivent avec (approximativement) la même validité un phénomène singulier dans des systèmes différents ¹⁶⁹". Quelle sera alors la procédure générale à suivre dans la construction de ces instruments ? Cette procédure sera la suivante :

1. Il faudra, d'abord, définir le domaine du concept, c'est-à-dire spécifier la population d'indicateurs pour l'ensemble des systèmes en question ;
2. ces indicateurs peuvent ne pas avoir la même pertinence dans tous les systèmes en question et même ne pas être présents dans tous ces systèmes. Dans ces cas, il faudra identifier la sous-population d'indicateurs relative à chaque système ;
3. à partir de ces sous-populations on construira des échantillons d'indicateurs qui seront dès lors utilisés comme des instruments spécifiques dans chaque système ¹⁷⁰.

¹⁶⁹ Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 108.

¹⁷⁰ La condition d'une analyse préalable du système qui découle de l'exigence d'identification de la sous-population des indicateurs est rejetée explicitement par Przeworski et Teune. "S'il était nécessaire de connaître la population totale des indicateurs, alors une recherche substantielle serait requise avant même qu'une propriété puisse être évaluée", *ibid.*, p. 109. "En pratique, cette définition de l'équivalence ne requiert aucunement la localisation de la totalité de la population des indicateurs" (*ibid.*, p. 108). Mais ce n'est pas dans la pratique, c'est dans les exigences du modèle que se trouve la justification de ce procédé.

Comment établir alors l'équivalence de ces instruments ? Deux situations en quelque sorte extrêmes sont concevables : que les échantillons d'indicateurs se recouvrent ou qu'ils ne se recouvrent pas. Si les échantillons se recouvrent, cela veut dire, en principe, que les indicateurs sont systématiquement libres ("*system-free indicators*"). Si les échantillons ne se recouvrent pas, cela veut dire que les indicateurs sont systématiquement liés. Dans tous les cas cependant, la preuve la plus rigoureuse de l'équivalence des instruments sera l'interchangeabilité de leurs résultats : "Les instruments sont équivalents, affirment Przeworski et Teune, si et seulement si nous possédons des règles grâce auxquelles les résultats des mesures produites par ces instruments peuvent être interchangés sans que cela affecte leurs valeurs logiques. En d'autres termes, les instruments sont équivalents si la vérité ou la fausseté des affirmations dérivées de ces instruments est invariante par rapport à la structure de ceux-ci ¹⁷¹".

La similitude de la structure des indicateurs est donc, dans cette perspective, le critère d'équivalence des instruments de mesure. Cette similitude de structure, comment se définit-elle à son tour ? Elle se définit simplement "en termes de structures d'intercorrélations ("*pattern of inter-correlations*") entre les indicateurs ¹⁷²". Avant de passer à l'examen de cette définition, signalons encore comment s'applique ce critère général dans les trois situations logiquement possibles suivantes :

1. Lorsque les indicateurs sont communs à tous les systèmes

Dans ce cas, une preuve directe de la fiabilité intersystémique sera disponible. Cette preuve consistera dans l'observation des corrélations existant entre les indicateurs dans l'ensemble de la population des unités d'observation. Si ces corrélations sont suffisamment élevées, c'est-à-dire si l'ensemble des indicateurs communs est fiable par rapport à l'ensemble de la population, la fiabilité intersystémique de l'ensemble des indicateurs est prouvée. La validité des indicateurs dans chaque système est alors inférée d'une manière indirecte à partir des intercorrélations des indicateurs décelées dans chaque système : si ces inter-corrélations sont

¹⁷¹ Ibid., p. 109-110.

¹⁷² Ibid., p. 117.

similaires et suffisamment élevées, alors les ensembles d'indicateurs seront considérés comme également valides pour chaque système.

2. Lorsqu'il y a des indicateurs communs et des indicateurs spécifiques

Dans ce cas, l'ensemble d'indicateurs communs fournit une base pour affirmer que les indicateurs spécifiques qui se trouvent en corrélation avec les indicateurs communs (et fiables) mesurent la même propriété générale dans tous les systèmes.

3. Lorsqu'il n'y a pas d'indicateurs communs

Dans ce cas, la fiabilité intersystémique peut seulement être inférée d'une manière indirecte à partir de la similitude des structures de corrélations à l'intérieur de chaque système et sur la base de postulats théoriques portant sur les indicateurs particuliers. En effet, Przeworski et Teune soulignent eux-mêmes que cette dernière procédure n'a de sens que dans un contexte théorique clairement et explicitement déterminé par des postulats concernant les "dimensions" de la propriété générale soumise à l'examen ainsi que le "comportement" des indicateurs spécifiques ¹⁷³.

D'une manière générale, l'équivalence des instruments de mesure sera donc établie soit à partir de l'identité de structure des indicateurs soit à partir de l'identité de structure des indicateurs plus des postulats théoriques portant sur les indicateurs particuliers. L'identité de structure des indicateurs peut, par ailleurs, être établie soit en comparant les matrices de corrélations correspondant à chaque système, soit en comparant d'autres formes d'interrelations comme les structures factorielles, par exemple.

Ainsi la caractéristique la plus remarquable de ces techniques réside dans le fait que les variables systémiques sont systématiquement incorporées dans le langage de la mesure, autrement dit elle réside dans le fait que le contexte des observations systémiques est incorporé d'une manière contrôlée dans la comparaison mais que cette incorporation et ce contrôle du contexte n'impliquent nullement une analyse contextuelle : ce n'est pas la structure du contexte qui sert de critère pour l'établissement de l'équivalence des instruments mais la structure des indica-

¹⁷³ Cf. *ibid.*, p. 115.

teurs, et cette structure est définie essentiellement en termes de matrice de corrélations.

Ces techniques semblent donc permettre de surmonter d'une manière satisfaisante certaines difficultés majeures rencontrées par la comparaison interculturelle - difficultés qui se résument dans l'objection "contextuelle" et qu'exprime la notion d'équivalence des significations - sans faire pour autant la moindre concession à une forme quelconque d'approche "idiographique" - ou, plus simplement, sans passer pour une forme quelconque d'analyse contextuelle. Est-ce réellement et toujours le cas ?

Dans la mesure où ces techniques reposent essentiellement sur une approche corrélationnelle de la notion de structure des indicateurs, la question principale est de savoir dans quelles limites une approche corrélationnelle peut permettre d'établir l'identité de structure de différentes sous-populations d'indicateurs spécifiques. Que ces limites existent, et que l'identité de structure des indicateurs ne suffit pas, à elle seule, à établir leur équivalence est montré par le fait que, ne serait-ce que dans le cas de sous-populations d'indicateurs qui ne se recouvrent pas, il faut, en plus, des postulats théoriques portant sur le comportement des indicateurs. Mais même si l'action de ces postulats et les exigences qui en découlent ne sont pas examinées ¹⁷⁴, l'approche corrélationnelle de la notion de structure des indicateurs sur lequel se fonde le critère d'équivalence soulève, comme toute approche corrélationnelle, des problèmes spécifiques.

En effet, si les structures des indicateurs correspondant à deux (ou plusieurs) sous-populations différentes s'avèrent elles aussi différentes, faut-il en conclure que les indicateurs ne sont pas équivalents ? Cette conclusion ne s'impose nullement, car ces différences de structure peuvent correspondre à des différences réelles dans les interrelations des indicateurs, mais peuvent aussi correspondre à des

¹⁷⁴ Un tel examen montrerait, entre autres choses, premièrement, que dans tous les cas - et non seulement lorsqu'il n'y a pas d'indicateurs communs -, les indicateurs sont (ou doivent être) postulés par une théorie ; deuxièmement, que la circularité que suppose la confirmation empirique de la théorie (la théorie postule des indicateurs qui, à leur tour, déterminent quelles données constitueront des évidences pour la théorie) peut être surmontée, ne serait-ce que dans une certaine mesure, par des vérifications indépendantes de la relation postulée entre la propriété et ses indicateurs.

relations fortuites ou, plus généralement, indirectes ("*spurious correlations*"). Or, comment résoudre ce problème ?

Puisque, comme nous l'avons déjà rappelé dans la section 3.4, aucune technique mathématique ne nous permet de décider si une corrélation est réelle ou fortuite, directe ou indirecte, seule la connaissance préalable des contextes culturels en question peut permettre de résoudre ce problème. Les comparativistes eux-mêmes ont reconnu parfois cette situation. Ainsi, par exemple, il a été signalé que cette source d'erreur dans l'interprétation des différences de structure "est plus facile à éviter dans des recherches entreprises auprès de cultures dans lesquelles des variables significatives ont été identifiées, mais les relations obtenues auprès de cultures relativement inconnues doivent être interprétées avec prudence ¹⁷⁵". En d'autres termes, les erreurs peuvent être évitées si, et seulement si une analyse interne des cultures ou des systèmes en question a été réalisée préalablement à toute comparaison des matrices de corrélations. Et nous voyons alors que dans le cas où les contextes déterminent effectivement et intégralement la signification de leurs éléments, c'est-à-dire dans le cas où un problème d'équivalence des significations se pose effectivement et d'une manière intégrale, l'approche corrélationalle s'avère incapable de résoudre à elle seule ce problème d'équivalence. Encore une fois, le raffinement des techniques cache plutôt qu'il ne résout des problèmes qui ne sont pas simplement techniques.

¹⁷⁵ Hudson, B., Barakat, M. et Laforge, R., "Problems and Methods of Cross-cultural Research", *The Journal of Social Issues*, 15, 1959, p. 12.

La comparaison interculturelle.

Chapitre V

Méthode comparative et propositions légales

5.1 La méthode comparative et le modèle d'inférence-D

[Retour à la table des matières](#)

Les problèmes sémantiques que soulève le découpage d'aspects ou d'attributs culturels ou, plus précisément, les difficultés que rencontre la comparaison interculturelle pour satisfaire la condition d'équivalence des significations jouent un rôle essentiel dans le criticisme d'origine "idiographique". Faut-il en conclure que nous sommes en présence d'un affrontement simple de deux paradigmes ou modèles de science - le modèle "idiographique" et le modèle "nomothétique" ? Qu'il s'agit d'un véritable conflit de paradigmes - dans le sens que Kuhn donne au terme "paradigme" ¹⁷⁶ ne doit pas faire de doute mais un certain nombre de remarques s'imposent en ce qui concerne la nature de ce conflit.

Premièrement, le paradigme opposé généralement à celui représenté par le modèle nomologique constitue, en fait, une variante extrême de l'objection

¹⁷⁶ Kuhn, T.S., *The Structure of Scientific Revolutions*, spécialement chap. 2 et 5.

"contextuelle" et se caractérise essentiellement par le postulat de l'unicité du contexte - plutôt que par la priorité logique et chronologique accordée à l'analyse du contexte. Cette remarque est importante à plusieurs titres. En premier lieu, parce qu'elle interdit d'assimiler, comme c'est fréquemment le cas, toute objection contextuelle à une objection totaliste. En deuxième lieu, parce que le rejet de la comparaison et de la généralisation apparaît, en tout cas, comme une position extrême à l'intérieur de l'objection contextuelle - et nullement comme une position représentative de cette objection.

La deuxième remarque qui s'impose est alors la suivante : l'objection "contextuelle" n'implique pas nécessairement le rejet de la comparaison mais seulement *le rejet d'un certain type de comparaison*. De quel type de comparaison ? Des comparaisons qui, même lorsqu'elles incorporent d'une manière contrôlée le contexte des éléments, ne réalisent pas une analyse contextuelle et ne peuvent donc garantir réellement l'équivalence des significations. Cette deuxième remarque a donc pour objet d'interdire l'assimilation, par ailleurs assez fréquente, de la comparaison interculturelle à la comparaison tout court - ou, plus exactement, à la comparaison en sciences sociales et humaines.

La troisième remarque que l'on peut formuler dans le cadre de cette discussion est de même nature que la précédente mais porte sur la possibilité et le rôle des généralisations : de même que pour la comparaison, l'objection "contextuelle" n'implique pas nécessairement le rejet de la généralisation en sciences sociales et humaines mais *le rejet de la généralisation par induction ou de l'examen cas par cas comme technique de vérification des généralisations*.

Mais, dès lors, - et c'est la quatrième remarque qui s'impose - ce n'est pas nécessairement au modèle nomologique que s'oppose l'objection "contextuelle" mais à une certaine manière de concevoir la réalisation de sa règle première - la recherche de lois universelles - : à la conception inductive représentée soit par le modèle d'inférence-ID, soit par le modèle d'inférence-IP.

Mais même si l'objection "contextuelle" renvoyait à un paradigme opposé à celui représenté par le modèle nomologique et si la comparaison interculturelle était l'expression nécessaire de ce modèle en sciences sociales et humaines, pourrait-on affirmer comme le fait, par exemple, Zelditch, que "les conflits de paradigmes ne sont solutionnés ni par appel aux faits ni par appel à la raison ?" Fau-

drait-il en conclure que l'adhésion à un paradigme n'a aucun fondement empirique ou rationnel et que "lorsque des paradigmes s'affrontent, le résultat typique est une joute laquelle génère beaucoup de chaleur mais pas de lumière ¹⁷⁷".

Il est certain, et c'est l'idée centrale que sous-tend la notion même de paradigme, que les controverses concernant les stratégies méthodologiques et techniques de la recherche comparative sont le résultat de désaccords au niveau des prémisses sous-jacentes et non pas seulement au niveau de différences dans l'évaluation de l'adéquation de ces stratégies vis-à-vis d'un ensemble de postulats communs. Mais affirmer le caractère rationnellement et empiriquement insoluble de ces désaccords au niveau des prémisses tout en acceptant - en droit ou en fait - la possibilité d'une évaluation des méthodes et des techniques revient à établir une coupure entre les présupposés d'un paradigme et sa stratégie méthodologique qu'on ne pourrait accepter sans que la cohérence et l'articulation du paradigme ne soient affectées. Si les présupposés ou les postulats d'un paradigme ne sont pas susceptibles d'être directement soumis à un examen logique, c'est d'une manière indirecte, c'est-à-dire justement par l'examen des stratégies méthodologiques qu'ils suggèrent que ces présupposés ou ces postulats peuvent et doivent être évalués.

Ainsi donc, et c'est notre dernière remarque, ce n'est pas en vertu et comme conséquence d'une adhésion plus ou moins irrationnelle à un paradigme que la stratégie méthodologique qui découle d'un autre paradigme n'est pas acceptée. C'est plutôt en vertu et comme conséquence d'un examen de cette stratégie, de la reconnaissance de ses insuffisances ou de ses faiblesses, de l'impossibilité ou de la difficulté à résoudre les problèmes que soulève son application que le paradigme qu'elle suppose ou sur lequel elle trouve son fondement n'est pas accepté.

Il faut donc écarter l'argument simpliste d'après lequel les objections formulées à l'encontre de la comparaison inter-culturelle n'ont d'autre fondement que l'adhésion à un paradigme "totaliste" - ou "historiciste". Car il convient de considérer ces objections plutôt comme le résultat ou la conséquence d'un examen des difficultés qui empêchent la comparaison interculturelle d'atteindre le but qu'elle s'est assigné, à savoir l'établissement d'hypothèses interculturelles de forme universelle portant sur les rapports existant entre deux ou plusieurs variables, bref

¹⁷⁷ Zelditch, M., Jr, op., cit., p. 277.

l'établissement des lois universelles de la culture ou de la société par comparaison interculturelle.

5.2 Le problème des propositions générales

[Retour à la table des matières](#)

Quelle est, en effet, la situation dans laquelle se trouve la recherche interculturelle ? Répondant au premier impératif du modèle d'inférence-D, elle a organisé toute sa stratégie méthodologique en vue de la découverte de lois universelles de la culture ou de la société. Au service de cette stratégie, la recherche interculturelle a pu consacrer des ressources humaines et matérielles d'une ampleur exceptionnelle dans les sciences sociales. A-t-elle réussi, et avec de telles ressources, à atteindre cet objectif ?

Le jugement qu'appelle cette question est crucial mais, paradoxalement, rares ont été les tentatives d'établir un bilan des acquis théoriques de la comparaison interculturelle ¹⁷⁸. Une chose semble cependant certaine : les propositions que la méthode de la comparaison interculturelle a permis de formuler sont ou bien des propositions vraies mais non universelles, ou bien des propositions universelles mais fausses, ou encore des propositions universelles et probablement vraies mais triviales.

Nous avons consacré les chapitres précédents à l'examen d'un certain nombre de problèmes majeurs que pose la comparaison interculturelle. L'existence d'un rapport étroit entre ces problèmes et les difficultés que rencontre la recherche interculturelle dans la formulation de propositions légales - ou dans la découverte de lois universelles - était à prévoir. Il nous faut donc préciser ce rapport, parfois indirect et complexe, ainsi qu'examiner les conditions de la formulation d'hypothèses inter-culturelles de forme universelle. Mais, auparavant, arrêtons-nous au

¹⁷⁸ Une de ces tentatives a été entreprise par Naroll (cf. Naroll, R., "What Have we Learned from Cross-cultural Surveys ?", *American Anthropologist*, 72, 6, 1970). Cet ouvrage est d'autant plus intéressant que le bilan des résultats obtenus jusqu'à présent dans le domaine des études interculturelles s'accompagne d'un système d'évaluation de la validité de ces résultats.

jugement que l'on peut porter sur la situation où se trouve la recherche interculturelle par rapport à la formulation de propositions légales.

"Au cours du temps, signale Köbben, des centaines l'énoncés ont été formulés en anthropologie culturelle du type "lorsqu'il y a A, on trouve B" ; ou encore "lorsqu'il y a A, on trouve B, on trouve C ... ", énoncés concernant la relation fonctionnelle entre deux, trois, ou toute une série de phénomènes sociaux." "Ce qui est remarquable, ajoute-t-il, est que ces énoncés ne sont jamais valables dans tous les cas, c'est-à-dire pour toutes les sociétés et qu'il existe toujours des exceptions à la règle, des cas déviants, quelquefois même fort nombreux ¹⁷⁹". Or, pour qu'une proposition soit considérée comme légale il faut qu'elle soit universelle. L'universalité n'est pas une condition suffisante de la loi mais elle est une condition nécessaire.

Comment faut-il comprendre cette condition d'universalité ? Elle doit se comprendre de la manière suivante : une proposition de forme légale ne doit pas être limitée logiquement à un nombre fini d'instances : elle ne doit pas être équivalente logiquement à une conjonction finie de propositions singulières ¹⁸⁰.

En d'autres termes, l'universalité - ou généralité maximale - d'une proposition légale est définie, d'une part, par l'absence de toute référence temporelle, d'autre part, par l'absence de toute référence spatiale. Toute proposition légale s'exprimera donc dans les termes suivants :

"Toujours et partout où S est présent, S $\longrightarrow$ U" et pourra être symbolisée de la manière suivante :

$$(x)(t)[S_{(x,t)} \rightarrow US_{x,t}]$$

(où $S_{(x)}$ ', par exemple, n'est pas coextensive avec un nombre fini de cas, disons $x = a$, ou $x = b$, ou $x = c$).

¹⁷⁹ Köbben, A.J.F., "Why Exceptions ? The Logic of Cross-cultural Analysis", *Current Anthropology*, 8, 182, 1967, p. 3.

¹⁸⁰ La satisfaction de cette condition exige dans certains cas l'introduction de critères supplémentaires auxquels nous n'avons pas besoin de nous référer ici. Ces questions sont discutées d'une manière approfondie par Hempel (cf. Hempel, C. G., *Aspects of Scientific Explanation*, p. 338-343).

Aucune proposition vraie de ce type, a-t-on signalé, n'a été formulée dans le cadre de la recherche interculturelle. Cette recherche a abouti, soit à l'énoncé de propositions universelles fausses - car il suffit logiquement d'une exception pour que la proposition soit infirmée -, soit à l'énoncé de propositions vraies non universelles, c'est-à-dire valables seulement dans un nombre fini de cas - de systèmes, de sociétés, de cultures. En d'autres termes, les propositions obtenues ont, soit la forme :

$$\approx \langle (x)(t) [S_{(x,t)} \rightarrow US_{x,t}] \rangle$$

soit la forme :

$$A, B, C [S_{A,B,C} \rightarrow U_{A,B,C}]$$

Dans certains cas, des propositions universelles et probablement vraies ont été aussi énoncées dans le cadre de la recherche interculturelle. Cependant, leur trivialité évidente rend ces propositions non significatives. Un comparatiste comme Köbben ne manque pas de le reconnaître : "Il est vrai que des énoncés du plus haut niveau d'abstraction et, par conséquent, du plus haut niveau de banalité peuvent ne pas présenter des exceptions, par exemple : "lorsqu'il y a changement rapide et brusque, il y a des réactions violentes". Mais nous pouvons impunément ne tenir aucun compte de semblables lois ¹⁸¹".

Pour certains, cette situation n'est pas propre à la recherche interculturelle et caractérise l'état général de la recherche dans les sciences sociales et humaines. Pour d'autres, cette situation n'est pas un simple fait historique reflétant un certain degré d'immaturité de la recherche dans ces sciences mais la preuve d'une impossibilité logique, voire ontologique : l'interaction de facteurs divers dans chaque unité sociale créerait des systèmes singuliers et, donc, uniques de détermination de sorte que le nom de l'unité sociale ferait toujours partie des arguments explica-

¹⁸¹ Nous relevons au hasard dans l'ouvrage de Naroll un certain nombre de propositions "légalés" parfaitement triviales - que nous reformulons sous forme d'hypothèses : "il y a une tendance vers une plus grande maîtrise de l'environnement" (p. 1243) ; "Il y a une tendance vers des organisations plus complexes" (p. 1244) ; "Il y a une relation entre le degré d'urbanisation et le degré de spécialisation occupationnelle" (p. 1244) ; "Il y a une relation entre le degré d'urbanisation et le degré de complexité des organisations" (p. 1244), etc. (Naroll, R., "What Have we Learned from Cross-cultural Surveys ?", *American Anthropologist*, 72, 6, 1970).

tifs des sciences sociales. D'où, en ces sciences, l'absence de propositions légales, c'est-à-dire de propositions ne comportant aucune référence spatiale ou temporelle. C'est, bien entendu, dans une perspective idiographique que l'on expliquera ainsi ce qui, de toute manière, apparaît comme une donnée : "Le principal argument opposé à la possibilité d'affirmations nomothétiques concernant la réalité sociale, reconnaissent Przeworski et Teune, repose sur l'observation d'après laquelle aucune de ces affirmations n'est universellement vraie ¹⁸²."

Comment a été envisagé dans l'épistémologie comparative le problème posé par une situation dans laquelle ou bien les propositions formulées sont universelles mais fausses, ou bien elles sont vraies mais non pas universelles ? On peut déceler deux manières d'envisager ce problème qui sont en correspondance avec chacun des termes de la situation. Il est, en effet, possible soit de partir de propositions universelles mais fausses - afin d'expliquer les exceptions -, soit de partir de propositions vraies mais non universelles - *afin d'étendre leur généralité jusqu'au point maximal*.

Il est à remarquer que, logiquement, les deux démarches sont identiques. Supposons, en effet, que la proposition :

$$(I) (x)(t)[S_{(x,t)} \rightarrow U_{(x,t)}]$$

soit infirmée par le cas :

$$(II) \approx [inA[S_{(A)} \rightarrow U_{(A)}]]$$

qui constitue alors une exception à (I).

L'explication de cette exception consistera, d'une manière générale, dans la détermination de sa cause :

$$(III) \approx [inA[S_{(A)} \rightarrow U_{(A)}]] \text{ parce que } T$$

¹⁸² Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 6.

Par conséquent, expliquer les exceptions revient, d'une manière générale, à remplacer le cas particulier (II) par une variable, ce qui donne le résultat suivant :

$$(IV) (x)(t)(S.U. \approx T)[S_{(x,t)} \rightarrow U_{(x,t)}]$$

Supposons maintenant que le cas :

$$(V) \approx [inN[S_{(N)} \rightarrow U_{(N)}]]$$

oblige à formuler une proposition de généralité restreinte du type :

$$(VI) inA, B.C[S_{(A,B,C)} \rightarrow U_{(A,B,C)}]$$

L'extension de la généralité de cette proposition consistera, d'une manière générale, dans le remplacement du cas particulier (V) par une variable :

$$(VII) \approx \langle inN[S_{(N)} \rightarrow U_{(N)}] \rangle \text{ parce que } T$$

Ce qui permettrait alors d'énoncer :

$$(VIII) (x)(t)(S.U. \approx T)[S_{(x,t)} \rightarrow U_{(x,t)}]$$

qui est identique à (IV).

Si ces deux démarches sont identiques sur le plan logique, elles organisent cependant différemment la problématique méthodologique et épistémologique. Nous examinerons d'abord les conditions de la formulation et de l'interprétation d'hypothèses interculturelles de forme universelle à la lumière de la question centrale : Comment expliquer les exceptions ? Nous examinerons ensuite un certain nombre de problèmes épistémologiques posés dans le cadre d'une comparaison interculturelle tactiquement restreinte à certains cas - ou à certains systèmes.

5.3 Le problème des propositions générales dans une comparaison universelle : comment expliquer les exceptions ?

[Retour à la table des matières](#)

Supposons donc que l'hypothèse de forme universelle suivante :

$$(I) (x)[S(x) \rightarrow U(x)]^{183}$$

soit infirmée par le cas :

$$(II) \approx \langle inA [S(A) \rightarrow U(A)] \rangle$$

qui constitue alors une exception à (I).

L'explication de cette exception consistera, d'une manière générale, dans la détermination de la cause de cette exception. Cette explication aura donc la forme générale :

$$(III) \approx \langle inA [S(A) \rightarrow U(A)] \rangle \text{ parce que } T$$

Mais peut-on déterminer, d'une manière générale, les classes de causes qui, dans le cas des hypothèses interculturelles de forme universelle, sont à l'origine de leurs exceptions ? En d'autres termes, peut-on déceler les facteurs généraux qui provoquent ou peuvent provoquer ces exceptions ? Dans ce cas, T ne désignera que médiatement une variable théorique - ou "substantive" : d'une manière immédiate, elle désignera une variable méthodologique. La question de savoir quels sont les facteurs généraux qui se trouvent à l'origine des exceptions peut donc être reformulée dans les termes suivants : quelles sont les classes de causes méthodologiques que désigne T ?

¹⁸³ Par commodité, nous utiliserons dorénavant le seul opérateur "(x)" - c'est-à-dire l'opérateur "pour n'importe quel x" - au lieu du double opérateur "(x)(t)" - c'est-à-dire "pour n'importe quel x et n'importe quand".

Nous pouvons voir maintenant que ces classes générales de causes méthodologiques sont, et ne peuvent être que les suivantes :

1. causes reliées à la problématique des unités culturelles ;
2. causes reliées à la problématique des unités conceptuelles ;
3. causes reliées à la problématique de l'interprétation des comparaisons.

Et nous retrouvons alors mais dans son rapport avec l'objectif premier de la comparaison interculturelle, le système de questions autour desquelles s'organise logiquement la problématique générale découlant de la définition empiriste de l'objet qui caractérise cette forme de comparaison.

5.3.1 L'objection historique est fondée sur l'exigence d'indépendance des unités : si deux ou plusieurs sociétés ou cultures ont la même origine historique ou ont maintenu, à un moment quelconque de leur histoire, des contacts plus ou moins permanents de sorte que des phénomènes de diffusion peuvent être la cause de ressemblances culturelles, il serait erroné de les considérer comme deux ou plusieurs cas d'observation car, en fait, elles ne constituent que des variantes d'un seul et même cas. Le phénomène de diffusion et, d'une manière générale, les situations de dépendance ou d'interdépendance des unités constituent, sans doute, une source d'exceptions mais avec quelles conséquences précises ?

Supposons que la proposition suivante soit considérée comme une loi universelle : "Là où une société agricole de type hiérarchisé dispose de ressources illimitées, il y a esclavage." Cette loi serait infirmée au moins par le cas des Indiens Kaska (Colombie britannique). En effet, ces Indiens sont des chasseurs et des collecteurs ; ils vivent en petits groupes et connaissent peu de différences hiérarchiques. Mais ils ont des esclaves. Comment expliquer cette exception à la loi ? Cette exception s'expliquerait par le fait que les Indiens Kaska ont emprunté l'institution de l'esclavage, y compris avec son nom, à une autre société nettement plus

développée, celle des Indiens Tlingit ¹⁸⁴, autrement dit elle s'expliquerait par un phénomène de diffusion.

Le phénomène de diffusion et, d'une manière générale, les situations de dépendance ou d'interdépendance des unités posent cependant un problème particulier lorsqu'elles sont envisagées à la lumière de la logique de la preuve. Soit, en effet, l'hypothèse de forme universelle suivante :

$$(I) (x)[S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}] \text{ où}$$

"S" désigne, en même temps, une économie agricole de ressources illimitées et une organisation sociale hiérarchisée, "U" désigne un système esclavagiste, et " $\rightarrow$ " désigne la nature conditionnelle de la proposition.

Supposons que l'on considère S comme une condition nécessaire et suffisante de U. Nous pouvons distinguer alors deux types de cas qui confirment l'hypothèse (cas positifs), et deux types de cas qui infirment ou réfutent l'hypothèse (cas négatifs). Les cas positifs présentent les formes suivantes :

$$(II) inA [S_{(A)} \& U_{(A)}]$$

$$(III) inA [\approx S_{(A)} \& \approx U_{(A)}]$$

Les cas négatifs présentent les formes suivantes :

$$(IV) inA [\approx S_{(A)} \& U_{(A)}]$$

$$(V) inA [S_{(A)} \& \approx U_{(A)}]$$

En d'autres termes, si nous considérons S comme une condition nécessaire et suffisante de U, toutes les fois que nous rencontrons S et U, et toutes les fois que nous ne rencontrons ni S ni U, nous sommes en présence de cas qui confirment (1), tandis que toutes les fois que nous rencontrons S mais non pas U, et toutes les fois que nous rencontrons U mais non pas S, nous sommes en présence de cas qui infirment ou réfutent (I).

¹⁸⁴ Cf. Honigmann, J.J., *The Kaska Indians : An Historical Reconstruction*, p. 86.

Il est clair que, dans la logique de la preuve, il y a asymétrie entre confirmation et réfutation car un seul cas négatif infirme une proposition de forme universelle tandis que sa confirmation ne peut jamais être complète. Nous pouvons donc distinguer une logique de la confirmation et une logique de la réfutation et nous demander si l'objection historique vise la logique de la confirmation ou celle de la réfutation. En d'autres termes, nous pouvons nous demander si les situations de dépendance ou d'interdépendance des unités ont des conséquences sur la confirmation ou sur la réfutation d'hypothèses interculturelles de forme universelle.

La question cruciale que soulève le découpage des unités culturelles est, rappelons-le, formulée par Galton dans les termes suivants : "Il serait extrêmement souhaitable pour ceux qui désirent vérifier les conclusions du Dr Tylor ('to study the evidence for Dr. Tylors' conclusions') que toute la lumière soit faite sur le degré d'indépendance respective des coutumes des tribus et des races comparées. Il se pourrait en effet que plusieurs tribus les aient tirées d'une source commune si bien qu'elles ne seraient en somme que des copies d'un même original ¹⁸⁵".

En d'autres termes, si dans l'examen des preuves qui supportent l'hypothèse - c'est-à-dire dans l'examen des cas positifs - nous rencontrons une situation dans laquelle

$$(II) \text{ in } A [S_{(A)} \& U_{(A)}]$$

et

$$(II)' \text{ in } A' [S_{(A')} \& U_{(A')}]$$

portent sur deux unités (A et A') qui ont la même origine historique ou dans lesquelles nous constatons des phénomènes de diffusion, alors il faut considérer que nous sommes en présence d'un seul cas positif - et non pas de deux.

L'objection historique vise donc, d'abord, la logique de la confirmation d'une hypothèse interculturelles de forme universelle. A-t-elle des conséquences aussi sur sa réfutation ? Dans notre exemple, le cas négatif :

¹⁸⁵ Dans Tylor, E.B., op. cit., p. 26.

$$(IV) \text{ in}A [\approx S_{(A)} \& U_{(A)}]$$

où A désigne les Indiens Kaska, est confronté au cas positif :

$$(VI) \text{ in}A [S_{(B)} \& U_{(B)}]$$

où B désigne les Indiens Tlingit, afin d'expliquer en termes d'emprunt de A à B la présence, en A, de U en l'absence de S. Mais de deux choses l'une : ou bien A et B sont traitées comme des unités indépendantes, ou bien elles ne sont pas considérées, à cause de leur contact historique, comme des unités indépendantes. Et l'on voit alors que l'explication des exceptions en termes de diffusion consiste à affirmer simultanément que A et B sont indépendantes - afin de pouvoir considérer B comme un cas positif -, et que A et B ne sont pas indépendantes - afin de pouvoir expliquer le cas négatif A.

Il y a donc asymétrie entre les conséquences de l'objection historique sur la confirmation et sur la réfutation d'hypothèses interculturelles de forme universelle : *l'indépendance des unités garantit la validité des cas positifs mais la dépendance des unités n'explique pas les cas négatifs*. Ce qui revient à dire qu'une explication historique n'est pas une explication au sens strict du terme ou, plus exactement, qu'un événement historique ne peut pas constituer, à *lui seul*, une explication au sens strict du terme.

Dans cette perspective, la reformulation du problème de Galton proposée par Naroll, à savoir considérer ce problème non pas en termes de dépendance vs indépendance des unités mais en termes de corrélations historiques vs corrélations "fonctionnelles" acquiert une signification particulière : la recherche d'associations "fonctionnelles" incite à dépasser le simple constat d'un phénomène historique de diffusion et, par là même, à construire une explication authentique. Ce dont il s'agit, en effet, est de montrer "qu'il y a une relation nomothétique entre elles (les caractéristiques) - que leur association émane de la nature même de la société humaine et non pas par accident... ¹⁸⁶" et, pouvons-nous ajouter, *cela aussi dans le cas des exceptions*.

¹⁸⁶ Naroll, R., "Two Solutions of Galton's Problem ", *Philosophy of Science*, 28, 1961, p. 218.

En résumé : le découpage des unités culturelles a des conséquences directes sur la vérification des hypothèses interculturelles. Cependant, un examen de ces conséquences montre, premièrement, que la condition d'indépendance des unités vise plutôt la logique de la confirmation des hypothèses car son objectif est d'assurer la validité des cas positifs : deuxièmement, que les cas négatifs ne peuvent nullement être réellement expliqués dans les seuls termes de la dépendance des unités. À la question : "Pourquoi U ?", la réponse : "U par emprunt" ou "U parce que emprunt" n'est pas une réponse satisfaisante. Elle provoque immédiatement la question : "Pourquoi U par emprunt ?" et seule la réponse à cette question pourra être une réponse satisfaisante.

Si la diffusion ou les influences extérieures n'expliquent pas les exceptions - bien qu'elles puissent intervenir dans leur explication -, comment répondre alors d'une manière satisfaisante à des questions du genre : "Pourquoi U par emprunt ?" Seule une analyse du contexte culturel en question - analyse que, par principe, la comparaison interculturelle universelle s'interdit de réaliser - peut fournir une telle réponse. Comme le signale Lévi-Strauss, " ... même si les reconstructions les plus ambitieuses de l'école diffusionniste étaient vérifiées, il y aurait encore un problème essentiel qui se poserait, et qui ne relève pas de l'histoire. Pourquoi un trait culturel, emprunté ou diffusé à travers une longue période historique, s'est-il maintenu intact ? (...) Des connexions externes peuvent expliquer la transmission, mais seules des connexions internes peuvent rendre compte de la pertinence ¹⁸⁷." Nous dirions plus : ce n'est pas seulement la persistance de U qui n'est expliquée réellement que par les connexions internes mais son existence même au sein de la culture en question.

Ajoutons que si l'hypothèse de Lévi-Strauss suivant laquelle l'affinité peut procéder par antithèse était vraie - et les études de la transmission de thèmes mythologiques en Amérique réalisées par cet auteur semblent fournir une preuve remarquablement solide à cette hypothèse -, alors non seulement la diffusion devrait être considérée comme un phénomène autrement plus complexe que ce que les comparativistes semblent croire, mais encore elle deviendrait, dans des cas complexes d'affinité par antithèse au moins, insaisissable sans une analyse interne préalable de la culture en question.

¹⁸⁷ Lévi-Strauss, C., op. cit., p. 9 et 284.

5.3.2 Si le découpage de cultures donne lieu à des objections historiques, le découpage d'aspects ou d'attributs culturels soulève des objections d'ordre sémantique. Les difficultés sémantiques qui caractérisent la problématique des unités culturelles sont-elles à l'origine d'exceptions et peuvent-elles être considérées comme constituant une classe générale de causes permettant d'expliquer les exceptions ?

Admettons, par exemple, l'hypothèse suivante : "Là où toute la terre est utilisée (où il y a pénurie de terre) on ne rencontrera pas l'esclavage ¹⁸⁸". Symboliquement :

$$(I) (x) [\approx S_{(x)} \rightarrow \approx U_{(x)}] \text{ où}$$

S désigne une économie agricole de ressources illimitées (où il n'y a pas pénurie de terre), et U désigne un système esclavagiste.

Supposons le cas négatif :

$$(II) inA [\approx S_{(A)} \& U_{(A)}]$$

c'est-à-dire le cas d'une société où il y a pénurie de terre et un système esclavagiste.

Lorsque le chercheur comparativiste utilise un tableau de cultures, il doit comme nous l'avons déjà vu, s'assurer que deux ou plusieurs noms propres de cultures ne se réfèrent pas à des entités qui, par leur origine ou leur contact historiques peuvent être considérées comme étant, en fait, une seule unité culturelle. Lorsque le chercheur comparativiste utilise un tableau de concepts il doit s'assurer que chaque concept, lorsqu'il s'applique à deux ou plusieurs unités culturelles, désigne la même chose - le même phénomène, attribut ou aspect culturel. Pour reprendre notre exemple, le chercheur doit s'assurer que S et U désignent la même chose en (I) et (II). Si, par exemple, U ne désignait pas la même chose en (I) et en (II), alors (II) ne pourrait pas être considéré comme un cas négatif. Il se pourrait même que U et -- U soient également présents en (II) - lorsque -- U n'est pas réel-

¹⁸⁸ Cf. Nieboer, H.J., *Slavery as an Industrial System*, p. 110.

lement la négation de U - et que, par conséquent, (II) soit, en fait, un cas positif ¹⁸⁹.

On peut se demander, comme nous l'avons fait par rapport à l'objection historique, si l'objection sémantique a les mêmes conséquences sur la logique de la confirmation et sur la logique de la réfutation, c'est-à-dire s'il y a symétrie ou asymétrie dans ces conséquences, et, dans le cas d'un constat d'asymétrie, quel est le type de rapport asymétrique.

Cette question peut être formulée de la manière suivante. Soit le cas positif :

$$(III) \text{ in}A [S_{(A)} \& U_{(A)}]$$

Si U ne désigne pas la même chose en (I) et en (III), alors (III) n'est pas un cas positif. Faut-il conclure qu'il y a symétrie entre les conséquences de l'objection sémantique sur la confirmation et la réfutation de l'hypothèse ? Un argument construit par Köbben nous permet de montrer que ce n'est pas le cas. Cet argument est le suivant : supposons une corrélation entre S et U valable dans 90% des cas ; une classification correcte de tous les cas donnerait le tableau suivant :

	U	~ U
S	90 ⁽¹⁾	10 ⁽²⁾
~ S	10 ⁽³⁾	90 ⁽⁴⁾

¹⁸⁹ C'est, justement, ce que montre Köbben à l'aide de l'exemple suivant : l'hypothèse (I) formulée par Nieboer semble infirmée par des données relatives à la Micronésie où de nombreux ethnographes "constatent" la présence simultanée d'une utilisation totale de la terre et de l'esclavage. Mais, en regardant de plus près, on s'aperçoit que ces ethnographes et Nieboer n'interprètent pas les termes "esclave" et "esclavage" de la même manière. Les prétendus "esclaves" de Micronésie, remarque Köbben, se révèlent être simplement des gens sans terre, vivant dans un état de sujétion qui n'est pas assimilable à l'état de propriété qui caractérise, pour Nieboer, l'esclavage. De sorte que loin d'être en contradiction avec la thèse de Nieboer, ces faits viennent au contraire la confirmer, (cf. Köbben, A.J.F., "Why Exceptions ? The Logic of Cross-cultural Analysis", *Current Anthropology*, 8, 182, 1967, p. 5).

Mais on fera bien entendu des erreurs, et quelques cas seront placés dans une mauvaise case du tableau. Il est évident qu'il y a 90% de chances qu'un cas "correct" soit classé comme "erroné", c'est-à-dire placé dans les cases 2 ou 3 au lieu de 1 ou 4, tandis qu'il y a seulement 10% de chances de faire l'erreur contraire ¹⁹⁰. Par conséquent, et du moins dans les cas où il existe une corrélation réelle entre S et U, il y a asymétrie entre les conséquences de l'objection sémantique sur la confirmation et sur la réfutation des hypothèses interculturelles de forme universelle. Mais cette asymétrie est l'inverse de celle qu'on trouve entre les conséquences de l'objection historique : *tandis que le découpage des unités culturelles a des conséquences sur la validité des cas positifs - mais ne permet pas d'expliquer les exceptions - , le découpage d'unités conceptuelles permet de rendre compte des exceptions - mais n'a pas de conséquences sur la validité des cas positifs* ¹⁹¹.

Si des facteurs d'ordre sémantique peuvent être à l'origine des exceptions, il est alors important de déterminer quels sont ces facteurs ou dans quelles circonstances précises il est possible de les rencontrer. Pour Köbben, par exemple, qui a réalisé une analyse remarquable de ces problèmes, ces facteurs sont de deux types et se retrouvent soit dans l'opération de classification réalisée par les anthropologues comparativistes eux-mêmes, soit dans l'opération de classification réalisée par les ethnographes et dont les résultats sont utilisés par l'anthropologue comparativiste.

La première opération se rattache d'une manière directe au problème du système de catégories utilisé par le chercheur comparativiste dans le codage de l'information. Ainsi, par exemple, sous la catégorie "esclavage", Nieboer groupera des situations caractérisées par le fait qu'un individu est la propriété d'un autre individu et qu'il est par conséquent obligé de rester avec son maître. Pour d'autres ethnologues cependant, sous la catégorie "esclavage" seront, par exemple, grou-

¹⁹⁰ Ibid.

¹⁹¹ Et cela, simplement parce que les cas positifs peuvent prendre la forme :

$$inA[S_{(A)} \& U_{(A)}]$$

comme la forme :

$$inA[\approx S_{(A)} \& \approx U_{(A)}]$$

pées des situations dans lesquelles des individus se trouvent simplement dans une position de sujétion par rapport à d'autres individus.

Dans cette opération, la définition et l'interprétation des termes utilisés ont donc une grande importance. Nous dirons que c'est dans cette situation que la détermination de la connotation et de la dénotation des catégories devient décisive. Car si, d'une part, les différences dans ce que les catégories connotent amènent des différences dans la classification des phénomènes, d'autre part, des différences dans ce que les catégories dénotent provoquent aussi des différences dans la classification des phénomènes.

Supposons, en effet, l'hypothèse suivante : "Si la belle-mère est tabou pour le mari, la résidence est matrilocale." On peut concevoir, à partir d'une détermination de la connotation de la catégorie "tabou", une classification qui groupe les phénomènes en deux et seulement deux classes :

prohibition absolue

absence de règles définies

Mais il serait aussi possible de concevoir une détermination de la dénotation qui donne comme résultat trois classes, par exemple :

prohibition stricte et permanente	prohibition assouplie et temporaire	prohibition absente ou peu importante
--------------------------------------	--	--

Certes, ces différences dans la dénotation renvoient nécessairement à des ambiguïtés dans la détermination de la connotation. Mais cette ambiguïté, qui est donc une source d'exceptions au même titre - et du même type - que les différences explicites dans la connotation des termes apparaît plus clairement et plus généralement lorsqu'il est question de classifier des phénomènes qui se présentent, en fait, sur un continuum.

La multiplication de classes - et la précision qu'elle implique dans la connotation des catégories - a un résultat qui est paradoxal seulement en apparence. D'une part, et comme le remarque Köbben, elle a comme conséquence très probable d'augmenter le nombre d'exceptions : "Murdock, signale Köbben, utilise remarquablement cette division en trois catégories ¹⁹². En fait, ce remède entraîne à son tour le même mal que celui auquel nous cherchons une solution : en utilisant deux césures au lieu d'une, on double les chances de voir apparaître des exceptions ¹⁹³". Mais, d'autre part, elle a comme conséquence nécessaire d'augmenter le nombre d'exceptions expliquées. Or, il est clair que le problème n'est pas de diminuer les exceptions mais, plutôt de les expliquer.

La deuxième opération se rattache au problème de l'utilisation d'informations déjà classifiées. Sous la rubrique "classification défectueuse par les ethnographes", Köbben range en effet les cas où la classification incorrecte de l'ethnologue comparativiste renvoie à des imprécisions ou à des incorrections dans l'information fournie par l'ethnographe. Le problème est donc de déterminer les raisons de cette imprécision ou incorrection - en excluant, bien entendu, des raisons telles qu'une observation superficielle ou inexacte et l'aveuglement volontaire. À ce propos, Köbben propose de distinguer entre la structure sociale elle-même, la représentation que s'en fait l'informateur, et la représentation que s'en fait l'ethnographe ¹⁹⁴.

Deux situations sont alors concevables qui se trouvent à l'origine des exceptions. Premièrement, le décalage existant entre la structure sociale elle-même et la représentation que s'en fait l'informateur utilisé par l'ethnographe - décalage qui découle de la situation particulière dans laquelle se trouve l'informateur au sein de sa propre culture - peut entraîner une classification défectueuse de l'information. Deuxièmement, le décalage existant entre la structure sociale elle-même et la représentation que s'en fait l'ethnographe - décalage découlant de facteurs d'ordre divers comme la personnalité de l'ethnographe, l'école à laquelle il appartient, la culture ou l'infaculture dans laquelle il vit, etc. - peut aussi entraîner une classification défectueuse.

¹⁹² Cf. Murdock, G.P., *Social Structure*, p. 277.

¹⁹³ Köbben, A.J.F., "Why Exceptions ? The Logic of Crosscultural Analysis", *Current Anthropology*, 8, 182, 1967, p. 7.

¹⁹⁴ Ibid., p. 10-12.

L'ensemble de facteurs groupés par Köbben dans ces deux types - classification défectueuse due aux méthodes défectueuses employées par les ethnologues, et classification défectueuse due aux méthodes défectueuses employées par les ethnographes - ne recourent cependant que d'une manière partielle l'ensemble des problèmes soulevés par le codage des informations que nous avons examinés lors de la discussion du thème des unités conceptuelles. Ces problèmes se présentaient alors comme étant organisés suivant un certain nombre de situations de codage ¹⁹⁵. La caractéristique la plus remarquable de ces situations est, sans doute, leur extrême diversité et hétérogénéité.

Quelles conséquences peut-on tirer de cette extrême diversité et hétérogénéité de codes utilisés dans la classification de l'information ? Premièrement, ils constituent une source très importante d'exceptions. Deuxièmement, la multiplicité de codes employés ne fait que multiplier le nombre possible d'exceptions. Troisièmement, le repérage des divers codes utilisés permet d'expliquer les exceptions. Mais, dès lors, si le problème n'est pas de diminuer les exceptions mais, plutôt, de les expliquer, et si cette explication renvoie directement au problème méthodologique de la diversité et de l'hétérogénéité des codes, comment surmonter cette diversité et cette hétérogénéité ? Car si le problème n'est pas de réduire le nombre d'exceptions mais plutôt de les expliquer, il n'en va pas de même en ce qui concerne le nombre de codes : la constitution d'un ensemble théorique unifié exige, dans la logique de la comparaison interculturelle, l'unification des codes.

Certains codes ou certains types de codage peuvent être éliminés sans difficulté majeure. Ainsi, dans la mesure où le codage suivant des critères dépendants de la culture de l'acteur amène à faire de chaque culture une véritable monade et, par là même, interdit à la limite toute comparaison interculturelle, ce type de codage peut être écarté. Les codages réalisés suivant des critères dépendants de la culture de l'observateur peuvent aussi être écartés dans la mesure où ils apparaissent entachés d'ethnocentrisme. Mais le problème se pose par rapport aux codages "objectifs" ou "théoriques". Comment, en effet, surmonter leur diversité et hétérogénéité ?

¹⁹⁵ Voir le tableau 10.

Tableau 10
Situations de codage (Contexte : comparaisons interculturelles)

[Retour à la table des matières](#)

		informations codées par l'acteur	codage réalisé suivant des critères dépendants de la culture de l'acteur			
situations de codage	comparaison utilisant des informations déjà codées	informations codées par l'observateur	codage réalisé par des observateurs spécialistes	codage réalisé (probablement) suivant des critères indépendants de la culture de l'observateur	codage réalisé suivant des critères dépendants de la culture de l'acteur	ethnoscience : à la limite, impossibilité de comparaison
			codage réalisé par des observateurs non spécialistes		ou codage réalisé suivant des critères théoriques ou objectifs	hétérogénéité des critères
				codage réalisé (probablement) suivant des critères dépendants de la culture de l'observateur	ethnocentrisme	
	codage déterminé par les objectifs de la comparaison	codage réalisé suivant le principe de l'équivalence des stimuli		problème de l'équivalence contextuelle des significations		
codage réalisé suivant le principe de l'équivalence des inférences réalisées à partir des observations						

La solution proposée par Köbben à ce problème est simple : "L'ethnographe, dit-il, sera...) bien avisé de se faire lui aussi une règle de trouver des définitions opérationnelles et des critères numériques ¹⁹⁶". Même s'il n'est pas toujours possible d'établir en pratique de telles définitions et de tels critères, il faut bien, suivant Köbben, essayer de le faire. Mais outre le fait que les définitions dites opérationnelles ne sont pas des définitions au sens strict - car la manière de déterminer un phénomène, aussi précise soit-elle, ne coïncide pas avec le concept de ce phénomène -, elles impliquent une définition au sens strict ¹⁹⁷ et, par là même, un certain codage. Par conséquent, une "définition" opérationnelle peut permettre une détermination plus rigoureuse des phénomènes mais n'élimine pas logiquement la diversité et l'hétérogénéité des codes utilisés dans la classification. L'unification et l'homogénéisation des codes ne peuvent être atteintes que par la constitution *préalable* d'une théorie. Or cette exigence est incompatible avec la fonction potentiellement théorique dévolue à la comparaison inter-culturelle de sorte qu'il ne reste à cette forme de comparaison qu'une alternative : soit de procéder sur la base de pseudo-définitions - les soi-disant définitions opérationnelles - dont le champ d'application est, par ailleurs, limité ; soit d'accepter comme une donnée l'extrême diversité et hétérogénéité de codes utilisés dans la classification de l'information. Mais, dans ce cas, ce ne sera pas l'existence d'exceptions qui pourra surprendre mais plutôt l'existence d'hypothèses interculturelles de forme universelle.

5.3.3 Nous examinerons maintenant un troisième groupe de facteurs susceptibles d'être à l'origine d'exceptions. Ces facteurs sont unifiés par le fait qu'ils se rattachent d'une manière directe à la problématique de l'interprétation des comparaisons.

¹⁹⁶ Köbben, A.J.F., "Why Exceptions ? The Logic of Crosscultural Analysis", *Current Anthropology*, 8, 182, 1967, p. 12.

¹⁹⁷ "Nous pouvons, à l'aide d'un appareil et d'une séquence d'opérations, déterminer la vitesse d'un rayon moléculaire (préparation d'un rayon homogène), ou nous pouvons attribuer à ce rayon une valeur déterminée (mesure). Mais le concept de vitesse n'est pas affecté par ces opérations ; encore plus, lorsque nous préparons ces opérations nous utilisons un concept de vitesse" (Bunge, M., *Scientific Research I : The Search for System. Scientific Research II : The Search for Truth*, paragr. 3. 6.).

Nous dirons qu'une comparaison peut être interprétée si elle permet de conclure à l'existence d'une association régulière entre deux ou plusieurs variables. Lorsqu'on examine les exceptions dont l'origine se trouve dans ce processus inférentiel on ne fait donc qu'examiner le problème général de l'interprétation des comparaisons.

Dans cette problématique générale de l'interprétation nous distinguerons deux types de questions : les questions portant sur le processus rationnel qui permet d'affirmer l'existence d'une *association régulière* entre deux ou plusieurs variables, et les questions portant sur le processus rationnel qui permet d'affirmer l'existence d'une *relation significative* entre ces variables. Nous traiterons dans le prochain paragraphe ce deuxième type de questions. Dans ce paragraphe nous examinerons, à la lumière du problème des exceptions, le premier type de questions.

Le processus rationnel qui permet d'affirmer, à partir de l'examen cas par cas, l'existence d'une association régulière entre deux ou plusieurs variables constitue ce qu'il est convenu d'appeler la logique inductive. Cette logique répond à un ensemble de règles dont la formulation classique est due à Mill. Les règles - ou les canons, ou les méthodes - de Mill peuvent donc être considérées comme les règles pour l'interprétation des comparaisons. Pour lui, les règles dites de la concordance et de la différence constituent incontestablement les règles inductives les plus importantes.

Le canon de la concordance est énoncé par Mill dans les termes suivants : "Si deux cas ou plus du phénomène, objet de la recherche, ont seulement une circonstance en commun, la circonstance dans laquelle seule tous les cas concordent est la cause (ou l'effet) du phénomène ¹⁹⁸." Autrement dit, si :

$$(I) \text{ in } A [S_{(A)} \& U_{(A)} \& V_{(A)} \& W_{(A)}]$$

et si :

¹⁹⁸ Mill, J.S., *Système de logique, déductive et inductive*, exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique, livre III, chap. VIII, paragr. 1. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

$$(II) \text{ in}B[S_{(B)} \& U_{(B)} \& \approx V_{(B)} \& \approx W_{(B)}]$$

alors :

$$(III) (x)[S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}] \text{ ou } (x)[U_{(x)} \rightarrow S_{(x)}]^{199}$$

Mill énonce comme suit le canon de la différence : "Si un cas dans lequel un phénomène se présente et un cas où il ne se présente pas ont toutes leurs circonstances communes, hors une seule, celle-ci se présentant seulement dans le premier cas, la circonstance par laquelle seule les deux cas diffèrent est l'effet, ou la cause, ou une partie indispensable de la cause, du phénomène ²⁰⁰." Autrement dit, si :

$$(I) \text{ in}A[S_{(A)} \& U_{(A)} \& V_{(A)} \& W_{(A)}]$$

et si :

$$(IV) \text{ in}B[\approx S_{(B)} \& \approx U_{(B)} \& V_{(B)} \& W_{(B)}]$$

alors :

$$(III) (x)[S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}] \text{ ou } (x)[U_{(x)} \rightarrow S_{(x)}]$$

¹⁹⁹ Un exemple particulièrement remarquable d'utilisation de la règle de concordance dans la comparaison interculturelle est signalé par Zelditch. Il s'agit de l'étude réalisée par Inkeles et Rossi du prestige occupationnel. De la comparaison des hiérarchies de prestige aux États-Unis, en Russie, en Grande-Bretagne, en Nouvelle-Zélande, au Japon et en Allemagne, se dégagent des corrélations très élevées entre le prestige d'occupations comparables. Or, puisque les traditions de ces sociétés sont différentes, la concordance de leurs hiérarchies de prestige doit être attribuée à la variable qui est commune à tous les cas, à savoir le système industriel. Ils peuvent donc énoncer l'hypothèse générale suivant laquelle le système industriel est à l'origine du même ensemble d'occupations, de la même distribution de l'autorité et de la responsabilité, et de la même distribution de récompenses matérielles et sociales, et cela indépendamment des traditions historiques des sociétés en question (cf. Inkeles, A. et Rossi, P., "National Comparisons of Occupational Prestige", *American Journal of Sociology*, 61, 1956, p. 329-339).

²⁰⁰ Mill, J.S., op. cit., paragr. 2.

Bien entendu, la règle de la différence, lorsqu'elle s'ajoute à la règle de la concordance fournit non seulement une preuve supplémentaire de l'existence d'une association régulière mais encore un moyen de mettre à l'épreuve les résultats obtenus par l'application de la règle de la concordance ²⁰¹. C'est pourquoi la combinaison des règles de la concordance et de la différence - qui constitue le troisième canon de Mill - est un instrument beaucoup plus puissant que ceux représentés par chaque canon pris isolément.

Le quatrième canon - ou canon des résidus - désigne un procédé purement spéculatif et peut donc être considéré comme un canon d'importance secondaire. Il a été énoncé par Mill dans les termes suivants : "Retranchez d'un phénomène la partie qu'on sait, par des inductions antérieures, être l'effet de certains antécédents, et le résidu du phénomène est l'effet des antécédents restants ²⁰²." Autrement dit, si :

$$(I) \text{ in } A [S_{(A)} \& U_{(A)} \& V_{(A)} \& W_{(A)}]$$

et si :

$$(III) (x) [S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}] \text{ ou } (x) [U_{(x)} \rightarrow S_{(x)}]$$

²⁰¹ Cette capacité de réfutation de la règle de la différence est plus évidente lorsque le canon est énoncé sous forme négative : "Aucun phénomène ne peut être la cause d'un autre phénomène si ce dernier ne se produit pas lorsque la cause (anticipée ou prévue) ne se produit pas." (Cette reformulation est due à Cohen et à Nagel ; cf. Cohen, M. et Nagel, E., *An Introduction to Logic and Scientific Method*, p. 259.) Zelditch signale encore, comme un exemple d'application réfutable de la règle de la différence, l'objection formulée par Thomas à l'hypothèse de Rossi et Inkeles. Le raisonnement de Thomas est, en effet, le suivant : si le système industriel est à l'origine des mêmes hiérarchies de prestige, alors il doit y avoir une corrélation très faible entre les hiérarchies de prestige des sociétés industrialisées et des sociétés sous-développées. Or, ce n'est pas le cas. Il y a, par exemple, une corrélation élevée entre les hiérarchies de prestige des États-Unis et des Philippines, de même qu'entre les hiérarchies de prestige considérées par Rossi et Inkeles et celle de l'Indonésie (cf. Thomas, R.M., "Reinspecting a Structural Position on Occupational Prestige", *American Journal of Sociology*, 67, 1962, p. 561-565).

²⁰² Mill, J.S., op. cit., paragr. 5.

alors :

$$(V) (x)[V_{(x)} \rightarrow W_{(x)}] \text{ ou } (x)[W_{(x)} \rightarrow V_{(x)}]$$

Le cinquième canon de Mill est celui des variations concomitantes. Il est énoncé comme suit : "Un phénomène qui varie d'une certaine manière toutes les fois qu'un autre phénomène varie de la même manière, est ou une cause, ou un effet de ce phénomène, ou y est lié par quelques faits de causation ²⁰³." En d'autres termes, si :

$$(VI) \quad inA [S_{(x)} \& U_{(x)}]$$

et si :

$$(VII) \quad inB [S'_{(x)} \& U'_{(x)}]$$

alors :

$$(III) (x)[S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}] \text{ ou } (x)[U_{(x)} \rightarrow S_{(x)}]$$

(où S et S' et U et U' représentent, respectivement, deux états de S et U).

Rappelons que, pour Mill, le canon des variations concomitantes a un caractère de succédané car il s'applique plutôt dans les cas où il n'est pas possible d'utiliser la règle de la concordance. Il peut donc être considéré aussi comme un canon secondaire.

Mill voyait dans ces canons des méthodes de la recherche expérimentale. À son avis, ils n'étaient pas applicables dans les sciences sociales dans lesquelles seule une méthode particulière - la "méthode déductive concrète" - pouvait correspondre aux particularités de leurs objets. Son argument est fondé dans une large mesure dans le fait que ces canons exigent la variation d'un et seulement un facteur pertinent à la fois, et que cette variation du facteur pertinent est généralement impossible lorsqu'il s'agit de phénomènes sociaux. Que ce qu'on appelle la "règle d'une variable" exprime une condition logique des cinq méthodes expérimentales, est visible si nous considérons que de

²⁰³ Ibid., paragr. 6-7.

$$(I) \text{ in}A[S_{(A)} \& U_{(A)} \& V_{(A)} \& W_{(A)}]$$

et de :

$$(VIII) \text{ in}B[S_{(B)} \& U_{(B)} \& V_{(B)} \& \approx W_{(B)}]$$

on peut inférer aussi bien :

$$(III) (x)[S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}] \text{ ou } (x)[U_{(x)} \rightarrow S_{(x)}]$$

que :

$$(IX) (x)[S_{(x)} \rightarrow V_{(x)}] \text{ ou } (x)[V_{(x)} \rightarrow S_{(x)}]$$

De sorte que pour pouvoir confirmer (III) et éliminer (IX), il faut "varier" un facteur - U ou V - à la fois.

En fait, la règle d'une variable suppose une procédure expérimentale qu'on ne rencontre pas toujours dans la pratique de la recherche, ni dans celle des sciences sociales ni dans celle des sciences de la nature. Cependant, l'impossibilité de varier un facteur à chaque fois n'a pas interdit la formulation de lois de la nature. Il s'agit donc d'une condition désirable, plutôt que d'une exigence et cela, dans la mesure où des techniques statistiques sont disponibles dans la recherche sociale qui permettent de déterminer, à partir de l'analyse mathématique des variations "naturelles" des facteurs, les rapports qu'entretiennent les facteurs entre eux.

Nous reviendrons sur cette dernière question lors de l'examen du problème posé par l'analyse de corrélations ou, plus exactement, du processus rationnel qui permet d'affirmer l'existence d'une relation significative entre deux ou plusieurs variables. Précisons maintenant, premièrement, que les règles - ou les canons, ou les méthodes - de Mill peuvent être considérées comme les règles pour l'interprétation de comparaisons réalisées non seulement dans le cadre d'une expérimentation contrôlée mais aussi dans le cadre d'une investigation contrôlée ²⁰⁴ ; deuxièmement, et par conséquent, qu'elles peuvent être considérées comme les règles

²⁰⁴ Cf., section 1.2, p. 38.

pour l'interprétation de comparaisons dans cette investigation contrôlée qu'est la comparaison interculturelle ; troisièmement, que le rôle joué par les procédés statistiques dans l'établissement des hypothèses interculturelles découle du caractère d'investigation contrôlée de la recherche interculturelle. D'où la nécessité d'examiner, d'une part, ces règles d'interprétation, d'autre part, ces procédés statistiques. Ce qui correspond à la distinction que nous avons faite au début de ce paragraphe de deux types de questions dans la problématique générale de l'interprétation des comparaisons.

Prenons donc pour acquis que les canons de Mill et, plus spécialement, les canons de la concordance et de la différence constituent les règles fondamentales pour l'interprétation des comparaisons interculturelles. Quels facteurs généraux, dans le processus d'interprétation de ces comparaisons, peuvent être décelés qui seraient à l'origine d'une nouvelle classe d'exceptions ?

Nous pouvons grouper ces facteurs sous les catégories de multicausalité et de pluricausalité - ou causalité parallèle. La multicausalité se réfère, d'une manière générale, à des situations où, pour qu'un phénomène U se produise il faut non seulement la présence d'un phénomène S mais encore la présence d'au moins un autre phénomène T.

Soit, par exemple, l'hypothèse générale :

$$(III) (x) [S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}]$$

et l'exception :

$$(X) inA [S_{(A)} \& \approx U_{(A)}]$$

Si on a négligé le fait que S est un *facteur nécessaire mais non pas un facteur suffisant* et que T, par exemple, doit aussi être présent, alors (X) apparaît comme un cas négatif lorsqu'en fait il ne l'est pas. Seulement, (III) doit être précisée de la manière suivante :

$$(XI) (x) [T_{(x)} \& S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}]$$

La pluricausalité - ou causalité parallèle - se réfère, d'une manière générale, à des situations où un phénomène U peut être provoqué par un phénomène S mais aussi, tout à fait indépendamment, par un phénomène T.

Soit, par exemple, l'hypothèse générale :

$$(III) (x) [S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}]$$

et l'exception :

$$(XII) inA [\approx S_{(A)} \& U_{(A)}]$$

Si on a négligé le fait que S est un facteur suffisant mais non pas un facteur nécessaire et que T, par exemple, est aussi un facteur suffisant, alors (XII) apparaît comme un cas négatif lorsqu'en fait il ne l'est pas. Seulement (III) doit être reformulé ainsi :

$$(XIII) (x) [T_{(x)} \vee S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}]$$

où "V" désigne "ou l'un ou l'autre".

Les facteurs de multicausalité et de pluricausalité constituent non seulement des sources possibles d'exceptions mais aussi des facteurs qui permettent de déceler les limites des règles de la logique inductive, c'est-à-dire les limites des règles d'interprétation de comparaisons destinées à établir l'existence d'une association régulière. Et ils permettent de les déceler dans les situations où ces règles amènent à nier l'existence d'une telle association.

Soit, par exemple, une situation dans laquelle la corrélation entre S et U est nulle, c'est-à-dire où $r(S, U) = 0$. Les règles de la comparaison permettent d'affirmer :

$$(XIV) (x) \approx [S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}]$$

La conséquence méthodologique de cette affirmation sera l'abandon de toute recherche portant sur la relation $S \rightarrow U$. Or, s'il s'agit d'une situation de multicausalité, tout ce que (XIV) affirme est que S n'est pas une condition suffisante - mais non pas qu'il y a absence d'une relation entre S et U.

Supposons maintenant une situation dans laquelle la corrélation entre S et U est proche de zéro, c'est-à-dire une situation dans laquelle le nombre d'exceptions est très élevé. Les règles de la comparaison permettent encore d'affirmer :

$$(XIV) (x) \approx [S_{(x)} \rightarrow U_{(x)}]$$

Or, s'il s'agit d'une situation de pluricausalité - ou causalité parallèle -, tout ce que (XIV) permet d'affirmer est que S n'est pas une condition nécessaire - et non pas, comme on serait tenté de l'interpréter suivant les règles - qu'elle n'est pas du tout une condition.

Certes la pluralité de causes peut être rejetée en tant que possibilité logique en arguant que si U et T par exemple sont des facteurs réellement différents et indépendants, leurs effets ne peuvent pas être les mêmes. Mais, l'objection est d'importance plus théorique que pratique car, en fait, et comme il est reconnu par les comparativistes eux-mêmes, dans la comparaison interculturelle les catégories sont généralement assez larges pour qu'on puisse inclure dans une même catégorie des phénomènes qui sont le résultat de différentes causes et qui ne sont par conséquent pas tout à fait identiques ²⁰⁵.

Bref, les règles inductives qui se trouvent à la base de l'interprétation des comparaisons - y compris des comparaisons interculturelles - montrent leurs limites et, par là même, les limites de l'interprétation des comparaisons dans le fait qu'au moins dans les cas de multicausalité et de pluricausalité elles amènent à rejeter des hypothèses qui peuvent être vraies. La raison de ce fait se trouve dans le traitement différent qu'elles imposent au chercheur comparativiste lorsqu'il y a présence et lorsqu'il y a absence de corrélations. Nous pouvons donc en conclure que si les règles qui sous-tendent l'interprétation de comparaisons ne conduisent pas à des erreurs, elles induisent en erreur. Ce que montre l'existence même de ces exceptions.

²⁰⁵ Cf., par exemple, Köbben, A.J.F., "Why Exceptions : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Current Anthropology*, 8, 182, 1967, p. 14. Bien entendu, on peut objecter à cet argument que l'utilisation de catégories suffisamment larges pour pouvoir inclure des phénomènes qui ne sont pas tout à fait identiques mène à des conclusions superficielles et peut-être même à des "absurdités classifiées". C'est, par exemple, la remarque de Leach (cf. Leach, E., "Comment on : On Ethnic Unit Classification, by Raoul Naroll", *Current Anthropology*, 5, 1964, p. 299).

5.4 L'interprétation des corrélations

[Retour à la table des matières](#)

Nous examinerons maintenant le processus rationnel qui permet de conclure à l'existence d'une relation significative entre variables. Nous dirons qu'une relation entre deux ou plusieurs variables est significative si et seulement si leur corrélation est réelle et directe et leur rapport est asymétrique. Cet examen sera donc axé non pas sur les cas "négatifs" - cas des exceptions - mais plutôt sur les cas "positifs" - cas qui confirment l'hypothèse ; non pas sur les situations où les règles inductives amènent à nier l'existence d'une association régulière entre variables mais sur les conditions qui permettent d'effectuer le passage d'une formule d'association régulière à une formule de relation significative ; non pas sur les limites des règles d'induction mais plutôt sur les limites des procédés statistiques utilisés dans le cadre des "investigations contrôlées".

Soit, par exemple, l'hypothèse générale :

$$(I) (x)[S(x) \rightarrow U(x)]$$

ou l'hypothèse de validité restreinte à certains cas :

$$(II) inA, B, C [S_{(A,B,C)} \rightarrow U_{(A,B,C)}]$$

Supposons que, dans les deux cas, la corrélation existante entre S et U est très élevée, c'est-à-dire que $r(S, U)$ est proche de 1 (ou de -1). Trois questions peuvent alors être posées :

1. L'association régulière S, U est-elle réelle ou fortuite ? Car il se pourrait bien que les variables présentent une corrélation très élevée mais que leur association soit purement accidentelle. Ce caractère fortuit peut être le résultat d'une association temporellement passagère des variables mais aussi le produit d'une convergence théoriquement non pertinente. Deux exemples suffiront à le montrer. Premier exemple : Entre les années 1924 et 1937 on note en Angleterre et au Pays de Galles une corrélation élevée entre le nombre de redevances radiophoniques

perçues et celui des déficients mentaux recensés. Cette corrélation est de 0.998 ²⁰⁶. Deuxième exemple : Nous trouverons probablement qu'à travers l'Europe le pourcentage de catholiques romains est inversement proportionnel à la taille moyenne des individus, les catholiques romains étant plus nombreux parmi les populations d'origine latine ²⁰⁷. En ce sens, toute corrélation n'exprime pas nécessairement une association réelle - bien que toute association réelle doive montrer, à un moment ou à un autre, l'existence d'une corrélation. Que ceci ne soit pas toujours compris ou qu'on n'en tienne pas toujours compte, c'est ce que montre l'affirmation suivante de Köbben : "S'il existe une corrélation démontrable entre (des) phénomènes, il doit alors exister une relation fonctionnelle entre eux ²⁰⁸." Mais, comme le rappelle Driver dans ses commentaires sur l'étude de Köbben, "la corrélation de Naroll entre les noeuds papillon et les avions dans la culture occidentale contemporaine n'est pas fonctionnelle de même que, par ailleurs, ne sont pas fonctionnelles les corrélations positives et significatives que nous avons trouvées entre le fait que belles-mères et gendres s'évitent et le fait de manger du chien, entre le fait d'utiliser des maillets de pierre emmanchés pour moudre la nourriture et la présence à la fois de mocassins à semelles flexibles et de mocassins à semelles rigides ²⁰⁹."

2. L'association régulière, S, U est-elle directe ou indirecte ? Il se pourrait bien, en effet, que la corrélation reflète une association directe entre S et U ou qu'elle soit le résultat d'une troisième variable V, par exemple. Ainsi, la corrélation statut social, rendement scolaire qui est assez élevée est le résultat du fait qu'à un statut social plus haut correspondent plus de possibilités, et non pas l'expression de la soi-disant corrélation directe : plus haut est le statut social, plus grande est l'intelligence.

²⁰⁶ Cf. Yule, G.V. et Kendall, M.G., *An Introduction to the Theory of Statistic*, p. 317.

²⁰⁷ Lyon, A., "Causality", *British Journal for the Philosophy of Science*, 18, 1, 1967, p. 4.

²⁰⁸ Köbben, A.J.F., "Why Exceptions ? The Logic of Cross-cultural Analysis", *Current Anthropology*, 8, 182, 1967, p. 13.

²⁰⁹ Driver, H. et Massey, W., "Comparative Studies of North American Indians", *Transactions of the American Philosophical Society*, 47, 2, 1957, p. 20.

3. L'association régulière S, U est-elle symétrique ou asymétrique ? Ou, en d'autres termes, S est réellement l'antécédent (matériel) - ou la "cause" - et U, le conséquent (matériel)- ou l'"effet" ? Ou bien S et U sont interchangeables ?

Dans des cas simples, le caractère asymétrique de la relation ne fait aucun doute. Si, par application des règles inductives, l'association régulière anophèle, paludisme est dégagée, il va de soi que la présence de la maladie est une conséquence (matérielle) de la présence du moustique - et non pas l'inverse. Mais si une corrélation très élevée se dégage entre, par exemple, industrialisation et N- accomplissement, faut-il en conclure que l'industrialisation est une conséquence de la présence du facteur N-accomplissement, ou bien que le facteur N-accomplissement est une condition de l'industrialisation ? Comment déterminer le rapport asymétrique de la relation et, d'une manière générale, le caractère significatif d'une relation ?

Selon Mill, l'application des règles inductives conduit à la mise en évidence des relations "causales", c'est-à-dire asymétriques. Cependant, cette détermination semble parfois nécessiter une confirmation. Mill propose alors comme technique de confirmation de provoquer le phénomène en question en créant le fait dont on suppose, en vertu de l'application des règles, qu'il entraîne le phénomène en tant qu'effet. Mais, bien entendu, cette technique n'est applicable que dans le cadre d'une expérimentation contrôlée - et non pas d'une investigation contrôlée. Elle n'est pas, par conséquent, applicable dans la recherche interculturelle.

Y a-t-il, dans le cadre d'une investigation contrôlée, des techniques qui permettent de déterminer l'asymétrie d'une relation et, d'une manière générale, le caractère significatif d'une relation ? En des termes plus précis, l'application des techniques statistiques (ou mathématiques) suffit-elle à identifier des relations "causales" ? Cette question est d'une importance majeure car si l'identification d'une relation "causale" était totalement dépendante d'une manipulation formelle des données, alors la méthode de l'examen cas par cas et, par là même, la méthode inductive se trouverait justifiée. Du même coup, la comparaison interculturelle, envisagée comme la "logique de la découverte" en sciences sociales et humaines se trouverait aussi justifiée.

Certains, comme Nagel par exemple, semblent croire à ce pouvoir des techniques formelles : "... en soumettant les données recueillies aux manipulations de l'analyse statistique, dit-il, il se peut qu'on réussisse soit à éliminer certains des facteurs qui devaient exercer une détermination causale, soit à dégager de nouvelles informations nous permettant d'adjudger à d'autres facteurs une influence causale sur le phénomène." Certes, les difficultés que présentent ces entreprises sont, ajoute Nagel, notoires. " Il y a non seulement des problèmes techniques sérieux et souvent insolubles suscités par divers domaines de recherche en sciences sociales - par exemple, des problèmes concernant l'identification et la définition des variables, le choix des variables pertinentes, la sélection de données d'échantillon représentatives et la cueillette d'une quantité de données suffisante pour permettre une inférence valide à partir des comparaisons de diverses catégories de données de l'échantillon. Il y a aussi le problème crucial concernant la nature de la preuve nécessaire pour justifier l'attribution d'une signification causale valide aux corrélations entre les données ²¹⁰." Mais la reconnaissance de ces difficultés et de ce problème n'empêche pas Nagel d'affirmer que "les sciences sociales réussissent non seulement à établir des généralisations statistiques mais aussi à les expliquer ²¹¹", c'est-à-dire à les interpréter ou à déterminer leur nature causale. Et cette explication - ou interprétation, ou détermination de la nature causale - des corrélations apparaît comme le résultat de la seule utilisation de techniques formelles (statistiques).

Le problème général de la signification d'une association régulière est habituellement posé sous forme de problème d'identification des corrélations indirectes - ou "*spurious*". Le présupposé qui se trouve à la base de cette formulation du problème est que si une corrélation est directe (ou "*vraie*"), alors elle exprime une relation causale. Par conséquent, toute technique susceptible de permettre l'identification d'une corrélation indirecte devient, ipso facto, une technique d'interprétation, c'est-à-dire de détermination de la nature causale de la relation. Ce présupposé implique, bien entendu, une conception particulière de la causalité mais l'examen de cette conception n'a pas d'intérêt dans le contexte de notre étude ²¹². Ce

²¹⁰ Nagel, E., op. cit., p. 458-459.

²¹¹ Ibid., p. 509.

²¹² Simon, qui adopte ce présupposé de base, justifie cette conception dans les termes suivants : "Si nous utilisons une définition ontologique de cause - ba-

qui nous intéresse est de savoir si l'identification d'une corrélation indirecte est le résultat de la seule application de techniques formelles.

Comme on sait, les techniques destinées à identifier les cas de corrélation indirecte entre deux variables consistent essentiellement dans l'introduction d'une troisième variable. Le procédé général comporte les étapes suivantes :

1. Nous observons le comportement de deux variables, S et U par exemple, et établissons leurs valeurs respectives ;
2. nous déterminons, à partir de ces valeurs, le coefficient de corrélation de ces variables, c'est-à-dire $r(S,U)$;
3. si le coefficient de corrélation $r(S,U)$ n'est pas proche de zéro et si nous soupçonnons la possibilité d'une corrélation indirecte, nous introduisons une troisième variable, disons T - qui pourrait éventuellement rendre compte de $r(S,U)$;
4. nous calculons alors la corrélation partielle $r(S,U \text{ \& } T)$ entre S et U maintenant T constante ;
5. nous comparons tous les résultats obtenus ; si $r(S,U \text{ \& } T)$ est proche de zéro tandis que $r(S,U)$ ne l'est pas, alors nous pouvons conclure ou bien : a) que T est une variable interférente c'est-à-dire que S opère causalement sur U (ou vice versa) à travers T ; ou bien : b) que la corrélation $r(S,U)$ est le résultat de l'opération de T sur S et U, et la corrélation est indirecte.

sée sur la notion de connexion "nécessaire" des événements - alors la corrélation ne peut évidemment pas être une preuve d'un lien causal. Mais à part celui-là, aucun autre moyen ne peut prouver l'existence d'un lien causal et alors nous ne possédons aucune base pouvant nous permettre de distinguer les corrélations "véritables" des corrélations "indirectes" ("spurious"). Si nous décidons de retenir cette dernière distinction (et les chercheurs n'ont pas démontré qu'ils pouvaient s'en passer) et souhaitons en même temps de demeurer des empiristes, alors le terme "cause" doit être défini d'une manière qui n'implique pas de conséquences ontologiques discutables" (cf. Simon, H.A., "Spurious Correlation : A Causal Interpretation", American Statistical Association Journal, 1954, p. 468).

Mais, comme le montre alors Simon, ce n'est pas l'"évidence" statistique qui nous permet en dernière instance d'identifier le cas de corrélation indirecte, c'est sur la base d'une véritable supposition empirique que nous procédons à cette identification. De sorte que la même "évidence" statistique peut conduire à des interprétations totalement différentes suivant les suppositions empiriques utilisées ²¹³.

De quel genre sont ces suppositions ? Dans les cas les plus simples, ce sont des suppositions du sens commun, dans d'autres cas elles constituent des hypothèses scientifiques au sens strict. Dans tous les cas cependant la signification d'une relation apparaît fondée sur des affirmations logiquement indépendantes de la relation en question ²¹⁴.

Les conséquences de cette situation sur la problématique qui nous occupe sont multiples. Premièrement, du moment que l'identification d'une relation significative ne dépend pas seulement d'une analyse formelle (mathématique) de la relation en question mais aussi et surtout d'une ou plusieurs hypothèses empiriques, l'interprétation d'une relation empiriquement constatée est subordonnée logiquement aussi bien que dans la pratique à une conjecture dont la formulation ne peut pas, en dernière instance, être l'aboutissement d'un processus seulement inductif. En d'autres termes, et d'une manière générale, ce n'est pas encore la comparaison qui fonde le "modèle" mais bien le "modèle" qui fonde la comparaison.

²¹³ Cf. *ibid.*, p. 469. Nous ne reproduirons pas ici la preuve formelle (mathématique) construite par Simon. Signalons seulement que, selon Simon, l'ordre causal des variables peut être déterminé sans l'utilisation de suppositions dans le cas d'un contrôle expérimental (*ibid.*, p. 478). Les conséquences d'une telle situation sur la distinction expérimentation contrôlée, investigation contrôlée ne seraient pas alors négligeables.

²¹⁴ Du point de vue de leur "fonction", ces suppositions sont aussi de deux types : "Les premières, habituellement explicites sont des présuppositions affirmant que certaines variables n'ont pas d'influence causale sur d'autres variables spécifiques. Ces présuppositions réduisent le nombre de degrés de liberté du système de coefficients en postulant que trois coefficients bien précis sont nuls. Le deuxième type de présuppositions, plutôt implicite qu'explicite soutient qu'il n'y a pas de corrélation entre les écarts dus au hasard et associés au système à trois variables. Ce type de présupposition nous permet d'introduire un nombre suffisant de restrictions additionnelles destinées à mieux saisir l'identité des autres coefficients et ainsi déterminer la hiérarchie causale des variables " (cf. *ibid.*, p. 479).

Deuxièmement, dans la mesure où, dans la recherche interculturelle c'est bien la comparaison qui est censée fonder le "modèle", la subordination logique de l'interprétation d'une relation à une supposition empirique prend dans la pratique la forme d'une subordination à des hypothèses d'un bas niveau de généralité, d'un bas degré de systématisation et relativement imprécises, bref, d'une subordination à des hypothèses empiriques non théoriques ou quasi théoriques.

Troisièmement, dans la mesure où, dans la pratique de l'interprétation de corrélations la dépendance de cette interprétation par rapport à des suppositions empiriques n'est pas toujours clairement reconnue et presque jamais explicitée, le danger d'une interprétation biaisée par des considérations non scientifiques, voire ethnocentriques guette en permanence une telle pratique. Ce danger est particulièrement remarquable dans la recherche interculturelle où les suppositions du "sens commun" ne sont, dans la plupart des cas, que les suppositions du sens commun d'une culture - de la culture du chercheur.

L'examen de la problématique de l'interprétation des corrélations dans le contexte des comparaisons interculturelles nous permet, enfin, de situer clairement ce que nous pouvons appeler, d'une manière générale, le paradoxe de l'approche inductive dans l'"*investigation contrôlée*". Nous pouvons distinguer deux usages des corrélations correspondant, respectivement, à une logique de la preuve et à une logique de la découverte. Dans le premier cas - celui d'une logique de la preuve -, l'usage des corrélations répond à l'hypothèse : "Si existence d'une relation significative, alors corrélation" - l'existence d'une corrélation étant alors considérée comme support inductif de la relation significative. Dans le deuxième cas - celui d'une logique de la découverte -, l'usage des corrélations repose sur l'hypothèse : "si existence d'une corrélation, alors relation significative" - l'existence d'une corrélation étant alors considérée comme prémisse (inductive) pour l'inférence d'une relation significative.

Or, le cas des corrélations indirectes constitue une véritable épreuve de ces deux hypothèses. Dans la perspective d'une logique de la preuve, le chercheur dispose d'une théorie logiquement indépendante de, et antérieure à l'association en question grâce à laquelle les variables pertinentes sont identifiées. Dans la perspective d'une logique de la découverte, cette théorie n'existe pas en droit. Deux possibilités sont alors offertes au chercheur engagé dans une telle logique : s'interdire la reconnaissance des corrélations indirectes ou les reconnaître sur la base

d'une théorie. Puisqu'il ne peut pas s'interdire cette reconnaissance, il doit faire appel à une théorie. C'est le paradoxe de l'approche inductive : pour construire une théorie, le chercheur réalise une inférence dont les prémisses supposent une théorie.

Dans le cas particulier de la recherche interculturelle, à cet ensemble de suppositions s'ajoutent, par ailleurs, des suppositions exigées par l'introduction du contexte, c'est-à-dire par la présence nécessaire de variables systémiques dans l'analyse comparative. En effet, les techniques statistiques dont dispose le chercheur pour identifier une corrélation indirecte - "*spurious*" - entre, par exemple, S et U consistent essentiellement, comme nous l'avons vu, dans l'introduction d'une troisième variable, par exemple T, qui pourrait rendre compte de la corrélation S, U. Cette troisième variable T doit cependant être mesurée au même niveau que S et U. Si donc le comportement de deux ou plusieurs variables du même niveau, par exemple de niveau individuel, est affecté par une ou plusieurs variables d'un autre niveau, par exemple, des variables systémiques, comment identifier le cas d'une corrélation indirecte ?

Ce problème a déjà été soulevé par Robinson qui signale la possibilité d'un raisonnement fallacieux lorsque le chercheur conclut, à partir d'une relation de niveau systémique, à l'existence d'une relation de niveau individuel ²¹⁵. Le problème devient plus important encore lorsqu'on s'aperçoit que des corrélations obtenues à un certain niveau diffèrent d'une manière radicale des corrélations des mêmes variables mesurées à un autre niveau.

Kornhauser, par exemple, dans une recherche portant sur quinze pays occidentaux décèle une corrélation négative très élevée (-.76) entre la proportion de votes communistes et la proportion de force de travail masculine consacrée à des activités productives non agricoles. Il peut donc conclure, sur la base d'une comparaison intersystémique qu'"il y a une relation négative très forte entre le degré d'industrialisation des sociétés et l'intensité du communisme dans le monde occidental" ²¹⁶. Ce qui, bien entendu, est considéré par certains comme une réfutation empirique des théories de Marx. Cependant, les preuves empiriques ne manquent

²¹⁵ Cf. Robinson, W.S., "Ecological Correlations and the Behavior of Individuals", *American Sociological Review*, 15, 1950.

²¹⁶ Kornhauser, W., *The Politics of Mass Society*, p. 150.

pas montrant que non seulement les travailleurs des grandes usines ont tendance à voter communiste, mais encore qu'à l'intérieur de chaque pays le degré d'industrialisation d'une région ou d'une unité administrative est relié de façon positive au vote communiste. Ainsi, il y a deux résultats apparemment contradictoires : tandis qu'au niveau systémique la relation entre le degré d'industrialisation et le vote communiste est négative, au niveau intrasystémique elle est généralement positive.

Faut-il en conclure qu'une des deux corrélations doit être directe (ou "vraie") et l'autre indirecte (ou "*spurious*") ? Ou bien faut-il en conclure que ces deux corrélations ne sont peut-être pas contradictoires et exigent des interprétations différentes - mais complémentaires ? Cette dernière possibilité, est-elle, par ailleurs, réelle ?

Considérons un autre exemple. Allardt et Pesonen rapportent que, dans les communes finlandaises, la relation entre la proportion d'individus parlant le suédois et le vote en faveur du parti suédois augmente suivant l'augmentation de la proportion de Suédois. Si la proportion de Suédois est faible dans une commune - le système qui sert d'unité -, alors le fait d'être Suédois n'est pas associé à une plus grande propension à voter pour le parti suédois. Toutefois, si la proportion de Suédois est élevée, alors ils auront une plus grande tendance à agir en suédois, c'est-à-dire à voter pour le parti suédois ²¹⁷. Dans ce cas, ce qu'on peut appeler un *effet de contexte*, à savoir l'intégration au groupe permettrait une double interprétation correspondant aux deux niveaux de l'analyse : à un premier niveau, l'interprétation du comportement individuel ferait appel à une proposition telle que "un individu se comporte de la manière Y avec une probabilité d lorsqu'il est un membre isolé du groupe X " ; à un deuxième niveau, l'interprétation ferait appel à une proposition telle que "la probabilité d qu'un individu se comporte de la manière Y dans le groupe X s'accroît suivant le coefficient de contexte c lorsque le contexte est opérant ²¹⁸". Bref, cet exemple montre qu'il est possible - et parfois nécessaire - d'élaborer des interprétations différentes - bien que complémentaires -

²¹⁷ Cf. Allardt, E. et Pesonen, P., "Cleavage in Finnish Politics", dans Lipset, S.M. et Rokkan S., édit., *Party System and Voter Alignments : Cross-national Perspectives* ; cité aussi dans Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 69-70.

²¹⁸ Cf. Przeworski, A. et Teune, H., *ibid.*, p. 72.

d'un même phénomène correspondant à des niveaux différents de l'analyse du phénomène.

Revenons à notre premier exemple. À partir d'une analyse fondée sur la comparaison de régressions ²¹⁹, Przeworski et Teune ²²⁰ montrent que les résultats obtenus par Kornhauser doivent être attribués au fait qu'il considère des pays qui diffèrent relativement peu par rapport à la variable indépendante - force de travail non agricole - mais qui diffèrent beaucoup plus par rapport à la valeur de la variable dépendante - vote communiste - lorsque celle-ci est égal à zéro ("*regression intercepts*"). De sorte que le phénomène observé par Kornhauser serait, en réalité, celui-ci : tandis que dans les pays les plus industrialisés il est moins probable que les paysans votent communiste, dans les pays moins industrialisés il est plus probable que les paysans votent communiste. Par conséquent, le résultat de la comparaison intersystémique ne peut pas être considéré "vrai" et le phénomène ne mérite pas une double interprétation.

L'analyse de ces deux exemples montre que ce problème ("*interlevel spuriousness*") exige l'introduction de suppositions empiriques supplémentaires portant spécialement, d'abord, sur la distinction même des niveaux des variables en question, ensuite, sur l'effet de contexte, c'est-à-dire sur la manière dont le contexte en question opère. Dans le cas de la corrélation (négative) "écologique" de Kornhauser industrialisation, vote communiste, la différence de contextes initiaux fournirait l'interprétation théorique des différences entre les régressions internes aux systèmes et les régressions intersystémiques. Dans le deuxième exemple, la notion d'"effet de contexte" renverrait à l'hypothèse selon laquelle le taux de diffusion de y dans des individus isolés par rapport à leur contexte social ne dépend pas du nombre d'individus qui ont accepté y mais, si ces individus sont intégrés dans leur contexte social, alors le taux d'adoption de y dépend du niveau d'acceptation atteint par y dans le groupe. Bref, comme le reconnaissent les comparativistes Przeworski et Teune eux-mêmes, "même si en sciences sociales plusieurs analyses de régressions ne sont pas guidées par une théorie toute prédiction portant

²¹⁹ La reformulation du problème des "corrélations écologiques" en termes de comparaison de régressions est due à Goodman (cf. Goodman, L.A., "Ecological Regressions and Behavior of Individuals", *American Sociological Review*, 18, 1953).

²²⁰ Cf.. *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 65-67.

sur la dépendance fonctionnelle d'une variable par rapport à d'autres (nous dirions : toute interprétation d'une association ou d'une relation entre variables) devrait être dérivée d'une théorie ²²¹. Ce qui nous renvoie dès lors aux mêmes conséquences que nous avons signalées par rapport aux suppositions générales requises pour l'interprétation des corrélations et, plus particulièrement, à ce que nous avons appelé le "paradoxe de l'approche inductive dans l'investigation contrôlée".

5.5 Le problème des propositions générales dans une comparaison restreinte

[Retour à la table des matières](#)

Nous examinerons maintenant l'organisation méthodologique particulière que suppose une comparaison interculturelle tactiquement restreinte à certains cas ou, plus exactement, à certains systèmes. En d'autres termes, nous examinerons les conditions de la formulation d'hypothèses interculturelles de forme universelle à la lumière de la question centrale de cette approche, à savoir comment passer d'une hypothèse interculturelle de validité restreinte à certains systèmes, à une hypothèse interculturelle valable pour tous les systèmes.

Bien entendu, certaines questions discutées dans les sections précédentes sont aussi pertinentes dans un examen de cette approche. C'est spécialement le cas des questions concernant l'interprétation des comparaisons dans ses deux aspects : en tant que processus rationnel permettant d'affirmer l'existence d'une association régulière entre deux ou plusieurs variables, et en tant que processus rationnel permettant d'affirmer l'existence d'une relation significative entre ces variables. Dans ce qui suit, nous nous attacherons exclusivement à l'examen des aspects particuliers d'une comparaison interculturelle restreinte.

Nous avons considéré les formules interculturelles du type :

in A, B, C, ...

comme représentant le passage de formules "idiographiques" du type :

²²¹ Ibid., p. 58. c'est nous qui soulignons.

in A, ...

à des formules strictement "nomothétiques" du type :

Toujours et partout où X est présent, ...

Ce passage n'est cependant qu'un passage purement logique et ne peut, en aucun cas, être considéré comme l'expression d'une démarche épistémologique comparative : par définition, cette démarche trouve son point de départ dans la comparaison d'au moins deux cultures (ou deux sociétés, ou deux systèmes).

En quoi consisterait alors la démarche du chercheur comparativiste ? Elle devrait consister dans *un examen progressif de cas* réalisé à la lumière de l'hypothèse originale. Cet examen progressif de cas n'aurait pas cependant comme conséquence d'augmenter le nombre de systèmes auxquels les variables sont liées *mais de réduire le nombre de variables contextuellement liées*. Cette réduction du nombre de variables contextuellement liées s'effectuerait alors en deux étapes : d'abord, comme réduction de variables liées à des noms de systèmes, à des variables liées à des *propriétés* de systèmes ; ensuite, comme réduction de variables liées à des propriétés de systèmes, à des variables libres. Bref, ce processus de réduction présenterait les formes consécutives suivantes :

(I) in A, B, ...

(II) dans des systèmes du type C, ...

(III) (X) ...

Supposons, en effet, que la comparaison de deux systèmes A et B nous permette de formuler l'hypothèse suivante :

H : in A et B, le phénomène P dépend des facteurs
M, O, S et I.

Autrement dit :

(I')

$$inA, B [M_{(A,B)} \& O_{(A,B)} \& S_{(A,B)} \& I_{(A,B)} \rightarrow P_{(A,B)}]$$

où les variables sont liées à des noms de systèmes.

Supposons que nous élargissons le cadre de la comparaison aux systèmes C et D et que, dans cette comparaison, nous trouvons que M, 0 et S sont associés à P mais que I ne l'est pas, et qu'une nouvelle variable, disons (Mi) apparaît maintenant associée à P. Supposons encore qu'une analyse des systèmes A, B, C et D nous permette de les ranger en deux catégories : A et B dans la catégorie de systèmes qui présentent la caractéristique "p", et C et D dans la catégorie de systèmes qui présentent la caractéristique "q". L'élargissement du cadre de la comparaison nous permet alors d'affirmer :

(II') Dans des systèmes de type

$$p, [M_{(p)} \& O_{(p)} \& S_{(p)} \& I_{(p)} \rightarrow P_{(p)}]$$

(II'') Dans des systèmes de type

$$q, [M_{(q)} \& O_{(q)} \& S_{(q)} \& Mi \rightarrow P_{(q)}]$$

où les variables sont liées à des propriétés de systèmes.

Supposons, enfin, que le cadre, de la comparaison a été suffisamment élargi et que cet élargissement n'a fait que confirmer les résultats obtenus. Nous pourrions alors affirmer, en plus de (II') et (II''), la proposition générale suivante :

$$(III') (x) [M_{(x)} \& O_{(x)} \& S_{(x)} \rightarrow P_{(x)}]$$

où les variables sont libres. Autrement dit, nous pourrions affirmer que P dépend, partout, de M, de 0 et de S ; et que, en plus, elle dépend dans les systèmes qui présentent la caractéristique "p", de I, et dans les systèmes qui présentent la caractéristique "q", de Mi. Et nous voyons alors que si le choix tactique d'une comparaison restreinte à certains cas - à certains systèmes - est inscrite dans la stratégie

globale visant la formulation de propositions strictement nomothétiques, alors le problème central de cette comparaison est celui du statut de noms propres - c'est-à-dire des noms de systèmes -, et l'objectif de cette recherche comparative se définit comme substitution de variables aux noms de systèmes.

La possibilité d'une telle substitution renferme, d'une manière condensée et spécifique, la problématique générale représentée traditionnellement par l'opposition des approches idiographique et nomothétique, de l'individuel et du général, de l'historique et du théorique. En effet, si ces oppositions sont considérées comme étant insurmontables, et si l'approche idiographique est considérée comme la seule valable en sciences sociales, à la question : peut-on substituer des variables à des noms de systèmes ?, il ne peut être répondu que par la négative. Si cette question admet une réponse positive, c'est donc dans la mesure où l'historique n'est pas opposé au théorique. Encore plus, dans la mesure où les propositions historiques sont considérées comme des propositions *implicitement* théoriques : ces propositions, diront, par exemple, Przeworski et Teune "rangent sous les noms propres des systèmes sociaux une grande variété de facteurs qui pourraient être considérés dans les explications théoriques". De sorte que "le pont entre les observations historiques et la théorie générale est la substitution de variables aux noms propres de systèmes sociaux ²²²".

Quelle sera donc dans cette perspective, le statut des noms propres de systèmes ? Considérons les propositions suivantes :

- P.1 En Allemagne et en Suède, les ouvriers avec des salaires plus élevés ont une conscience de classe plus développée.
- P.2 En Angleterre et aux États-Unis, les ouvriers avec des salaires plus bas ont une conscience de classe plus développée.

En d'autres termes :

$$(I) \text{ in } A \text{ et } B \left[S_{(A,B)} \& U_{(A,B)} \right]$$

²²² Ibid., p. 24-25.

$$(II) \text{ in } C \text{ et } D \left[\approx S_{(C,D)} \& U_{(C,D)} \right]$$

où S désigne "salaires élevés", et U désigne "conscience de classe développée".

Ces propositions contiennent des noms propres de systèmes et, en ce sens, elles peuvent être appelées "historiques". Si on considère cependant qu'une proposition historique est une proposition implicitement théorique, alors les noms propres de systèmes se réfèrent en quelque sorte elliptiquement à des facteurs d'ordre théorique : l'omission de ces facteurs est suppléée par les noms propres. Dans cette interprétation, les propositions (I) et (II) affirmeront donc sous forme de raccourci ou de sous-entendu que la relation entre le salaire des ouvriers et la conscience de classe dépend de facteurs non encore connus ou non encore considérés. Le statut des noms propres sera donc celui de *résidus de variables* - de ces variables qui ont une influence sur le phénomène en question mais n'ont pas encore été considérées. La question se pose alors de savoir comment éliminer ce résidu, c'est-à-dire comment substituer des variables aux noms propres de systèmes.

Dans la comparaison interculturelle, deux situations générales sont, en principe, possibles :

1. que les relations intrasystémiques ne varient pas d'un système à un autre système ;
2. que les relations intrasystémiques varient d'un système à un autre système.

La logique de la substitution peut être mieux appréhendée dans cette dernière situation car lorsque les relations ne varient pas d'un système à un autre le résidu de variables représenté par les noms de systèmes est pratiquement inexistant, c'est-à-dire a été éliminé "naturellement" au cours de la recherche.

Quelle est donc la logique de la substitution dans le cas d'une comparaison qui montre, lorsqu'on passe d'un système à un autre système, des différences dans les relations intrasystémiques ? La présentation de cette logique réalisée par Przeworski et Teune constitue la plus complète - sinon la seule - analyse épistémologique réalisée jusqu'à présent dans le cadre de la problématique de la comparaison

interculturelle restreinte ²²³. Nous l'utiliserons donc comme base de notre examen - bien qu'avec un certain nombre de changements dans sa formulation.

Supposons que :

U est une variable dépendante ;

S_i est une variable indépendante où i varie de 1 à k ;

T_i est une variable systémique où i varie de $k+1$ à p ;

N^*_i désigne la variation non expliquée de la variable dépendante, où i varie de 1 à n .

Nous pouvons dire alors, d'une manière générale, que la valeur de la variable dépendante est une fonction, d'une part, des variables indépendante et systémique, d'autre part, d'une variation non expliquée de la variable dépendante elle-même. En d'autres termes :

$$U = f(S_i, T_i) + N^*_i$$

La variation non expliquée de la variable dépendante N^*_i constitue un résidu de variables. Remplaçons donc le nom du système qui exprime, sous forme elliptique, ce résidu par : N_i où N dénote l'ensemble - inconnu - de facteurs qui opèrent dans le système en question.

Nous pouvons dire alors que la valeur spécifique (contextuelle) de la variable dépendante répondra à la fonction suivante :

$$U = f(S_i, T_i, N_i)$$

Dans la première situation - où les relations intrasystémiques ne varient pas de système à système -, la variable indépendante S_i suffit à "expliquer" la valeur de la variable dépendante U . Dans la situation où $r(S, U)$ diffère d'un système à un autre, une première analyse contextuelle est censée nous permettre de déterminer si les variables sont réellement équivalentes du point de vue de leur signifi-

²²³ Ibid., spécialement l'introduction et le chap. 4.

tion ²²⁴. Si elles le sont réellement, il faut alors se demander dans quelle mesure une troisième variable ne pourrait pas modifier les résultats obtenus, c'est-à-dire, plus précisément, révéler la présence d'une corrélation indirecte ("spurious").

Supposons que l'introduction d'une troisième variable n'a pas permis de déceler une corrélation indirecte. S ne pourra pas être considérée à ce moment-ci de l'analyse comme une "explication" de U. La recherche doit alors continuer jusqu'à la découverte d'une variable réellement "explicative". Supposons cependant que cette nouvelle variable fournit une "explication" uniforme dans tous les systèmes considérés mais n'élimine pas une certaine variation de la variable dépendante lorsqu'on passe d'un système à un autre système. Il faut alors introduire systématiquement de nouvelles variables destinées à réduire cette variation. Lorsqu'il n'y a plus de variables susceptibles de réduire cette variation d'une manière uniforme, c'est-à-dire dans tous les systèmes, il faut alors introduire des variables de niveau systémique.

L'introduction systématique de variables de niveau systémique ne permettra pas certainement de réduire de manière uniforme toutes les variations de la variable dépendante. Elle ne permettra pas non plus d'obtenir cette réduction comme un effet des mêmes variables systémiques. En d'autres termes, les variables systémiques réduiront les variations de la variable dépendante en raison inverse à leur généralité, et on assistera à une multiplication de variables systémiques au fur et à mesure que s'effectuera cette réduction. À la limite, c'est-à-dire lorsque la variation sera totalement éliminée, le nom du système remplacera - elliptiquement - le résidu des variables systémiques.

Le résultat de ce processus sera une théorie dont la structure répondra à la forme d'arbre. En effet, soit, par exemple, la théorie suivante de la mobilisation politique :

²²⁴ Przeworski et Teune donnent, à cet égard, l'exemple suivant : supposons que la relation entre mobilisation politique et exposition à la radio est positive dans un pays et négative dans un autre pays. Supposons que, dans ce dernier pays, la corrélation "exposition à la télévision, mobilisation politique" est cependant très élevée. Il sera clair que les variables "exposition à la radio" et "exposition à la télévision" renvoient à la variable "générale" "exposition aux mass media" et peuvent être considérées comme équivalentes (ibid., p. 79-80). Nous reviendrons sur cet exemple.

T : "La mobilisation politique dépend de l'exposition aux mass media, de l'appartenance à des organisations non politiques et de la socialisation politique réalisée par la famille ; dans les systèmes à marché contrôlé, elle dépend, en plus de la mobilité individuelle ; dans les systèmes à marché libre, elle dépend, en plus, de l'implication dans le marché ; dans ces derniers systèmes, si les partis sont en compétition, elle dépend, en plus, du revenu individuel ; par ailleurs, en Inde, elle dépend, en plus, de la taille de la communauté et au Chili de la religiosité ²²⁵".

La structure de cette théorie est représentée dans le tableau 11 (il faut-le lire de bas en haut).

Comment a-t-on abouti à la formulation de cette théorie ? Reconstituons l'essentiel de la démarche.

1. La comparaison d'un certain nombre de cas a permis de dégager l'existence d'une relation *uniforme* entre la variable dépendante "mobilisation politique" et les variables indépendantes "exposition aux mass media", l'appartenance à des organisations non politiques" et "socialisation politique réalisée par la famille". Ce résultat s'exprime dans l'hypothèse H1.

2. Les variations intersystémiques résiduelles observées dans certains systèmes sont éliminées par l'introduction d'une troisième variable (systémique) : le résultat est constitué par l'hypothèse H2.

3. Les variations intersystémiques résiduelles observées encore dans certains systèmes sont éliminées par l'introduction d'une quatrième variable (systémique). L'hypothèse H3 exprime ce résultat.

²²⁵ Ibid., p. 85.

Tableau 11
Structure d'une théorie
(Contexte : comparaisons interculturelles restreintes)

[Retour à la table des matières](#)

Inde

Chili

H 4 : "la mobilisation politique résiduelle dépend de la taille de la communauté "

H 4 : "la mobilisation politique résiduelle dépend de la religiosité "

systèmes avec des partis en compétition

systèmes sans partis en compétition

H 3 : "la mobilisation politique résiduelle dépend du revenu individuel "

H 3 : (?)

systèmes à marché libre

systèmes à marché contrôlé

H 2 : "la mobilisation politique résiduelle dépend de l'implication dans le marché "

H 2 : (?)

H 1 : "la mobilisation politique dépend de l'exposition aux mass media, de l'appartenance à des organisations non politiques et de la socialisation politique réalisée par la famille"

T = H1 & H2 & H3 & H4 & H4'

4. Les variations intersystémiques résiduelles observées encore dans certains systèmes sont "éliminées" par l'Introduction des noms de ces systèmes, l'omission des variables (systémiques) correspondantes étant suppléée (provisoirement) par ces noms propres. Ce sont les hypothèses H4 et H4'.

Nous pouvons voir alors clairement :

1. que le processus qui conduit de H1 à H4 et H4' est un processus de réduction de la variation de la variable dépendante ;
2. que cette réduction est obtenue par l'introduction systématique de variables indépendantes systémiques ;
3. qu'à une plus grande généralité de la variable indépendante systémique correspond une moindre réduction de la variation de la variable dépendante ;
4. qu'à une plus grande réduction de la variation de la variable dépendante correspond une multiplication des variables systémiques indépendantes ²²⁶ ;
5. qu'à la limite de la réduction de la variation des variables dépendantes et de la multiplication des variables systémiques indépendantes, le résidu de la variation est "éliminé" (provisoirement) par les noms propres de systèmes.

Qu'est-ce que cet examen révèle au niveau de l'épistémologie ou de la philosophie de cette variante de la comparaison interculturelle ? La logique de cette procédure est celle d'une construction de théories et, en ce sens, elle apparaît

²²⁶ Si la théorie était complète nous trouverions, en effet, au moins une hypothèse de niveau un, deux hypothèses de niveau deux, quatre hypothèses de niveau trois et huit hypothèses de niveau quatre. (Bien entendu, la forme dichotomique des variables et le présupposé d'une théorie complète de ce genre ne sont que des artifices d'exposition.)

comme une *véritable logique de la découverte de lois universelles*. Cette logique consiste essentiellement dans une considération systématique et progressive de situations naturelles - des cas que sont les systèmes culturels ou sociaux - en vue d'une substitution systématique et progressive de concepts d'individus (noms propres de systèmes) par des concepts de classe (noms de variables). En d'autres termes, elle consiste essentiellement dans un *processus de généralisation conceptuelle correspondant à, et dépendant d'un processus de généralisation empirique*. En ce sens, elle apparaît aussi comme une véritable logique inductive.

Certes, ce processus de généralisation conceptuelle présente des caractéristiques particulières. Ces caractéristiques découlent du fait que la généralisation conceptuelle vise d'abord et surtout les variables et seulement ensuite, et comme conséquence, le domaine d'application ou de validité des hypothèses. Cependant, ces caractéristiques accentuent plutôt qu'affaiblissent le caractère inductif du processus.

Un exemple particulièrement remarquable à cet égard est celui de la généralisation de variables rendue possible par la découverte de corrélations positives. Dans l'exemple de Przeworski et Teune, si on découvre que la relation entre la mobilisation politique et l'exposition à la radio est positive dans un pays et négligeable dans un autre on peut se demander si dans ce dernier pays il y a une autre variable qui serait reliée à la même variable dépendante et qui pourrait être considérée comme appartenant au domaine du *même concept général*. Si, par exemple, dans le pays où la corrélation originale était négligeable, l'exposition à la télévision est reliée à la mobilisation politique, la théorie peut être modifiée : au lieu de parler en termes d'"exposition à la radio" et d'"exposition à la télévision", on pourrait les considérer comme des instances spécifiques d'un concept plus général, à savoir l'"exposition aux mass media". Dans ce cas, le niveau de généralité du concept serait modifié vers le haut ²²⁷.

Mais qu'arrive-t-il, en fait, à ces variables lors d'un tel changement de niveau ? En fait, les variables originelles deviennent simplement des "indicateurs" d'une nouvelle variable qui, certes, est plus générale *mais non pas plus "profonde"* :

²²⁷ Cf. Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 79-80.

cette nouvelle variable est aussi observationnelle que les autres ²²⁸. En fait, et dans le meilleur des cas, le processus de généralisation conceptuelle régi par cette logique a comme conséquence d'élargir le domaine d'application ou de validité de la théorie mais non pas de la rendre plus "profonde". Et c'est une conséquence normale parce que l'inférence inductive ne peut jamais être présente dans la *formation* d'une hypothèse non observationnelle ou "profonde" ²²⁹. Certes, rien ne nous empêche de parler d'un "support inductif" des hypothèses - lorsqu'un grand nombre de cas confirment l'hypothèse -, mais cette notion de "support inductif" n'implique pas nécessairement la conception selon laquelle les théories se construisent et se justifient dans l'examen systématique et progressif de cas d'observation. Et cela, d'autant plus que la notion de "support inductif" ne s'applique qu'à des hypothèses qui sont, en fait, des résumés d'information - c'est le cas, notamment, des énoncés de corrélation - et qui, par conséquent, ne peuvent pas être considérées comme de véritables hypothèses.

²²⁸ C'est pourquoi il ne s'agit pas de véritables indicateurs : l'indicateur est toujours indicateur d'une variable non observationnelle (non directement observable).

²²⁹ Przeworski et Teune ne sont pas indifférents aux connotations inductives d'une telle logique : "Le processus de validation et de modification de théories, disent-ils, sera considéré comme processus de "formulation" de théories. La formulation de théories est conçue comme une interaction entre la construction et la modification de systèmes déductifs d'une part et la validation des hypothèses par enquête empirique d'autre part. Cette conception a un avantage sur les concepts plus familiers de construction de théories et de validation de théories étant donné qu'elle évite à la construction de théories les connotations d'une approche inductive ..." (cf. Przeworski, A. et Teune, H., *The Logic of Comparative Social Inquiry*, p. 76.) Mais si les connotations d'un terme disparaissent avec le terme, les connotations d'une approche ne disparaissent pas lorsqu'on le nomme différemment : la notion d'une "interaction" entre construction et vérification d'hypothèses a, dans ce cas, des connotations inductives qui sont indifférentes au terme qui désigne la notion.

[La comparaison interculturelle.](#)

CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Il est temps maintenant de faire le bilan de notre démarche et de suggérer, à la lumière des conclusions de l'analyse, quelques éléments de réponse aux questions principales soulevées par l'examen de la logique et de la méthodologie de la comparaison interculturelle.

Le rôle attribué à la comparaison dans les disciplines sociales et humaines ne devient intelligible que dans le contexte d'une exigence méthodologique dont la justification renvoie, à son tour, à une conception particulière de la science. Au plan méthodologique, les techniques comparatives se sont développées comme des substituts du contrôle expérimental des variables. Ce contrôle était requis pour asseoir les seules connaissances considérées comme strictement scientifiques : des connaissances générales légales. Les disciplines sociales et humaines, à l'exemple de l'astronomie, pouvaient et donc devaient, si elles aspiraient réellement à se constituer comme sciences, découvrir des régularités générales, des relations légales entre deux ou plusieurs variables, à partir de l'observation d'un nombre assez grand et représentatif de situations naturelles données. Sous des conditions techniques valides d'observation, le constat des ressemblances devait permettre d'affirmer le caractère général du résultat de la comparaison de ces situations, le constat des différences ou des variations, le caractère particulier de ce résultat. Plus encore, seule la possession d'une théorie, conçue comme un ensemble articulé de propositions légales de différents niveaux de généralité, pouvait servir de base à une explication des particularités constatées à la suite d'une comparaison. Les situations uniques ou les événements singuliers étaient alors définis, ou plutôt

conceptualisés, comme le point de rencontre d'un nombre peut-être même infini de déterminations générales. D'où non seulement le privilège et la priorité accordés à la découverte de régularités générales, mais encore le refus de toute forme d'approche "totaliste", l'impossibilité de penser une science du singulier ou de l'unique - sinon sous la forme d'une multiplicité peut-être même infinie parce que comportant toujours un résidu de variables, d'opérations destinées à subsumer le singulier dans le général.

Cette conception des disciplines sociales et humaines sur laquelle se fonde le programme d'une science comparative des sociétés et des cultures semble donc reposer sur trois postulats : premièrement, la science au sens strict est, d'abord, connaissance théorique ; deuxièmement, les disciplines sociales et humaines peuvent et, donc, doivent être des sciences au sens strict ; troisièmement, la comparaison est une forme de "recherche empirique contrôlée" et joue, par conséquent, le même rôle méthodologique que l' "expérimentation contrôlée".

Ce qui est implicite dans ce dernier postulat et, de ce fait, non réfléchi, c'est l'énoncé d'une uniformité formelle et matérielle de la comparaison. Ce qui a permis de présenter la comparaison interculturelle ou intersociétale comme un cas de la méthode comparative, voire comme le seul cas possible dans des disciplines dont les objets d'étude sont, de toute évidence, les cultures ou les sociétés. Certes, la comparaison de ces objets s'est avérée, dans la pratique, plus laborieuse que ne le laissait croire le simple énoncé des règles générales de la méthode, et des difficultés de plus en plus redoutables ont donné lieu à des techniques de recherche de plus en plus sophistiquées. Dans ce contexte épistémologique, les obstacles rencontrés par la comparaison de cultures ou de sociétés ne pouvaient être perçus que comme des problèmes techniques, c'est-à-dire engendrés par l'application de règles générales à ces objets spécifiques.

Notre démarche a débuté, on s'en souviendra, par la mise en question de cet énoncé implicite, par le rejet de cette évidence sur laquelle repose presque toute - sinon toute - la littérature méthodologique produite dans la perspective de la comparaison interculturelle ou intersociétale. Il en est résulté la découverte de ce que nous pouvons bien appeler le point nodal n° 1 : cette forme de comparaison se distingue de toute autre forme d'abord et surtout par la façon dont elle conçoit l'objet de connaissance, par sa modalité de conceptualisation de l'objet scientifique. Dans la définition, désarmante par la force de son évidence, de la culture (ou

de la société) comme objet naturel, donné, se joue, en toute rigueur, c'est-à-dire dans sa nécessité logique toute la problématique des études interculturelles.

Qu'il en soit ainsi, c'est ce que l'analyse a confirmé en montrant que la diversité des problèmes rencontrés par la comparaison interculturelle est réductible à une structure problématique simple découlant logiquement de la définition de l'objet de connaissance comme objet naturel, donné. Or, dans la mesure où cette définition caractérise la conception empiriste de la connaissance, la structure problématique à laquelle se ramène la diversité de ces problèmes peut, à juste titre, être considérée comme une structure problématique empiriste, peut être même comme La structure problématique d'une conception empiriste de la science. En ce sens, il n'est pas téméraire d'affirmer que les études interculturelles reprennent, pour l'essentiel, l'usage empiriste de la comparaison proposé de Locke à Husserl sous des formes diverses, mais qui s'accordent sur un point décisif : le général, conçu comme ce qui est commun à tous les cas, est le produit ou le résultat d'une opération de comparaison effectuée sur le donné et la validité du général ainsi dégagé est strictement dépendante des cas donnés que ce général est censé envelopper.

L'énoncé des limites, et même des ravages d'une conception empiriste n'est pas absent dans les disciplines sociales et humaines, bien au contraire. Cependant, peu d'efforts ont été réalisés pour dégager la problématique spécifique d'un modèle de science empiriste. Or, c'est cette problématique, qui, en fait et en droit, constitue le modèle comme tel. Encore plus, peu d'efforts ont été réalisés pour évaluer rigoureusement la consistance et la fécondité de ce modèle, ce qui exige, avant tout, une analyse "interne" autant logique que méthodologique. Car la pauvreté d'un modèle de science se manifeste, d'abord, dans son inaptitude à résoudre lui-même, avec les instruments qu'il s'est donnés, les problèmes que lui-même s'est posés et qui lui sont donc strictement propres. C'est la saisie de ce rapport intime et nécessaire entre dispositif instrumental et modèle de science qui rend possible de soutenir que les difficultés méthodologiques inextricables rencontrées par la recherche interculturelle, et le caractère décevant des résultats de cette recherche, ne renvoient ni à la complexité intrinsèque des phénomènes sociaux et humains, ni aux défaillances accidentelles et, donc, corrigibles des techniques mises en oeuvre. Au contraire, est en cause un modèle de science dont la pauvreté se manifeste justement dans ces difficultés méthodologiques et dans ces résultats déce-

vants. Nous énonçons ainsi ce que nous pouvons bien considérer le point nodal n° 2 de notre analyse.

En effet, répondant au premier impératif de son modèle de science - l'impératif nomologique -, la recherche interculturelle a organisé toute sa stratégie en fonction de l'objectif premier ou final : l'établissement rigoureux, c'est-à-dire répondant aux normes de la "recherche empirique contrôlée", de lois générales de la culture ou de la société susceptibles de permettre la constitution de théories scientifiques "au sens strict". Au service de cette stratégie, la recherche interculturelle a non seulement développé un appareil technique d'un raffinement remarquable, mais mobilisé des ressources humaines et matérielles d'une ampleur exceptionnelle. Il n'est pas inutile de rappeler les résultats obtenus car une bonne partie de la littérature sociologique et anthropologique s'est nourrie et continue encore à se nourrir de ces résultats : il s'agit ou bien de propositions prétendument universelles - et dont le repérage des exceptions entraîne une accumulation indéfinie d'hypothèses. *ad hoc* -, ou bien de propositions universelles et probablement vraies mais triviales, ou bien, enfin, de propositions probablement vraies mais non universelles qui ne sont, en fait, et dans les meilleurs des cas, que des résumés d'informations. Et nous excluons de l'inventaire, pour des raisons purement logiques, les innombrables résumés d'informations dont le degré de trivialité ne se compare généralement qu'à leur degré de sophistication technique. Si notre analyse est correcte, la pauvreté de ces résultats n'est que la conséquence nécessaire d'un modèle de science frappé d'impuissance dans la structure même de sa problématique, c'est-à-dire dans les questions qu'il s'oblige lui-même à répondre à la suite de sa conceptualisation particulière de l'objet de connaissance.

Nous avons signalé que cette problématique s'organise logiquement autour de trois questions : comment identifier ou localiser l'objet, comment observer ses variations, et comment interpréter les résultats de l'observation de ces variations. Bien entendu, cette problématique générale se présente dans la comparaison interculturelle sous des formes spécifiques que nous avons précisées au cours de l'analyse. Il va sans dire que les difficultés que rencontre ce modèle de science dans la solution de ses propres problèmes prennent, elles aussi, des formes spécifiques dans le contexte de la comparaison interculturelle. C'est à l'analyse de ces difficultés que nous avons consacré l'essentiel de l'ouvrage et nous n'y reviendrons donc pas.

Qu'il nous soit permis cependant d'énoncer quelques éléments de réponse aux questions principales que l'on peut poser à la suite de cette analyse. Ces éléments de réponse découlent en droite ligne des conclusions mêmes de l'analyse.

En effet, si la faiblesse essentielle de la comparaison interculturelle réside dans son attachement à un modèle de science empiriste et inductive, qu'avons-nous à proposer sinon un modèle de science où l'objet de connaissance ne sera plus défini comme un objet naturel, donné, mais comme un objet construit ? Ce qui ne veut pas dire qu'il s'agisse nécessairement d'un objet idéal - à la manière du type webérien - ni, non plus, d'un "modèle" - d'une reconstruction partielle et abstraite d'un objet réel - mais, bien entendu, d'un objet idéal, entièrement conceptuel, ayant cependant un référent réel dont l'existence - ou les conditions d'existence - sont révélées justement par cet objet.

Y a-t-il place, à la suite d'une telle proposition, pour une comparaison de "cultures" ou de "sociétés" ? Dans l'affirmative, ce ne sera plus, bien entendu, une comparaison ayant le même rôle que la comparaison interculturelle ou intersociétale ni, à plus forte raison, les mêmes objets. Car l'objet "naturel", "donné", n'est donné ni "naturel" que par et dans une idéologie. En ce sens, la construction de l'objet de connaissance implique une rupture avec l'objet donné, une démarcation par rapport à la réalité "naturelle", naturellement donnée.

En ce sens aussi, et c'est le point nodal n° 3 que nous pouvons maintenant formuler, il s'avère que, par son approche empiriste et inductive la comparaison interculturelle ne fait que redoubler, au niveau de la conceptualisation et de la démarche scientifique, l'existence et l'effet idéologiques du donné. Ce qui fait d'elle non pas, certes, une idéologie mais bel et bien une idéologie théorique, c'est-à-dire une représentation des "sociétés" ou des "cultures" à prétention cognitive, mais dont la fonction de reproduction des représentations sociales l'emporte sur la fonction de connaissance.

La comparaison interculturelle.

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

Cette bibliographie classée dans l'ordre alphabétique des auteurs rassemble tous les ouvrages et articles cités ou mentionnés dans les différents chapitres. Lorsque la référence d'une citation n'est pas française, c'est nous qui traduisons.

ABEL, T.M. et HSU, F.L.K., "Some Aspects of Personality of Chinese as Revealed by the Rorschach Test", *Rorschach Research Exchanges*, 13, 1949.

ABERLE, D. et al., "The Functional Prerequisites of a Society", *Ethics*, LX, 2, 1950.

ALLARDT, Erik et PESONEN, Pertti, "Cleavages in Finnish Politics". dans S.M. LIPSET et Stein ROKKAN, édit., *Party System and Voter Alignments : Cross-national, Perspectives*, New York, Free Press, 1967.

ALTHUSSER, Louis, "L'objet du Capital" dans ALTHUSSER, L., BALIBAR, E. et ESTABLET, R., *Lire le Capital*, Paris, François Maspero, 1965, t. II.

ALTHUSSER, Louis, "Sur la dialectique matérialiste" dans ALTHUSSER, L., *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1965.

ANDERSON, R. Bruce W., "On the Comparability of Meaningful Stimuli in Cross-cultural Research", *Sociometry*, 30, 1967.

ARISTOTE, Organon, t. IV, *les Secondes Analytiques*, trad. et notes par J. Tricot, Paris, Libr. phil. Vrin, 1947.

BANKS, Arthur S. et TEXTOR, Robert B., *A Cross-polity Survey*, Cambridge, The Massachusetts Institute of Technology Press, 1963.

BARIOUX, M., "Techniques Used in France", *Public Opinion Quarterly*, 12, 1948.

- BLALOCK, H.M., *Social Statistics*, New York, McGraw-Hill, 1960.
- BOAS, F., *Mind of Primitive Man*, New York, McMillan Co., 1911.
- BOURDIEU, Pierre, "The Three Forms of Theoretical Knowledge", *Social Science Information*, XII, 1, 1973.
- BUNGE, Mario, *Scientific Research I : The Search for System. Scientific Research II : The Search for Truth*, New York, Springer Verlag, 1967.
- BUNGE, Mario, "A Systems Concept of Society : Beyond Individualism and Holism" (ronéo), s.d.
- BURLING, R. , "Review of Language and Mind, by Noam Chomsky", *American Anthropologist*, 72, 1970.
- CAMPBELL, D.T., "Factors Relevant to the Validity of Experiments in Social Settings", dans FRANKLIN, B.J. et OSBORNE, H.W., *Research Methods : Issues and Insights*, Californie, Wadsworth Publ. Co., 1971.
- CATFORD, J.C., *A Linguistic Theory of Translation. An Essay in Applied Linguistics*, Londres, Oxford University Press, 1965.
- COHEN, M. et NAGEL, E., *An Introduction to Logic and Scientific Method*, New York, Harcourt & Brace, 1934.
- CONKLIN, H.C., "Hanunoo Color Categories", *Southwestern Journal of Anthropology*. 11, 1955.
- DENISOFF, R. Serge, *Sociology : Theories in Conflict*, Belmont, Calif., Wadsworth Publ. Co., 1972.
- DIESING, Paul, *Patterns of Discovery in the Social Sciences*, Chicago, New York, Aldine-Atherton, 1971.
- DRIVER, Harold et MASSEY, William, "Comparative Studies of North American Indians". *Transactions of the American Philosophical Society*, 47 Pt, 2, 1957.
- DUIJKER, H.C.J. et ROKKAN, S., "Organizational Aspects of Crossnational Research", *Journal of Social Issues*, 10, 1954.
- DURKHEIM, Émile, *le Suicide*, Paris, Presses universitaires de France, 1967. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- DURKHEIM, Émile, *tes Règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1968. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- EFFRAT, Andrew, "Power to the Paradigms : An Editorial Introduction", *Sociological Inquiry*, 42, 1972.
- EGGAN, Fred "Social Anthropology and the Method of Controlled Comparison", *American Anthropologist*, 56, 5, 1954.

- ERVIN S. et BOWER, R.T., "Translation Problems in Inter-national Surveys", *Public Opinion Quarterly*, 16, 1952.
- FOUCAULT, Michel, *L'Archéologie du savoir.*, Paris, Gallimard, 1969.
- FRAKE, C.O., "A Structural Description of Subanum "Religions Behavior", dans GODENOUGH, W., édit., *Explorations in Cultural Anthropology*, New York, McGraw Hill, 1964.
- FRIEDRICH, Robert, *A Sociology of Sociology*, New York, The Free Press, 1964.
- FRIEDRICH, Robert, "Dialectical Sociology : Toward a Resolution of the Current "Crisis" in Western Sociology", *British Journal of Sociology*, 13, 1972.
- FRIEDRICH, Robert, "Dialectical Sociology : An Exemplar for the 1970's", *Social Forces*, 50, 1972.
- FRIJDA, N. et JAHODA, G., "On the Scope and Methods of Cross-cultural Research". dans PRICE, William et DOUGLAS, Richard, édit. *Cross-cultural Studies*, Harmondsworth, England, Penguin Books, 1969.
- GOODENOUGH, W.H., "Residence Rules", *Southwestern Journal of Anthropology*, 12, 1956.
- GOODMAN, L.A., "Ecological Regressions and Behavior of Individuals", *American Sociological Review*, 18, 1953.
- GOUGH, Harrison G. et SANDHU, Harjir S., "Validation of the CPI Socialization Scale in India", *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 68, 1964.
- GRANGER, Gilles-Gaston, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier-Montaigne, 1960.
- HANSON, N.R., *Patterns of Discovery*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958.
- HANSON, N.R., "The Logic of Discovery", *Journal of Philosophy*, 55, 1958.
- HAYEK, Friedrich von, *Scientisme et sciences sociales*, Paris, Plon, 1953.
- HEMPEL, Carl G. , *Aspects of Scientific Explanation*, New York et Londres, The Free Press et Collier-McMillan, 1965.
- HEMPEL, Carl et OPPENHEIM, Paul, "The Logic of Explanation", *Philosophy of Science*, 15, 1948.
- HONIGMANN, J.J., *The Kaska Indians : An Historical Reconstruction*, New Haven, Yale University Press, 1954.
- HOPKINS, T.K. et WALLERSTEIN, I., "The Comparative Study of National Societies", *Social Science Information*, VI, 5, 1967.

- HUDSON, Bradford, B., BARAKAT, Mohamed K. et LAFORGE, Rolf, "Problems and Methods of Cross-cultural Research", *The Journal of Social Issues*, 15, 1959.
- INKELES, A. et ROSSI, P., "National Comparisons of Occupational Prestige", *American Journal of Sociology*, 61, 1956.
- JHONSON, H., *Sociology : A Systematic Introduction*, New York, Harcourt, Brace & World, 1960.
- KAY, P., "Some Theoretical Implications of Ethnographic Semantics", dans FISCHER, A., édit., *Current Directions in Anthropology*, Bulletins of the American Anthropological Association, vol. 3, n° 3, 1970.
- KEESING, Roger, M., "Paradigms Lost : The New Ethnography and the New Linguistics", *Southwestern Journal of Anthropology*, 28, 4, 1972.
- KLUCKHOHN, Clyde, "Universal Categories of Culture", dans MOORE, Frank, édit., *Readings in Cross-cultural Methodology*, New Haven, Conn., H.R.A.F. Press, 1961.
- KÖBBEN, A.J.F., "New Ways of Presenting and Old Idea : The Statistical Method in Social Anthropology", dans MOORE, Frank, édit., *Readings in Cross-cultural Methodology*, New Haven, Conn., H.R.A.F. Press, 1967.
- KÖBBEN, A.J.F., "La logique de l'analyse interculturelle : comment expliquer les exceptions", *Annales*, 22e année, n° 3, mai-juin 1967.
- KÖBBEN, A.J.F., "Why Exceptions ? The Logic of Cross-cultural Analysis", *Current Anthropology*, 8 (182), 1967.
- KORNHAUSER, William, *The Politics of Mass Society*, Glencoe, Ill., Free Press, 1959.
- KOTTAK, Conrad Phillip, "Towards a Comparative Science of Society", *Comparative Studies in Society and History*, 12, 1, 1970.
- KUHN, T.S., *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago et Londres, Phoenix Books, The University of Chicago Press, 1962.
- KUHN, T.S. "Reflections on my Critics", dans LAKATOS, I. et MUSGRAVE, A., édit., *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.
- LEACH, E.R., "Comment on : On Ethnic Unit Classification, by Raoul Naroll", *Current Anthropology*, 5, 1964.
- LEVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.
- LEWIS, Oscar, "Comparisons in Cultural Anthropology", dans THOMAS, W., édit., *Yearbook of Anthropology*, Baltimore, The Lord Baltimore Press, 1955.

- LODAHL, Janice Beyer et GORDON, Gerald, "The Structure of Scientific Fields and the Functioning of University Graduate Departments", *American Sociological Review*, 37, 1972.
- LOVAAS, Ivar O., "Social Desirability Ratings of Personality Variables by Norwegian and American College Students ", *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 57, 1958.
- LYON, A., "Causality", *British Journal for the Philosophy of Science*, 18, 1, 1967.
- MARSH, Robert M., *Comparative Sociology*, New York, Chicago, San Francisco, Atlanta, Harcourt, Brace & World, Inc., 1967.
- MERTON, Robert K., *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon, 1965.
- MILL, John Stuart, *Système de logique, déductive et inductive, exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique*, Paris, Librairie philosophique de Ladrangé, 1866. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]
- MOORE, Frank W., "Codes and Coding", *Symposium on Cross-cultural Research Tools in Comparative Social Anthropology*, Paris, 1966 (ronéo).
- MURDOCK, Georges P., "The Cross-cultural Survey", *American Sociological Review*, V, 3, 1940.
- MURDOCK, Georges P., *Social Structure*, New York, McMillan, 1949.
- MURDOCK, Georges P., "Sociology and Anthropology", dans GILLIN, John, édité., *For a Science of Social Man*, New York, McMillan, 1954.
- MURDOCK, Georges P., "World Ethnographic Sample", *American Anthropologist*, 59, 4, 1957.
- MURDOCK, Georges P., "Anthropology as a Comparative Science", *Behavioral Sciences*, 2, 1957.
- MURDOCK, Georges P., "The Processing of Anthropological Materials", dans MOORE, Frank, édité., *Readings in Cross-cultural Methodology*, New Haven, H.R.A.F. Press, 1961.
- MURDOCK, Georges P., "Cross-cultural Sampling", *Ethnology*, V, 1, 1966.
- MURDOCK, Georges P. et al., *Outline of Cultural Materials*, New Haven, H.R.A.P. Press, 1961.
- MURDOCK, Georges P., et WHITING, John W.M., "Cultural Determination of Parental Attitudes : The Relationship between the Social Structure, Particularly Family Structure and Parental Behavior", dans SEEN, M.J.E., édité., *Problems of Infancy and Childhood, Transactions of the Fourth Conference*, 6-7 mars 1950, New York, Josiah Macy Jr Foundation, 1951.

- NADEL, S.F., *The Foundation of Social Anthropology*, New York, Free Press, 1951.
- NAGEL, Ernest, *The Structure of Science*, New York & Burlingame, Harcourt, Brace & World, Inc., 1961.
- NAROLL, Raoul, "Two Solutions to Galton's Problem", *Philosophy of Science*, 28, 1961.
- NAROLL, Raoul, "A Fifth Solution to Galton's Problem", *American Anthropologist*, 66, 1964.
- NAROLL, Raoul, "Galton's Problem : The Logic of Cross-cultural Analysis", *Social Research*, 32, 1965.
- NAROLL, Raoul, "What Have We Learned from Cross-cultural Surveys ?", *American Anthropologist*, 72, 6, 1970.
- NAROLL, Raoul, D'ANDRADE, Roy G., "Two Further Solutions to Galton's Problem", *American Anthropologist*, 65, 1963.
- NIEBOER, H.J., *Slavery as an Industrial System*, 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1910.
- OSGOOD, Charles E., ARCHER, W.K. et MIRON, Murray S., *The Cross-cultural Generality of Meaning Systems*, Urbana, Institute of Communications Research, University of Illinois, 1962 (memo).
- PARSONS, Talcott, *Essays in Sociological Theory*, Glencoe, Ill., The Free Press, 1949.
- PARSONS, Talcott, *The Social System*, New York, Free Press, 1951.
- PHILLIPS, Derek, "Paradigms, Falsification and Sociology", *Acta Sociologica*, 16, 1973.
- PIKE, Kenneth L., *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behavior*, Part 1, Glendale, Summer Institute of Linguistics, 1954.
- POPPER, Karl, *The Poverty of Historicism*, Boston, The Beacon Press, 1957.
- POPPER, Karl, *The Logic of Scientific Discovery*, New York, Harper & Row, 1959.
- POPPER, Karl, *Conjectures and Refutations*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1963.
- PRZEWORSKI, Adam et TEUNE, Henry, "Equivalence in Cross-national Research", *Public Opinion Quarterly*, 30, 4, 1966-1967.
- PRZEWORSKI, Adam et TEUNE, Henry, *The Logic of Comparative Social Inquiry*, New York, Londres, Toronto, Sydney, Wiley-Interscience, 1970.

- RADCLIFFE-BROWN, A., *The Andaman Islanders*, Cambridge, Cambridge University Press, 1922.
- RAPOPORT, Anatol, "Exploiter, Leader, Hero and Martyr : The Four Archetypes of 2x2 Games", *Behavioral Science*, 12, 1967.
- REDFIELD, Robert, *The Primitive World and its Transformations*, Ithaca, Cornell University Press, 1953.
- RITZER, George, *Sociology : A Multiple Paradigm Science*, Boston, Allyn & Bacon, Inc., 1975.
- ROBINSON, W.S., "Ecological Correlations and the Behavior of Individuals", *American Sociological Review*, 15, 1950.
- ROKKAN, Stein, "Recherche trans-culturelle, trans-sociétale et transnationale", dans *Tendances principales de la recherche, dans les sciences sociales et humaines*, partie 1 : Sciences sociales, Paris, La Haye, Mouton-UNESCO, 1970.
- SCHACHTER, Stanley, "Interpretative and Methodological Problems of Replicated Research", *Journal of Social Issues*, 10, 1954.
- SCHAPER, I., "Some Comments on Comparative Method in Social Anthropology", *American Anthropologist*, 55, 3, 1953.
- SEBEEK, T.A., "Goals and Limitations in the Study of Animal Communications", dans SEBEEK, T.A., éd., *Animal Communication*, Bloomington, Indiana University Press, 1968.
- SIMON, Herbert A., "Spurious Correlation : A Causal Interpretation", *American Statistical Association Journal*, 49, 1954.
- SINGER, Milton B., "Summary of Comments and Discussion", dans SCHAPER, I., "Some Comments on Comparative Method in Social Anthropology", *American Anthropologist*, 55, 3, 1953.
- SMELSER, Neil J., *Essays in Sociological Explanation*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, Inc., 1968.
- SPENCER, Herbert, *The Study of Sociology*, New York, D. Appleton, 1929.
- STEINMETZ, S.R., "Classification des types sociaux et catalogue des peuples", *Année sociologique*, 1898.
- STRODTBECK, R., "Considerations of Meta-Method in Cross-cultural Studies", dans PRICE Williams et DOUGLAS, R., éd., *Cross-cultural Studies*, Harmondsworth, England, Penguin Books, 1969.
- SUNDBERG, Norman D., "The Use of MMPI for Cross-cultural Personality Study : A Preliminary Report on the German Translation", *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 52, 1956.

- SWANSON, Guy E., "Frameworks for Comparative Research : Structural Anthropology and the Theory of Action", dans VALLIER, Ivan, édit., *Comparative Methods in Sociology. Essays on Trends and Applications*, Berkeley, Calif., University of California Press, 1971.
- THOMAS, R.M. "Reinspecting a Structural Position on Occupational Prestige", *American Journal of Sociology*, 67, 1962.
- TYLOR, Edward B., "On a Method of Investigating the Development of Institutions : Applied to Laws of Marriage and Descent", dans MOORE, Frank, édit., *Readings in Crosscultural Methodology*, New Haven, Conn., H.R.A.F. Press, 1961.
- UDY, Stanley H., Jr, "Cross-cultural Analysis : A Case Study", dans HAMMOND, Phillip E., édit., *Sociologists at Work. Essays on the Craft of Social Research*. New York, Basic Books Inc., Publ., 1964.
- WARNER, R. Stephen, "The Methodology of Marx's Comparative Analysis of Modes of Production", dans VALLIER, Ivan, édit. , *Comparative Methods in Sociology. Essays on Trends and Applications*, Berkeley, Calif., University of California Press, 1971.
- WEBER, Max, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]
- WHITING, Beatrice, *Paiute Sorcery*, New York, Viking Found Publ. in Anthropology, n° 15, Wenner-Gren Foundation, 1950.
- WHITING, John W.M., "The Cross-cultural Method", dans MOORE, Frank, édit. , *Readings in Cross-cultural Methodology*, New Haven, Conn., H.R.A.F. Press, 1961.
- WHITING, John W.M. et CHILD, I.L., *Child Training and Personality*, New Haven, Yale University Press, 1953.
- YULE, G.U. et KENDALL, M.G., *An Introduction to the Theory of Statistics*, Londres, C. Griffin, 1950.
- ZELDITCH, Morris jr, "Intelligible Comparisons" dans VALLIER, Ivan, édit., *Comparative Methods in Sociology*, Berkeley, Calif., University of California Press, 1971.
- ZETTERBERG, Hans L., *On Theory and Verification in Sociology*, New Jersey, The Bedminster Press, 1965.